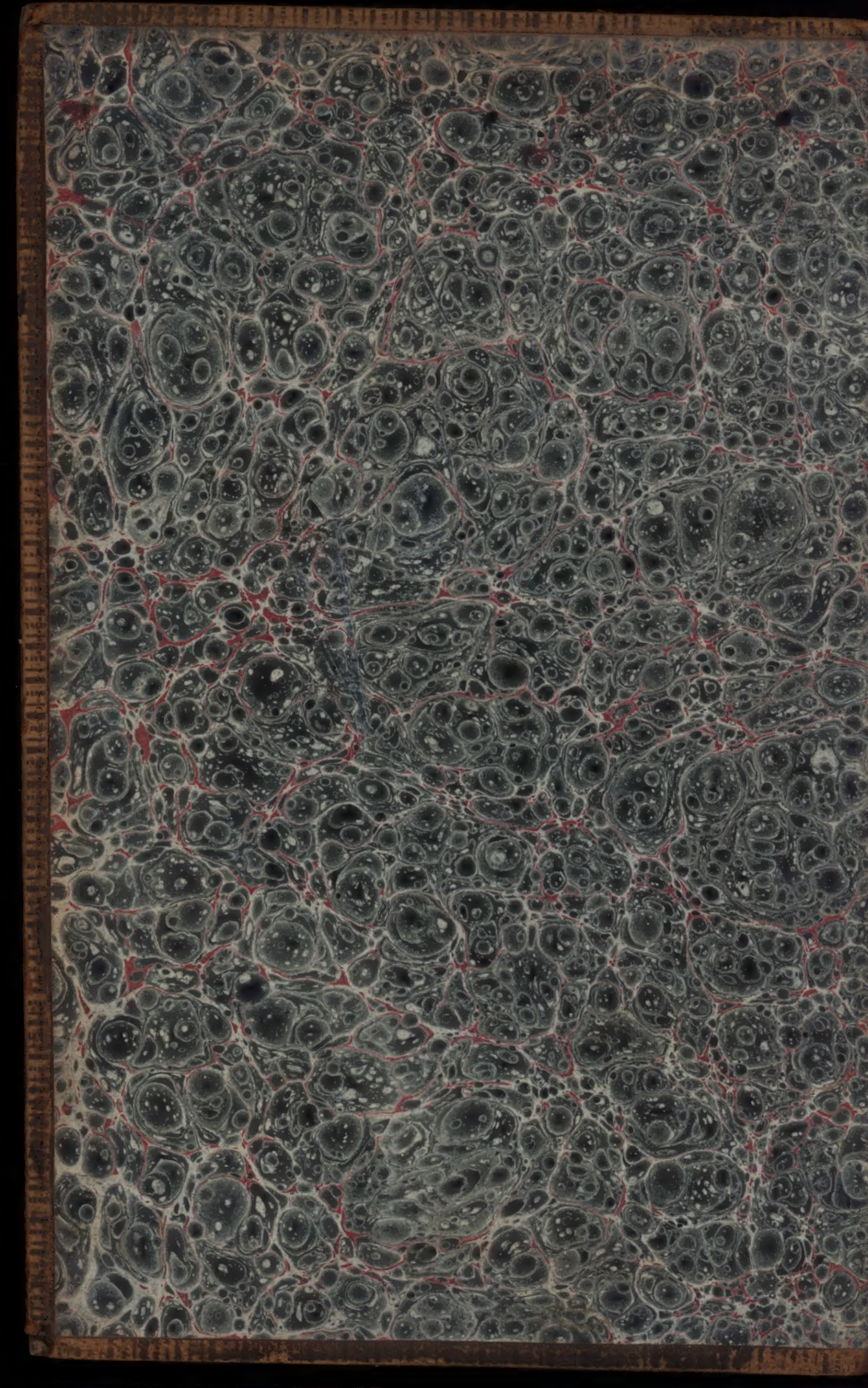
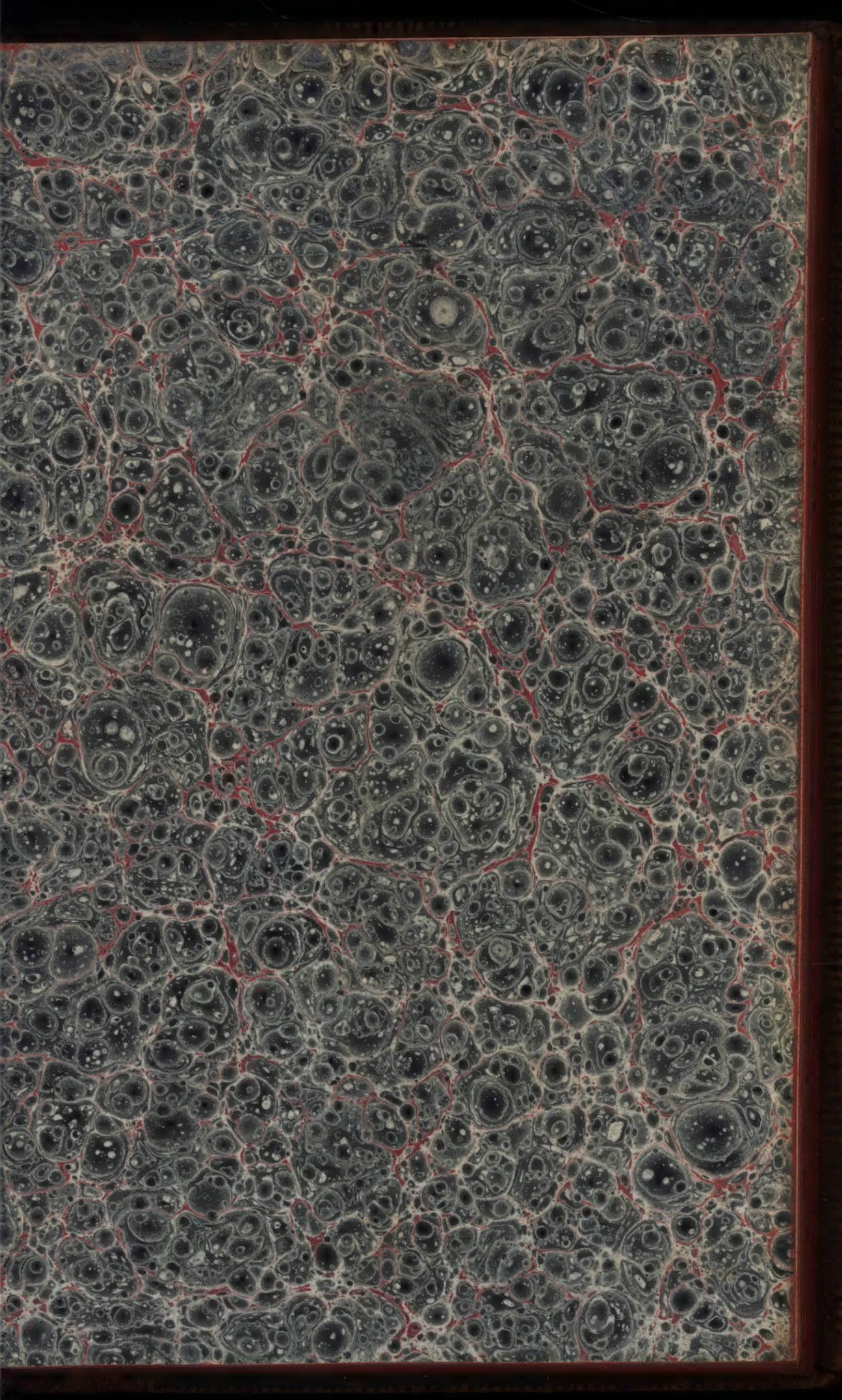
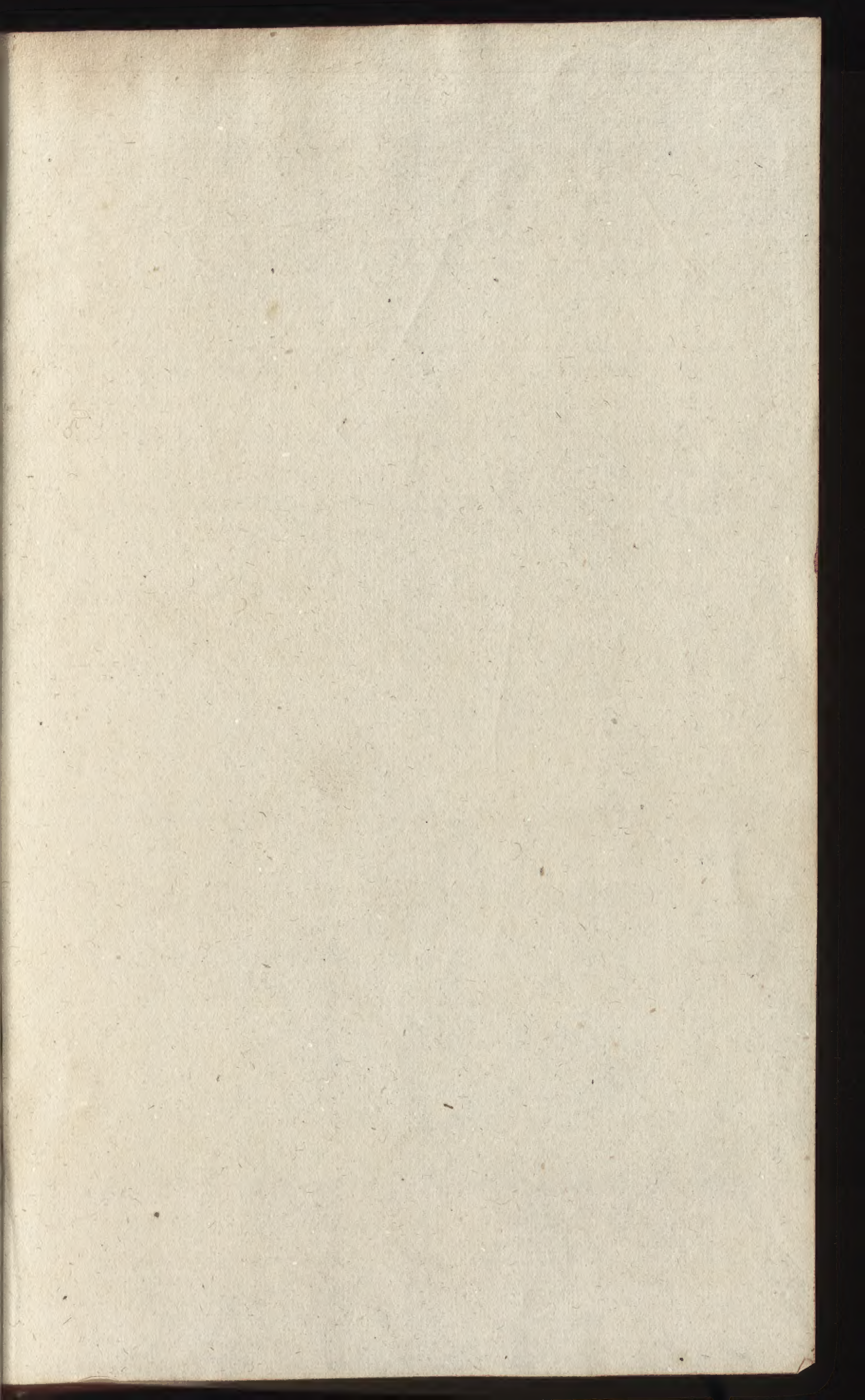








Maria Trevelyan 179

TABLEAU
DE
PARIS.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & augmentée.

Variété, mon sujet t'appartient.

TOME V.



A AMSTERDAM.

1783.



TABLEAU
DE PARIS.

CHAPITRE CCCLVIII.

Petit Préliminaire.

POSONS un fanal ſur chaque abus ; marquons les écueils afin qu'on les évite ; multiplions les clartés : que les défauts du corps politique qui s'oppoſent à la félicité nationale, ſoient repréſentés dans l'eſquiſſe que nous traçons. Ce n'eſt pas que j'aie voulu m'ériger en réformateur de ce ſiecle ; non : mais je me ſuis promis de dire ce que j'avois vu, d'exprimer ce que j'avois ſenti. Jamais

ma main n'a offert l'encens de la flatterie à aucun homme en place, & je ſuis tout auſſi loin de vouloir les bleſſer ; mais quand je n'aurois accoutumé les yeux de mes compatriotes qu'à ſe fixer ſur les principaux abus qui les environnent, ces détails qui paroiſſent minutieux, ſont ceux néanmoins qui peuvent amener les avantages réels de la ſociété ; car la politique en grand eſt ordinairement contentieuſe, deſtructive ; ce n'eſt qu'en petit & du côté des loix de police qu'elle devient douce, utile & bienfaiſante. Les miniſtres des cabinets font que les empires ſe heurtent & ſe déchirent ; les officiers municipaux établiſſent la tranquillité, & il faut les honorer.

Le philoſophe reſpecte donc ces magiſtrats chargés de l'adminiſtration civile, dès qu'ils font leur devoir. C'eſt à eux qu'il doit ſa tranquillité. Quand il voit la ſûreté publique bien établie, peut-il s'empêcher de remercier l'auteur de ſon bien-être, & de le regarder comme ſon propre bienfaicteur ? C'eſt

lui qui ſe charge de la reconnoiſſance générale pour les biens qu'il reçoit, quoiqu'ils ſoient communs à tout le monde. S'il blâme ceux qui attirent ces guerres inutiles & ſanglantes, qui ſoulevent les états pour des chimeres diplomatiques; ces magiſtrats populaires, qui dans l'enceinte des villes veillent au repos & à la ſubſiſtance des citoyens, lui paroiſſent bien préférables; car les conquérans armés du fer & de la flamme, arriveroient maîtres & victorieux, que pour leurs propres intérêts ils laiſſeroient ſubſiſter de tels magiſtrats. Ce ſont eux enfin qui ſont le fondement & le ciment des ſociétés.

Le philoſophe qui eſt juſte, regarde comme une vraie propriété la jouiſſance des choſes publiques. Bien différent de certains hommes avares, qui ne regardent point comme à eux ce qu'ils ſont obligés de partager avec d'autres, ainſi les fontaines, les promenades, les ſpectacles, les voitures publiques & toujours prêtes, les poſtes, les bureaux, &c. ſont autant d'objets de ſa reconnoiſſance,

parce qu'il ſent que les grandes & véritables commodités ſont celles qui appartiennent à tout le monde; il en jouit en entier, & elles ont beau ſe diviſer, elles ſatisfont autant le particulier que le public.

A l'inſtant du déſaſtre épouvantable de Lisbonne, lorſque les maiſons s'écrouloient & que tout s'abymoit, on vit une infinité de brigands ſe répandre de tous côtés, & s'adonnant au pillage, dépouiller les malheureux à moitié écraſés ſous les ruines. Ces gens ſans aveu, ces fainéans ne ſongerent qu'à profiter du déſordre de cette ville infortunée; ils augmenterent le trouble & la déſolation en joignant leurs violences aux ravages du feu. Les temples, les maiſons royales, les édifices particuliers furent ſpoliés par ces hommes effrénés qui, ſur les débris même de la ville, attentoient à la derniere propriété des citoyens. Il fallut élever de hautes potences dans pluſieurs endroits de la ville, pour maintenir ces hordes vagabondes; & l'on vit alors ce que l'interruption de la police ordinaire

peut entraîner de funeſte, puiſque tous les plus forts liens de la ſociété alloient être rompus.

Si le frein de la police ſe briſoit à Paris pendant trois jours, on verroit renaître les mêmes attentats. Quel ſeroit le moyen d'arrêter le crime ? Un ſeul moment de licence produiroit des déſordres infinis.

Mais tout écrivain qui veut dire la vérité ne ſauroit remuer la plume ſans bleſſer néceſſairement quelque corps. Il y a tant d'hommes intéreſſés à la prolongation de certains abus, tant de droits uſurpés, tant de vieilles erreurs qui rapportent, tant de ſimulacres impoſteurs qu'encenſe le préjugé, qu'on ſe fait même à ſon inſu des ennemis cruels, qui vous haïſſent toute votre vie, s'ils ne peuvent vous perſécuter perſonnellement. Il faudroit qu'un écrivain fût impaſſible, pour pouvoir donner un libre cours à ſon ame. Il lui faut du moins le courage le plus ſoutenu; car il doit ſavoir d'avance que certains hommes ne lui pardonneront point tout ce qui

choquera leurs prétentions, leur orgueil & même leurs caprices. C'eſt donc à lui de ſe tenir préparé à toutes les vengeances que les ennemis de la vérité exercent contre ceux qui ſont valoir ſes droits.

CHAPITRE CCCLIX.

Le nouveau Débarqué.

RIEN n'eſt plus plaiſant à voir pour le malin Pariſien qu'un jeune homme échappé de la province arrivé *par le coche*, comme l'on dit. Tout lui paroît nouveau; il va frapper à une maiſon pour laquelle il a une lettre de recommandation; il dit au portier que *ſon couſin* l'attend; il ſalue profondément les domeſtiques, & penſe en entrant culbuter la dame qui le reçoit: s'il s'aſſied, c'eſt de côté & ſur l'encoignure d'une chaiſe. Vous le diſtinguerez à ſon air étonné de tous les objets; il craint qu'on ne ſoupe point, parce qu'il eſt neuf heures & demie; & quand

l'homme au triple menton & à panſe large vient annoncer qu'on a ſervi, il ne ſait ce que cela veut dire.

A table il ne reconnoît plus les mets, ils ont changé de noms. Ce n'eſt plus du veau, du mouton, du bœuf; quand le deſſert paroît, il s'imagine que c'eſt un projet de décoration; s'il touche un fromage glaſſé, il fait cinq ou ſix grimaces plaiſantes, croyant qu'on ne pouvoit jamais en mangeant courir d'autres riſques que de ſe brûler. Si une dame bienveillante lui marche ſur le pied, il jette un cri, en diſant : *eh, madame, vous m'eſtropiez !*

Quel paſſage, en effet, de la triſte maiſon de province à l'hôtel de ſon couſin le financier ! La femme-de-chambre eſt mieux miſe que la dame du lieu qu'il quitte.

Quelle eſt ſa ſurpriſe lorſqu'il voit arriver un tailleur, un chapelier qui vont le décraſſer ! Le chapelier, le fourbiſſeur, le perruquier lui donnent une nouvelle exiſtence, & ſous cette décoration qui ne riroit de l'étonnement que lui cauſe ſa métamorphoſe ? Il a grand

ſoin d'aller ſe montrer aux Tuileries, la lame de l'épée battant le molet. Comme il ne ſait pas encore marcher, il reçoit deux cents coups de coude qui lui font faire autant de pirouettes.

Voulez-vous jouir? menez-le à l'opéra ſans qu'il s'en doute. La voiture dorée s'offre; à peine oſera-t-il y monter: examinez ſon viſage avant que la toile ſoit levée: comme il eſt émerveillé de la confuſion d'âges, d'états, de figures! Obſervez-le encore quand la toile eſt levée: il laiſſe échapper une exclamation qui fait rire ſes voiſins; les yeux ouverts, la bouche béante, il n'entend pas un mot de ce qu'on chante; mais il eſt ſtupéfait, avide, & la diverſité des tableaux le plonge dans une ſorte d'ivreſſe.

A la ſortie du ſpectacle il ſe perdra, ou bien il donnera dans les flambeaux des laquais, & ſon habit ſera couvert de cire.

Rentré à la maiſon, il s'agira le lendemain de ſe promener à cheval. On lui amene la bête la plus douce; à peine eſt-il en ſelle qu'il

trébuche, & tous les valets de rire. Il ne le trouve pas mauvais; il eſt dans cette maiſon ſans en connoître les reſſorts; il ne connoît rien aux tracaſſeries régnantes; il n'a aucune idée des caracteres. Si l'on parle de chevaux, de chiens, de bals, de ſpectacles, il eſt muet; il faut qu'il entre dans le ſervice militaire pour perdre ſon air gauche & ſon maintien niais.

Au bout de ſix mois qu'il eſt au régiment, il eſt déjà tout autre. Après avoir ferraillé deux ou trois fois, il prend un maintien aſſuré, de ſorte que ſon pere, ſon oncle, ne le reconnoîtroient pas.

Une femme acheve de le former; il prend l'eſprit du corps, & ce même jeune homme qui ne ſavoit ni entrer, ni marcher, ni ſaluer, porte la tête haute, ſourit aux femmes, prend le ton décidé, & cette étrange métamorphoſe a été l'ouvrage de dix-huit mois.

CHAPITRE CCCLX.

Auvergnats.

LES Auvergnats font à Paris le métier de chaudronnier, de raccommodeur de faïance, de parassols, de rémouleurs. L'enfant dès l'âge de huit ans suit son pere qui, quoiqu'il traverse toute la France, s'arrête plus volontiers dans la capitale. Semblables aux oiseaux que le froid chasse dans une plus douce contrée, ce peuple fuit la neige qui couvre huit mois de l'année ses montagnes. Il y retourne tous les ans, fait un enfant à sa femme, la laisse entre les mains des vieilles & du curé, & parcourt ensuite le royaume sans avoir un domicile fixe.

Chaque Auvergnat, l'un portant l'autre, rapporte quatre ou cinq louis d'or dans sa triste patrie. L'enfant de dix ans en a gagné deux; ils les cousent dans la ceinture de leurs culottes, & les enfans mendient le long des chemins.

Ces hordes voyagent ainſi depuis Jules-Céſar & plus anciennement encore.

Les Savoyards ſont décrotteurs, frotteurs & ſcieurs de bois ; les Auvergnats ſont preſque tous porteurs d'eau ; les Limouſins maçons ; les Lyonnois ſont ordinairement crocheteurs & porteurs de chaiſes ; les Normands tailleurs de pierres, paveurs & marchands de fil.

CHAPITRE CCCLXI.

Étameurs.

CES Auvergnats, étameurs ambulans, ſuivent bien peu les ſages ordonnances qu'on a publiées pour bannir le plomb, ſi dangereux dans l'étamage de nos uſtenſiles de cuiſine. Leur but principal eſt de ſouſtraire l'étain pur qu'ils rencontrent dans leurs caravanes, & ils y ſubſtituent ce qu'ils appellent *de l'étoffe*, c'eſt-à-dire, du plomb à peine amélioré par un peu d'étain.

Ces Auvergnats ſavent bien qu'ils volent ; mais ils ne ſe doutent pas qu'ils empoiſonnent leurs concitoyens. Toutes les caſſeroles des auberges recellent ce malheureux & groſſier étamage ; & il feroit tems que le gouvernement le proſcrivit entiérement, pour ordonner le nouvel étamage d'étain & d'argent qui, ne prêtant pas à la diſſolution, deviendroit un préſervatif ſûr contre une foule de maladies qui nous accablent, & dont l'origine inconnue prend ſa ſource dans ce dangereux métal.

L'homme inſtruit frémit en voyant la main des Auvergnats l'étendre dans tous les vaſes qui ſervent à la nourriture de l'homme ; mais ils ſont les premiers à y manger ; & l'aubergiſte & eux rient groſſiérement des craintes ſalutaires qu'on voudroit leur communiquer, tant l'erreur eſt le grand fléau de l'eſpece humaine.

L'alliage de l'étain avec de l'argent eſt une découverte récente, & cet étamage eſt revêtu de lettres-patentes. Mais ce qui vaut

mieux encore, les chymiſtes en ont approuvé l'uſage.

CHAPITRE CCCLXII.

Pâtiſſiers, Rôtiſſeurs.

Les boutiques de pâtiſſiers, de charcutiers, de rôtiſſeurs, frappent la vue dans tous les carrefours. L'enſeigne eſt la choſe même; on voit des langues fourrées, des jambons couronnés de laurier, de graſſes poulardes, des pâtés vermeils, des gâteaux tout ſucrés qui ſont ſur le devant: on diroit qu'il n'y a qu'à y porter la main; & celui qui n'a pas d'appétit peut en prendre, s'il eſt vrai, (comme dit Boërhaave) que la préſence des mets peut influer ſur les fibres de l'eſtomac.

Si à dix-ſept ans on regarde de préférence la boutique d'une marchande de modes, peuplée de jolies perſonnes, à huit & à dix on fixe l'œil ſur ces pâtiſſeries.

Saint Louis, en donnant des ſtatuts aux pâtiſſiers au mois de mai 1270, confirma d'anciens uſages dont ils étoient en poſſeſſion, de travailler tous les jours de fêtes ſans aucune diſtinction; les feſtins, les repas, ſe faiſant ordinairement les dimanches & les fêtes; car on célebre de tems immémorial la Saint-Martin, les Rois & pluſieurs patrons, par différens banquets.

C'eſt ce qui ſe voit encore aujourd'hui: les pâtiſſiers ſont plus occupés les dimanches & fêtes que les autres jours. Le four brûle du matin au ſoir ces jours-là; & les marmitons ſont plus excédés en ſe couchant, que tout autre jour de la ſemaine.

Les rôtiſſeurs vuident leurs boutiques, & il ne leur reſte pas un poulet.

Les petits ménages qui n'ont guere qu'un âtre, envoient aux fours des pâtiſſiers la viande pour la faire cuire. Une cinquantaine de ſoupers cuiſent dans le même four. Le pâtiſſier avec une lardoire exprime le jus du gigot, de l'éclanche, de l'alloyau; mais il

n'eſt pas perdu ; il vous le revend dans de petits pâtés qui en ſont plus ſucculens.

On donne *deux ſols* pour la cuiſſon de ces pieces ; le petit bourgeois épargne pour *dix ſols* de bois ; mais ſon rôti eſt ſec, noir & preſque toujours brûlé.

Sur les neuf heures du ſoir on voit, ou plutôt l'on ſent les rôtis qui circulent dans les terrines. Des marmitons craſſeux repoſent le ſouper ſur le coin de la borne, répandent un peu la ſauce, & la piece brûlante arrive refroidie.

Il eſt toujours agréable d'avoir à ſa porte une bonne poularde, un excellent chapon, qui n'attendent que votre ſignal pour paſſer à la broche & de là ſur votre table. Par ce moyen l'ami qui vient vous viſiter ne vous gêne jamais ; vous l'accueillez ſans embarras. Il y a de maudits pays où avec de l'or vous n'avez ni volailles, ni pâtés ſucculens ; mais à Paris, douze cents cuiſiniers ſont du matin au ſoir à vos ordres ; en un clin d'œil vous êtes ſervi ; rien de plus commode, rien de

plus propre à ſerrer les doux liens de la confraternité ; la table eſt auſſi-tôt garnie qu'elle eſt dreſſée, & l'appétit ſourit à l'amitié.

CHAPITRE CCCLXIII.

Du Fouet du Charretier.

QUI n'a pas reçu du bout du fouet d'un charretier, au riſque de perdre un œil ?

Une charrette tient toute la rue barrée par les deux énormes eſſieux qui ſaillent groſſiérement du milieu de chaque roue : il eſt impoſſible qu'ils n'accrochent les ventres ou les poitrines des infortunés piétons ſelon leur hauteur. En Angleterre, l'eſſieu au lieu d'être ſaillant eſt creux ; deux roues peuvent ſe toucher & ſe frotter ſans s'accrocher : les charrettes à Paris s'accrochent éternellement, & malheur à qui marche devant ou derriere. Si le cheval fait auſſi parmi nous un écart, le charretier le redreſſe à grands coups de fouet, & il frappe tout ce qui ſe trouve dans la ligne circulaire que décrit ſon aveugle & impitoyable bras.

Ce

Ce fouet va chercher l'homme le plus éloigné, qui, diſtrait ou penſif s'avance dans la rue, & lui emporte une oreille ou lui coupe le viſage. Le charretier jure toujours comme un enragé quoique le ſang coule, & le pauvre bleſſé qui voit couper & ſangler les chevaux, n'oſe encore parler à ce diable furieux, & ſe ſauve chez le chirurgien du quartier.

Les chevaux en Angleterre vont ſans qu'on les frappe. Pourquoi ? C'eſt qu'on ne les gâte pas juſqu'à ce point, & qu'on ne les fait pas périr de bonne heure ſous le poids de la ſurcharge.

Des loix en faveur des chevaux honoreroient un légiſlateur en France, & rendroient le peuple meilleur. Rien de plus hideux & de plus féroce que nos charretiers ; mais tout dépend des maîtres. Les ſubalternes ſont matés par les gros directeurs des roulages & meſſageries, fiers de leurs privileges. Tous ces ſubalternes matent leurs valets ; & le lourd charretier maté par la miſere, mate auſſi ſes chevaux. Tout dépend des maîtres ; qu'on y réfléchiſſe bien.

Il n'eſt pas vrai que le deſpotiſme d'un ſeul (ainſi que l'avoit voulu Linguet, aujourd'hui bien détrompé) détruiſe le deſpotiſme de pluſieurs ; au contraire, il l'établit. Ne voilà-t-il pas une aſſez bonne réflexion à l'occaſion du *fouet du charretier?* Comme tout s'engrene !

CHAPITRE CCCLXIV.

Brouillards.

Ils ſont fréquens, la ville étant coupée par une riviere qui a pluſieurs bras. J'ai vu des brouillards ſi épais que les flambeaux ne ſe diſtinguoient plus ; les cochers deſcendoient de leurs ſieges & tâtoient le coin des rues pour avancer ou pour reculer. On ſe heurtoit dans les ténebres ſans s'appercevoir ; on entroit chez ſon voiſin au lieu d'entrer chez ſoi.

Dans une année les brouillards furent ſi denſes, qu'on s'aviſa de louer à l'heure des

quinze-vingts, qui vous guidoient en plein midi dans tous les quartiers. On leur donna jusqu'à cinq louis par jour, ces aveugles connoissant mieux la topographie de Paris que ceux qui en avoient gravé ou dessiné le plan; or voici comme on voyageoit dans ces brumes qui déroboient la vue des rues & carrefours. On tenoit le quinze-vingt par un pan de sa robe, & d'une marche plus sûre que celle des clair-voyans, l'aveugle vous traînoit dans les quartiers où vous aviez affaire.

Les quinze-vingts sont dans toutes les églises, & se font place en interrogeant vos jambes avec leur bâton. Ils nasillent une priere monotone; vous vous dérangez en leur faveur; vous mettez un liard dans leur tasse; ils vous heurtent sans miséricorde, parce qu'ils savent bien que vous ne ferez que murmurer contre leur importunité.

Le poëte *La Motte*, l'auteur d'*Inès*, n'étoit pas du nombre des quinze-vingts; mais jeune encore, il avoit perdu la vue. Entrant au jardin des Tuileries, il marcha sur le pied

d'un homme qui ſe retournant lui appliqua un grand ſoufflet. *La Motte*, avec ſon ton doux, repartit: *ah! monſieur, vous allez être bien fâché; je ſuis aveugle.*

CHAPITRE CCCLXV.

Meſquinerie.

DANS une auſſi grande ville que la capitale d'un grand royaume, il faudroit que les principaux objets d'utilité premiere fuſſent toujours traités en grand. On a calculé l'illumination de Paris par minute, au degré de la lune; & ſouvent la lune eſt obſcurcie de nuages au point qu'il fait pleine nuit. N'importe, on n'éclaire point, & il a été décidé que le public devoit y voir. Et pour une miſérable économie, dont profitent les entrepreneurs, toutes les rues étroites ou détournées ſont plongées dans une obſcurité profonde. On allume à minuit, quand il n'y a preſque plus perſonne dans les rues.

A Londres, on tombe dans un excès contraire, & une bonne heure avant que le jour tombe, on voit des quartiers éclairés. Cette pompeuſe prodigalité prouve la vigilance du ſervice public.

CHAPITRE CCCLXVI.

Entrepreneurs.

TOUT ſe fait aujourd'hui par *entrepreneurs*. Les vivres, les bâtimens, les fournitures de toute eſpece; c'eſt toujours une compagnie excluſive qui s'offre, qui donne préalablement de l'argent au roi, & qui enſuite travaille à ſon profit.

De là ſont nés cette foule de privileges qui corrompent & alterent toutes les ſources de l'induſtrie. Vous avez une idée heureuſe, payez encore ſi vous voulez la mettre à exécution.

On uſe tellement de ce terme, que dans l'ordonnance qui veille à la propreté des Tui-

leries, il étoit dit littéralement : *Sa Majesté ayant permis à des entrepreneurs d'établir des petits cabinets d'aisance, pour la commodité du public, veut, &c.* (1) On donne deux sols à ces *entrepreneurs*, & l'on se débarrasse dans le *jardin royal* du superflu de son dîner. Si le Suisse vous surprenoit voulant frauder les droits de l'entreprise, il prendroit votre canne & votre chapeau, & vous conduiroit chez le gouverneur.

On a abattu tous les ifs qui bordoient les terrasses & servoient de cabinets, parce que leur ombrage cachoit & protégeoit le soir des vices honteux qu'il importoit à la police de déraciner de tout son pouvoir. Voilà pourquoi ceux qui ne soupçonnent même pas ces vices, sont obligés d'avoir deux sols en poche pour faire mentir ce vieil adage : *nécessité n'a point de loi.*

---

(1) On a senti le ridicule de cette expression, & on l'a effacée ; mais elle a subsisté imprimée plusieurs mois. Je l'ai lue & l'ai fait remarquer à plusieurs.

Enfin, on a vu le ſieur Pankouke ſe nommer publiquement *entrepreneur de l'Encyclopédie méthodique ;* & de fait, il a payé les matériaux & les manœuvres à tant la feuille, à peu près comme un entrepreneur de bâtimens ſoudoie à la toiſe maçons & hommes de peine. Le libraire eſt encore beaucoup moins architecte que l'entrepreneur qui régit & donne des gages à une nombreuſe horde de Limouſins, pour qu'on lui bâtiſſe un palais ou une égliſe. Ainſi le produit des œuvres du génie, & du réſultat des connoiſſances humaines, va encore à celui qui a de l'argent pour payer les auteurs & les ouvriers à la caſe. Revenez au monde, Socrate, Ariſtote, Platon, Hippocrate ; auriez-vous jamais imaginé qu'il exiſteroit un jour un auſſi gros livre, & que ſon matériel exigeroit une forte ſomme pécuniaire avant qu'on pût lire *la ſcience?* Vous la réduiſiez en peu de mots, nous l'avons étendue, & à le bien examiner chacun a raiſon. Les maximes de Socrate ſont bonnes ; mais je ne hais point à tenir dans

mon cabinet ce fatras intitulé : Bibliotheque complete de toutes les connoiſſances humaines ; c'eſt un océan où j'aime à puiſer. Laiſſons donc Pankouke gagner de l'argent comme *entrepreneur* de cette maſſive Encyclopédie, qu'il ne lira point.

Un homme, jadis maçon, s'eſt rendu *entrepreneur* de l'édition finale de Voltaire. Des murailles de papiers remplacent à ſes yeux les moëllons, & les mains de ſes ouvriers ſont noires d'encre, au lieu d'être blanches de plâtre. Chemin faiſant, le même homme fait bâtir une gazette que des compagnons travaillent, & dont le profit eſt pour le maître.

Sic vos non vobis fertis aratra boves.



CHAPITRE CCCLXVII.

Abat-jour chez les Marchands de draps.

QUE des frippiers aient des reſſources menſongeres pour en impoſer à la crédulité du paſſant, qui entre & ſe laiſſe tromper par un *abat-jour* inventé pour cacher les défauts de l'habit qu'il marchande ; on doit s'y attendre. L'aviliſſement où eſt tombée cette race judaïque, à raiſon de ſes fripponneries journalieres, avertit aſſez l'acheteur pour qu'il ne ſoit pas dupe. Mais que des marchands, futurs échevins, ſous prétexte d'avoir un jour plus vrai, ſe ſervent de ces moyens trompeurs ; qu'en penſer & qu'en dire ?

Quoi ! chez un juge conſul, bientôt chevalier & membre de l'hôtel-de-ville, un *abat-jour* comme chez le frippier des piliers des Halles ! Non, cela ne durera point, j'en réponds ; je vois l'ennobli en herbe faire enlever de ſon magaſin cette fenêtre

perfide qui faiſoit entrer un faux jour trop favorable au débit de ſes marchandiſes ; il ſonge à la gloire de l'échevinage, & laiſſe au quartenier obſcur cette croiſée inſidieuſe, qui déſormais ne déshonorera plus le quartier Saint-Honoré.

CHAPITRE CCCLXVIII.

Coureurs, Chiens-coureurs.

La mode des coureurs étoit autrefois à Paris beaucoup plus en uſage qu'à préſent. On voyoit deux hommes leſtement vêtus, devancer deux courſiers fougueux, & courir dans les rues de Paris en ſouliers plats & en bas blancs qu'ils ne saliſſoient point tout en courant ſur le bord des ruiſſeaux ; c'étoit ſans doute une curioſité. Mais faire courir ainſi des hommes, étoit-ce humanité, décence, honnêteté ?

Un gros homme opulent, gonflé de ſon or, tapis dans ſa voiture, attachoit ainſi deux eſclaves, deux de ſes ſemblables, qu'un faux pas pouvoit faire rouer.

Les gens à équipages ont renoncé à ce luxe impertinent & dangereux ; mais au lieu d'avoir un cavalier, ils font courir des lévriers qui ne semblent précéder la voiture que pour renverser les gens & les exposer à être foulés aux pieds des chevaux, ou brisés sous les roues. Les fantassins dans des rues étroites avoient déjà à se garantir des pesantes charrettes, des carrosses, des cabriolets ; ils voient aujourd'hui de gros chiens qui s'élancent contr'eux en aboyant ; ils caracolent, ils bondissent au milieu de la rue ; ils font si bien qu'on n'entend plus le pas des chevaux ni la voix du cocher.

On diroit que les riches se croient propriétaires absolus des passages publics, tant ils multiplient les incommodités désagréables & les dangers imminens pour satisfaire quelques fantaisies frivoles.



CHAPITRE CCCLXIX.

Tueries.

QUOI de plus révoltant & de plus dégoûtant que d'égorger les beſtiaux & de les dépecer publiquement ? On marche dans le ſang caillé. Il y a des boucheries où l'on fait paſſer le bœuf ſous l'étalage des viandes : l'animal voit, flaire, recule ; on le tire, on l'entraîne ; il mugit, les chiens lui mordent les pieds, tandis que les conducteurs l'aſſomment pour le faire entrer au lieu fatal.

Un mouton meurtri de coups ſuccomboit au milieu de la rue Dauphine à la fatigue ; le ſang lui ruiſſeloit par les yeux ; tout-à-coup une jeune fille en pleurs ſe précipite ſur lui, ſoutient ſa tête, qu'elle eſſuie d'une main avec ſon tablier, & de l'autre un genou en terre, ſupplie le boucher, dont le bras étoit déjà levé pour frapper encore. Cela n'eſt-il pas à peindre ? Quand

verrai - je ce petit tableau au ſallon du Louvre ?

En traverſant les rues de Paris, regardant & écoutant tout, ſelon ma coutume, j'ai entendu un mot ſublime d'une femme du peuple. Un garçon boucher, armé de ſon bâton noueux, vouloit accélérer la marche tardive d'un veau qui, arraché à la mamelle de ſa mere, foible, ne pouvoit avancer ; la femme lui cria : *tue-le, barbare, mais ne le frappe point.*

Lorſqu'on rapproche ces images de ſang & de carnage des mœurs des *Gentoux* ; quand on lit qu'un *Gentou*, à qui on avoit fait avaler de force une cuillerée de bouillon de bœuf, fut déshonoré, anathématiſé, banni de la ſociété, abandonné de ſa femme & de ſa fille, qui refuſerent de communiquer avec lui, parce que ſa langue avoit goûté involontairement du jus d'un animal broutant, on obſerve avec ſurpriſe la différence qui ſe trouve entre l'habitant du Bengale & l'habitant de la rue des Boucheries.

CHAPITRE CCCLXX.

Portiers.

TOUTE porte-cochere a ſon *portier* bien ou mal ſoudoyé. Dans les maiſons particulieres le portier eſt cordonnier, tailleur ou écrivain ; il travaille à ſon métier ſédentaire & n'a que le *cordon* à tirer. (1) Dans les groſſes maiſons, le portier n'a rien à faire ; oiſif, il boit & ſe chauffe toute la journée dans ſa loge.

Portiers & *Suiſſes* ſont devenus ſynonymes en France. Les Suiſſes ont le privilege de garder les portes des édifices publics, des jardins royaux, du chœur des égliſes, de devenir ſentinelles ſous le veſtibule des palais, & d'être comme inhérens aux hôtels

(1) Le plus ſouvent le portier eſt inviſible, & il faut crier : *le cordon ;* il le tire & la porte s'ouvre. En ſortant, on la referme.

de la capitale. Le baudrier eſt une prérogative dont ils ſont ſi jaloux, qu'ils l'arracheroient de deſſus le corps de celui qui oſeroit garder une porte principale ſans être des treize cantons, ou du moins de leurs alliés.

Ce large Suiſſe à cheveux blancs
Qui ment ſans ceſſe à votre porte,

a dit Voltaire.

Les Suiſſes, en qualité de portiers, aſſiſtent aux aſſemblées publiques, aux ſéances académiques, aux concerts, aux ſallons de peinture, aux ſermons courrus, aux ſolemnités de toute eſpece; mais ils ſont inſenſibles à la muſique, aux vers, aux diſcours, aux tableaux. Leur lourde phyſionomie ne paroît s'animer un peu qu'aux bals, lorſque le buffet eſt copieuſement garni. Ils ſemblent tous porter écrit ſur leurs fronts : *nous n'aimons qu'à boire.*

Dans les aſſemblées publiques, ils ſe rangent en haie, gardent les entrées & font ſonner la hallebarde; deux ſuffiſent pour boucher la porte la plus large, & il n'eſt

plus besoin de grilles. Ils examinent & reçoivent les billets ; & tour-à-tour sont faciles ou récalcitrans, selon l'habit qui se présente.

Quand les flots du peuple les pressent, ils n'ont qu'à réagir un peu pour écarter la foule la plus nombreuse. Leurs têtes carrées & leurs hallebardes pointues dominent la multitude. Celui qui essayeroit de se glisser courroit risque d'être comprimé & étouffé entre deux masses helvétiques. J'ai vu un pauvre abbé mignon criant miséricorde, qu'il fallut dégager comme si l'éléphant de la ménagerie l'eût pressé contre la muraille. Quand ces valets ont gagné quelqu'argent, ils reviennent chez eux faire les républicains.

Ces Suisses conservent leurs mœurs étrangeres au milieu de Paris ; ils boivent & mangent comme s'ils vivoient encore dans l'air pur de leurs rochers ; leurs manieres sont toujours un peu brutales ; mais le Suisse le plus grossier devient poli vers le tems des étrennes. Ceux qui sont placés à la

porte

porte des miniſtres ſont careſſés, & jouiſſent même de quelque crédit. On tremble d'entendre ſortir de leur bouche le *oui* ou le *non;* on ne les bruſque jamais, & l'ambitieux commence dès leur loge à ſourire & à flatter.

Dans les anti-chambres de Verſailles, on les voit le plus ſouvent bâiller, étendus ſur des banquettes. L'inaction ſemble leur peſer, & l'ennui ſe peint dans tous leurs mouvemens.

Aux portes des jardins royaux, les Suiſſes ne laiſſent paſſer ni domeſtique, ni ſervante, ni ſoldat, ni ouvrier, & les livrées de l'indigence ſont repouſſées avec dédain. Le Suiſſe, ſans ſe déranger, crie: *on ne paſſe pas ;* & le pauvre tourne les talons & s'en va tout honteux. J'éprouve toujours un mal-aiſe intérieur quand je vois un homme chaſſé de cette maniere.

Les filles de joie qui à l'entrée de la nuit ſe gliſſent dans les jardins, ſont renvoyées par les Suiſſes, ou même arrêtées quand il y a

du ſcandale ; mais pluſieurs obtiennent grace & vaguent librement, quand elles ont ſu partager avec le portier du lieu leur bénéfice nocturne.

CHAPITRE CCCLXXI.

Audiences.

S'IL eſt curieux, en traverſant les rues toujours remplies d'un peuple en mouvement, de lire ſur les phyſionomies les paſſions qui les agitent ; d'exercer ſa pénétration ſur l'état & le rang de tous ceux qui y circulent ; de ſe former à la ſcience de deviner du premier coup-d'œil l'ame abjecte ou grande, éclairée ou ſtupide ; il l'eſt encore plus de voir de près ces grouppes de demandeurs, qui vont careſſer le miniſtre puiſſant par le crédit du moment, & de les voir (après avoir ſalué juſqu'au Suiſſe) ſe preſſer, ſe coudoyer, ſe porter en foule dans les anti-chambres qui précedent le ſanc-

tuaire où monſeigneur repoſe & prend ſon chocolat. (1)

C'eſt un jour d'audience, jour d'inſpection philoſophique; ne le manquons pas. Voyons l'eſprit d'eſclavage & la baſſeſſe de la cupidité, ſous l'air de la préſomption & de la hauteur. Voyons ces hommes qui la veille parloient avec tant d'orgueil, & jugeoient ſi impérieuſement le miniſtre, compoſer leurs viſages & leur maintien, fendre avec effort une preſſe incommode, & ne parvenir qu'à faire une humble & oiſive révérence devant le perſonnage qui diſtingue à peine ce ſalut à travers la multitude d'hommages de la même eſpece.

Si l'homme en place daigne récompenſer d'un coup-d'œil cette pratique ſervile, le pro-

---

(1) Quatre valets ſont alors employés au ſervice de la taſſe de chocolat; l'un tient la cafetiere, l'autre le fait mouſſer avec le trémouſſoir; celui-ci étend la ſerviette, & le maître-d'hôtel verſe. La compoſition du deſſert eſt bien une autre choſe; mais cela tient à l'hiſtoire importante de l'office.

tégé l'interprete comme le gage non équivoque du ſuccès. Il aura peine le lendemain à s'imaginer que le miniſtre a bien voulu le payer de cette monnoie ſtérile, qu'il diſtribue gratuitement & dont il n'eſt pas avare.

Que de mouvemens de tête entre l'auguſte perſonnage & ceux qui le ſollicitent ! Que de geſtes des bras & des épaules ! Que de menſonges dans ces yeux tantôt baiſſés, tantôt careſſans, & qui regardent tous de côté *monſeigneur*, pour lire ce qu'il a dans l'ame ! Combien de fois le corps ſe penche, ſe releve, ſe repenche, ſe redreſſe encore ! Quelle ſoupleſſe dans ces attitudes ſuppliantes ! Combien la langue prodigue-t-elle de ſoumiſſions, de flatteries, d'adulations ! Les placets & les mémoires ſurchargent les mains de l'immobile ſecretaire, beau mannequin ambulant, l'ombre de monſeigneur, & qui ſemble n'avoir ni yeux ni oreilles.

Conſidérez comme celui-ci ſe gliſſe pour arriver ſous l'œil protecteur ; comme celui-là marche à reculons ; comme cet autre courbe

l'épine du dos; comme ce dernier qui ſemble admirer réellement monſeigneur, invite & appelle ſon regard.

Mais que penſe-t-il de tant d'éloges, de tant de flatteries, de tous ces complimens apprêtés avec art? Peut-il ajouter foi à cette aſſommante répétition, à toutes ces louanges bannales? Dans ce moment n'apperçoit-il pas les hommes ſous un jour humiliant, & n'eſt-il pas étonné lui-même de leur extrême dépendance ?

Mais comment ce mortel qui fait comparoître tous ſes ſemblables, & qui, moteur de leurs deſtinées, les ſubjugue par l'étalage de ſa puiſſance & l'oſtentation de ſa place; comment fait-il pour écouter & pour répondre, pour adreſſer une phraſe diſtincte à cent perſonnes différentes, pour les congédier avec une adroite préciſion, pour les renvoyer tous à peu près contens, avec le grand reſſort du cardinal Mazarin, des eſpérances & des promeſſes?

Quel profond génie, quelle préſence d'eſ-

prit, quelle justesse merveilleuse ne faut-il pas, s'écriera un nouveau débarqué! Il ne connoît pas le protocole; il ne sait pas que toutes les réponses sont préparées dès la veille; que *monseigneur* n'aura besoin que d'un peu de mémoire; qu'en paroissant débrouiller ce chaos d'affaires, il n'aura que des notes superficielles dans la tête, & que le reste sera rempli par ces monosyllabes ministériels, auxquels l'aisance & la dignité donnent une incroyable profondeur.

Mais que fais-je ici à côté de ces nombreux solliciteurs, moi qui n'ai rien à dire à son excellence? C'est assez, sortons.... Mais *Monseigneur* fait un pas en-avant; tout s'ouvre sur son passage. Je vois deux haies de corps inclinés & de bouches béantes. Sa grandeur gagne le centre de l'assemblée; le voilà environné de tous les humbles cliens qui demandent faveur ou protection. Par quel art nouveau répondroit-il à tous? C'est le moment de généraliser son attention; son œil embrasse le cercle; c'est alors qu'il distribue le sourire

gracieux & marqué ; qu'il adreſſe des paroles entendues qui enflent de joie & de contentement ceux qui les reçoivent : le petit mot à l'oreille devient le comble de la faveur ſuprême, & l'on conſidere avec envie celui qui vient d'en être honoré.

Les poſtulans qui ſont derriere le cercle ſe dreſſent ſur la pointe du pied pour être apperçus ; il en eſt qui ont beau faire, on ne les enviſagera point ; jamais le coup-d'œil ne s'arrêtera ſur eux ; plus ils ſe fatiguent à interroger la bienveillance du miniſtre, plus elle s'éloigne. Ce demandeur répudié piétone, grimace, s'étonne de mon calme ; & me voyant dompter avec peine un imperceptible ſourire, il s'éloigne avec une humeur caractériſée ; car il eſt fort ſurpris de ne me pas voir dans les tranſes qui l'agitent. Il ne devine pas ce qui m'a amené parmi ces flots de ſolliciteurs ; je n'en porte pas la phyſionomie ; cela le fâche & l'intrigue.

Monſeigneur continue le dialogue intéreſſant, coupé par une infinité de coups-d'œil

particuliers, pourſuit ce jeu encore une demi-heure, fait définitivement le tour du cercle, tourne négligemment la tête vers ſon cabinet ; voilà le dernier coup de théatre. Le cercle s'ouvre avec docilité ; c'eſt une adreſſe que d'avoir ſu s'emparer du côté de la porte ; mais monſeigneur plus fin adreſſe la derniere parole à celui qu'il apperçoit dans un coin, comme derniere preuve d'une attention univerſelle. A un certain geſte ſon cabinet s'ouvre ; il rentre : le voilà éclipſé ; la porte ſe ferme, & la répétition de cette comédie ne ſe fera que dans quinze jours, au même lieu & à la même heure. O Moliere ! Moliere !

C'eſt un vrai ſpectacle ; car cette audience ſi auguſte, ſi prolongée, ne détermine pas l'expédition d'une ſeule affaire. Le miniſtre a repréſenté ; mais il n'a rien fait, rien décidé : & quand il ſembloit vous écouter & ramaſſer ſon attention, il occupoit ſes regards à deviner un autre, & méditoit ſa réponſe pour celui qui ſe trouvoit placé loin de vous.

Quelques particuliers donnent des audiences quand ils jouissent d'un certain crédit. Ils singent le ministre à peu près comme un prince dans son château singe le monarque de toutes ses forces: sa messe, sa chasse, son souper ; il voudroit imiter tout cela. Le prince ne parvient qu'à rappeller à la mémoire le palais du monarque.

CHAPITRE CCCLXXII.

Les petits Soupers.

Ah ! ah ! mes grands hommes d'état, mes graves plénipotentiaires, mes fameux ministres, je vous tiens ; mais je serai discret. Êtes-vous les mêmes qui donniez audience ce matin ? Quelle différence de l'homme en place & de l'homme qui soupe avec Fathmé ! Cette bouche d'où sortoit le bruit du canon, qui ordonnoit les guerres & les manifestes, murmure agréablement de petits mots doucereux. Le ministre a raison ; & pourquoi se

fatigueroit-il tant la tête, ſi ce n'étoit pour jouir à ſon tour ?

Vous vous adreſſez à ſa perſonne, à ſes commis hautains, à ſes alentours, à ceux qui lui prêtent de l'argent. Eh! non: allez droit à ſa maîtreſſe ; c'eſt elle qui dans un ſouper, ſous l'air de l'ingénuité, lui fera promettre ou ſigner tout ce qu'elle voudra.

Depuis le miniſtre qui arrange la perte de telle puiſſance, juſqu'à l'auteur d'un opéra-comique, chacun ne médite le matin que pour pouvoir jouir le ſoir. Le pauvre genre humain travaille pour les petits ſoupers !

Un Anglois, poſſeſſeur d'une immenſe fortune, voulant en jouir ſelon ſon goût, avoit acquis une petite maiſon magnifique, où tout ce que le luxe peut imaginer de plus raffiné pour les plaiſirs des ſens, ſe trouvoit réuni. Voici le récit qu'en fait un de ſes compatriotes qui avoit été témoin de ſon genre de vie.

« M. B. s'étoit fait une regle de ſatisfaire

» chaque jour ſes cinq ſens, juſqu'au plus » haut degré de jouiſſance dont ils étoient » ſuſceptibles. Une table exquiſe, des par- » fums, les charmes de la muſique & de la » peinture ; enfin tout ce que l'art, aidé de » la nature, peut créer d'enchanteur, flat- » toit ſucceſſivement ſon goût, ſon odorat, » ſes oreilles & ſes yeux. Quelque recher- » chés que fuſſent ces plaiſirs, ceux du ſixieme » ſens les ſurpaſſoient encore davantage. » Dans un ſallon ſuperbe où il me conduiſit, » étoient ſix jeunes beautés, habillées d'une » maniere extraordinaire, dont au premier » coup-d'œil la figure ne me parut pas étran- » gere ; il me ſembloit avoir déjà vu ces phy- » ſionomies-là plus d'une fois, & j'allois les » aborder en conſéquence, lorſque M. B. » ſouriant de mon erreur, m'en expliqua la » cauſe. J'ai dans mes amours, me dit-il, un » goût particulier ; la plus rare beauté de » Circaſſie n'a aucun prix à mes yeux, ſi » elle ne reſſemble au portrait de quelque » femme célebre des ſiecles paſſés ; & tandis

» que les amans font cas d'une miniature qui » rend fidellement les traits de leur maîtresse, » je n'estime les miennes qu'autant qu'elles » sont ressemblantes à d'anciens portraits.

» D'après cette idée, j'ai fait voyager l'in- » tendant de mes plaisirs par toute l'Europe, » avec des portraits choisis, ou des gravures » copiées d'après les originaux. Il a réussi dans » ses recherches comme vous le voyez, puis- » que vous avez cru reconnoître ces dames » que vous n'avez jamais vues, mais dont » vous aurez sans doute rencontré les figures. » Leur habillement doit avoir contribué à » votre méprise: elles ont toutes le costume » du personnage qu'elles représentent; car je » veux que toute leur personne soit pitto- » resque; par ce moyen j'ai regagné plusieurs » siecles & je suis en possession des beautés » que le tems avoit placées bien loin de moi.

» On servit le souper. M. B. s'assit entre » la *reine d'Ecosse* & *Anne de Boulen*; je » me plaçai vis-à-vis, ayant à mes côtés *Ninon* » *de Lenclos* & *Gabrielle d'Estrées*; plus bas

» étoient *Rosamonde* & *Nelly Gwinn* ; (1) » il y avoit au haut de la table un fauteuil » vuide, surmonté d'un dais, & destiné à » *Cléopatre* qui venoit d'Egypte, & dont on » attendoit l'arrivée au premier jour. »

Les grands dans leurs petites maisons ou petits appartemens ne sont pas si originaux dans leurs plaisirs: des *priapées* sont bientôt faites & bientôt entendues. Il semble néanmoins qu'on pardonneroit plus volontiers à un homme en place toutes les recherches de la volupté, lorsqu'il y mettroit quelque chose d'ingénieux, de neuf, ou du moins de singulier. Comment l'opulence n'a-t-elle pas su encore diversifier ses jouissances au milieu de tant d'arts qui ne demandent qu'à se perfectionner, en lui payant le tribut renaissant de leurs rares découvertes ? Quoi ! nous serons encore imitateurs jusques dans nos plaisirs ?

---

(1) Maîtresse de Charles II.

CHAPITRE CCCLXXIII.

Devinez.

L'EMPIRE qu'une femme a ſur un homme eſt toujours flatteur pour ſon amour-propre ; mais quelle gloire & quel avantage pour celle qui, à l'orgueil de ſon ſexe, joint l'orgueil de voir un miniſtre à ſes genoux ; un miniſtre aimable encore & puiſſant, & qui doit chaque jour reporter à ſes pieds le crédit qu'il va puiſer dans le conſeil des rois ! Comment le feu de ſes yeux, la vivacité de ſon eſprit ne s'animeroient-ils pas lorſqu'ils ſe voient portés dans le tourbillon des affaires, & mêlés aux intrigues de l'état ? Ses graces ont plus de nobleſſe, ſon caractere devient élevé ; & comme dans la domination une femme eſt dans ſon élément, elle ſemble née dans ce palais dont elle étoit éloignée : on diroit qu'elle connoît tous ces hommes qu'elle n'a jamais vus ; & l'eſprit de cour ne ſemble

qu'une nuance, non encore apperçue, & qui tenoit à fon caractere. Ses protégés femblent fes fujets, & ne font point avilis. Peut-être dans ce haut rang eft-elle plus fidelle à l'amitié & à l'amour, que lorfque loin de la grande route elle jetoit indiftinctement fes filets fur les pas de tous ceux qui l'environnoient.

Si le champ à Paris eft ouvert à la fortune pour les hommes, les femmes n'en font pas de moins brillantes, & exercent le pouvoir de leurs charmes fur un plus grand nombre de cœurs. Elles frappent fur plufieurs à la fois; les traits que la beauté lance trouvent toujours quelques ames fenfibles; la beauté folitaire, dans une ville de province, n'a que peu de rapports, & fon triomphe eft incomplet. Ici, quelle que foit fa naiffance, fi la nature l'a pourvue de ces attraits qui fubjuguent, elle enflamme le duc, le préfident, le maréchal de France, l'ambaffadeur, le miniftre, le monarque. L'amour fe plait à confondre les rangs, à faire mouvoir la roue de

fortune, & place la fille d'une cuiſiniere auprès du trône.

Sans obtenir un rang ſi élevé, la beauté indigente rencontre la fortune. A peine une robe couvroit ſes attraits, bientôt pour quelques complaiſances un équipage eſt à ſes ordres. Le millionnaire la ſupplie à genoux d'accepter ſon or, veut enrichir ſa famille; & ſon vieux pere, ſous ſes cheveux blancs, plein de ſon antique probité, voit l'abondance refluer vers ſon obſcure chaumiere. Il craint d'accepter; il ne ſait s'il commet un crime; mais la voix de la miſere plus forte, l'oblige à répandre ſur de petits enfans à demi-nus les ſecours qui lui ſont offerts. Il eſt peut-être plongé dans l'erreur; mais quand il n'y ſeroit pas, il regarde ces bienfaits, arrivés d'un pays lointain, comme un préſent que le ciel lui accorde dans ſa vieilleſſe. Soixante années de travaux ne lui ont pas apporté ce qu'il obtient dans un jour; & de peur d'être obligé de s'y refuſer, il n'arrête pas ſa penſée ſur ces dons de l'amour filial. Ainſi l'or extor-

qué

qué aux cultivateurs par les formes oppressives, en passant par les mains du vice, retourne du moins abreuver quelques sillons de la campagne. L'amour de la volupté lui donne une issue, & la beauté pauvre, sortie d'un village, reprend tout ce que le subdélégué & l'intendant ont enlevé à son territoire. Elle est foible ; mais elle n'a pas le cœur endurci : elle semble restituer à sa famille ce que le poids des impôts a dérobé à ses tristes & malheureux ancêtres.

Tels sont les jeux de la fortune & de l'amour ; si prompts, si bizarres dans le sein de la capitale que l'œil doute de ce qu'il voit, & que cette métamorphose journaliere étonne ceux même qui sont le plus accoutumés à ces spectacles occasionés par les passions des riches & la détresse des pauvres.



CHAPITRE CCCLXXIV.

Monſieur.

TITRE du frere du roi. Les étrangers ne conçoivent pas comment ce mot peut former de nos jours un titre diſtinctif, lorſque tout homme en France a droit par l'uſage de faire précéder ſon nom du *monſieur.* Ciel, que d'uſurpateurs de ce titre excluſif! Cependant quand on parle à *Monſieur*, frere du roi, on l'appelle *Monſeigneur.* Un poëte moderne, M. Ducis, lui dédiant une tragédie, finit ſon épître dédicatoire par ces mots remarquables :

Je ſuis, Monſeigneur, de Monſieur, le très-humble & très-obéïſſant ſerviteur, &c.; & les étrangers ont beaucoup ri de cette ſingularité.

J'ai vu au théatre François qu'on n'avoit pas voulu paſſer à l'auteur des *Arſacides* (M. Peyraud de Beauſol) le mot *madame*, mot uſité ſur la ſcene depuis Garnier, & dont il

eſt l'inventeur dans notre tragédie ; car Corneille & Racine doivent plus à Garnier que l'on ne penſe. Nous avons qualifié à Paris de *madame* les princeſſes des quatre parties du monde ; *Chinoiſes*, *Américaines*, *Africaines & Hongroiſes*. Dans le *Bajazet* de Racine (qui ne s'eſt guere mis au fait du coſtume du ſerrail) ce mot eſt répété ſoixante-neuf fois, & il n'y a dans la piece que deux femmes. Cette rime, il eſt vrai, eſt fort commode, & aide merveilleuſement à la terminaiſon du vers dans une piece racinienne où il eſt toujours queſtion de flamme. On ne trouve le mot *madame* que trente-huit fois dans les Arſacides de M. Peyraud de Beauſol, & il faut remarquer qu'il s'y rencontre trois princeſſes, dont deux ſont amoureuſes, & que cette tragédie a quarante-quatre ſcenes. Nous ne ſavons guere, nous l'avouons, comment on appelloit la *reine des Parthes*, *la reine d'Arménie*, & cette *Glaphire*, citoyenne Romaine, qui ſe trouvoit alors à Artaxate : mais nous ſavons que *madame Andromaque*, *ma-*

dame Jocaſte, *madame Phedre*, ſont d'un ridicule achevé. Il eſt vrai qu'en revanche la femme d'un procureur ſe nomme auſſi *madame*, même dans notre comédie.

Si dans un ſallon on annonçoit monſieur *** & que l'introducteur faute de mémoire reſtât court, un provincial nouvellement arrivé & mal-endoctriné, pourroit s'attendre à voir ſubitement entrer *le frere du roi*. Point du tout; ce ſeroit *monſieur Gorgibus* avec ſon habit de velours noir, ſa perruque ronde, ſon épée au côté, & ſes quatre cents mille livres de rente.

J'ai eu beau dire, je n'ai jamais pu faire entendre à certains Suiſſes que le frere du roi s'appelloit *Monſieur* tout court, & que moi je m'appellois auſſi monſieur ***. Comment, me diſoient-ils, oſe-t-on mettre ſur l'adreſſe de vos lettres à monſieur ***. Et ſi *Monſieur, frere du roi*, vous faiſoit la grace de vous adreſſer la parole, comment vous appelleroit-il? Tout comme il lui plairoit; mais en ſortant de chez lui, je reprendrois mon

titre de *monſieur* que perſonne dans la ſociété ne me diſpute & ne me diſputera.

Les cours ſouveraines retranchent le *mon* dans leurs arrêts, & vous traitent de *ſieur*.

La gazette de France depuis quelques années, dans l'annonce des livres, a retranché le *mon* à tout le monde; mais c'eſt une innovation. J'ai été appellé *monſieur* dans la gazette de France.

Le nommé eſt une expreſſion dédaigneuſe que certains tribunaux ſe permettent, quoique chacun doive être appellé par ſes noms de baptême & de famille ni plus ni moins. Jean-Jacques Rouſſeau ſe ſignoit à la tête de ſes livres, *Jean-Jacques Rouſſeau*; mais il trouvoit mauvais que l'on prononçât ſon nom ſans y ajouter le mot *monſieur*.



CHAPITRE CCCLXXV.

Sages-femmes.

QUAND une fille eſt devenue mere, elle n'avertit perſonne malgré l'édit de Henri II. Elle dit qu'elle va à la campagne; mais elle n'a pas beſoin de ſortir de la ville, même du quartier pour ſe cacher & faire ſes couches. Chaque rue offre une *ſage-femme* qui reçoit les filles groſſes. Un même appartement eſt diviſé en quatre chambres égales au moyen de cloiſons, & chacune habite ſa cellule, & n'eſt point vue de ſa voiſine. L'appartement eſt diſtribué de maniere qu'elles demeurent inconnues l'une à l'autre pendant deux à trois mois; elles ſe parlent ſans ſe voir.

On ne peut forcer la porte d'une ſage-femme que par des ordres ſupérieurs. La fille attend là le moment de ſa délivrance; un mois ou ſix ſemaines, ſelon qu'elle a bien ou mal calculé. Elle ſort après la quinzaine &

rentre dans ſa famille & dans la ſociété. Elle a pu accoucher dans une rue voiſine, voyant de ſa fenêtre celles de ſon pere ſans que celui-ci s'en doute ; & voilà ce que la province ne ſauroit concevoir.

La ſage-femme ſe charge de tout, préſente l'enfant au baptême, le met en nourrice, ou aux Enfans-trouvés, ſelon la fortune du pere ou les craintes de la mere.

Combien ces réduits ſecrets ont-ils vu de malheureuſes & tendres amantes, quelquefois trahies, abandonnées, & mouillant de leurs larmes tardives leur couche ſolitaire! Quelle ſituation affreuſe que celle de la jeune beauté qui, preſſée entre le remord, le déſeſpoir & la honte, paie avec uſure un moment de foibleſſe! Elle ne peut nommer ni ſon amant ni ſon fils en les chériſſant tous deux ; fugitive de la maiſon paternelle, elle ſe trouve iſolée dans cette immenſe ville, & obligée de vendre de petits bijoux pour obtenir le lit où elle dépoſera le fruit de ſes amours.

On la cherche de tous côtés ; elle ne ſortira de cette priſon clandeſtine que quand elle pourra reparoître. La faute ſera oubliée & même pardonnée, pourvu qu'il n'y ait point de publicité.

Ces ſages-femmes tirent le plus d'argent qu'elles peuvent des infortunées qui viennent chercher leurs ſecours ; ils ne ſont pas déſintéreſſés ; il n'en coûte guere moins de douze livres par jour.

On a vu pluſieurs filles aſſez habiles pour cacher leur groſſeſſe juſqu'au dernier inſtant, aſſez heureuſes pour accoucher promptement, aſſez intrépides pour revenir dans leur foyer domeſtique ſans éveiller les ſoupçons de leurs pere, mere, frere & ſœur. Quel inconcevable chef-d'œuvre d'habileté, de préſence d'eſprit & de courage! Ainſi les ſages-femmes ſauvent la réputation des amantes infortunées, elles ſont vouées à la diſcrétion ; le plus ſouvent, il eſt vrai, elles ne connoiſſent pas les perſonnes qu'elles accouchent. L'enſeigne d'une ſage-femme eſt parlante ; elle

offre une femme portant un nouveau-né. Sans décrier une maison, cette enseigne empêche que des demoiselles bien nées y viennent demeurer, parce que ce voisinage paroîtroit trop commode aux yeux de la malignité. La fille prend la peine, quand l'accident lui arrive, de traverser la rue, & alors tout est dans l'ordre.

Le prêtre qui baptise est accoutumé à voir arriver la *sage-femme*, & il distingue ainsi du premier coup-d'œil l'enfant de l'amour de l'enfant de l'hymen. Les droits du prêtre ayant été fraudés, il punit le fils de l'infracteur dans l'extrait baptistaire, & le déclare enfant naturel, c'est-à-dire, *bâtard*. Qui voudra écrire des anecdotes singulieres, intéressantes, piquantes, savoir & le bien & le mal que l'amour fait dans ce monde, toutes les ruses qu'il invente, toute la force & tout le courage dont il est susceptible, qu'il fasse la connoissance de quatre ou cinq sages-femmes; il apprendra des aventures uniques presque incroyables, & les noms des personnages y

manquant, le lecteur sera intéressé sans que les acteurs soient trahis. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est de voir quelquefois la fille d'une sage-femme servir sa mere dans des fonctions qui réveillent certaines idées, & au milieu de tant d'exemples de foiblesses, conserver sa chasteté intacte. Si elle tombe dans le piege, ce ne sera pas faute d'avoir eu sous ses yeux des motifs propres à la retenir sur le bord du précipice.

Plusieurs filles qui ont visité une ou deux fois l'appartement obscur & impénétrable de la *sage-femme*, n'en trouvent pas moins un époux, en jouant le rôle d'Agnès, rôle que presque toutes les filles & même les plus sottes possedent par instinct. Puis dans cette ville immense qui peut conter l'histoire de tel ou tel individu? Le changement de quartier suffit pour dérouter le plus habile, le plus curieux investigateur.

Les filles pauvres & sans ressources vont faire leurs couches à l'Hôtel-Dieu; on les y reçoit dès le sixieme mois. Cette partie de

l'adminiſtration eſt très-bien ſoignée ; rien ne manque à ces femmes de ce qu'exige leur état. Les maîtres de l'art y inſpectent journellement la maniere dont elles ſont traitées jusqu'à leur parfait rétabliſſement. La choſe vue en grand me paroît exempte de reproches.

Ces ſages-femmes qui reçoivent toutes celles qui ſe préſentent, ſans s'enquérir de leurs nom & qualité, & l'hôpital *des Enfans-trouvés* font que l'infanticide eſt un crime inoui dans la capitale. Ce forfait n'étoit pas rare avant ce ſage établiſſement ; & voyez s'il n'eſt pas plus commun en Suiſſe que dans toute la France.

L'édit de Henri II eſt tombé en déſuétude ; & ſur cent filles qui accouchent clandeſtinement, à peine il y en a-t-il une ſeule qui ſache qu'une vieille loi la condamne à la mort pour n'avoir pas révélé ſa groſſeſſe.

On compte à Paris deux cents maîtreſſes ſages-femmes ; il y naît environ vingt mille enfans : diviſez.

CHAPITRE CCCLXXVI.

De Blunet.

C'ÉTOIT un petit bourgeois de Paris, ſans rang, ſans fortune, ſans crédit, ſans talens ſpirituels. Eh! pourquoi en parlez-vous, me dira-t-on? Attendez, vous ſaurez pourquoi. C'eſt que ce *Blunet* fit à ſa femme vingt-un enfans en ſept fois de ſuite; or il n'y eut peut-être pas dans toute l'antiquité un exemple d'une fécondité ſi prodigieuſe. C'eſt l'Hercule Pariſien que ce *Blunet.*

Ces enfans tri-jumaux furent baptiſés, vécurent les uns pluſieurs jours, les autres pluſieurs mois; & il en reſta douze des plus forts, tous grands, & en bonne ſanté.

Comme le public émerveillé ne ſavoit à qui attribuer cette eſpece de prodige, & qu'on diſputoit à qui de ſa femme ou de lui on en attribueroit l'honneur, *Blunet* coucha avec une ſervante qu'il avoit, & au bout de

neuf mois, la fille accoucha de trois enfans mâles. *Blunet* mourut en 1685. C'eſt dommage qu'on n'ait pas ſuivi l'hiſtoire de ſes deſcendans; mais alors on avoit l'eſprit moins porté à l'obſervation des phénomenes qui tiennent à l'hiſtoire naturelle.

Qu'on ſe moque encore chez l'étranger de la molleſſe des Pariſiens! Ils n'auront qu'à répondre, *& Blunet! où eſt parmi vous ſon pareil?*

CHAPITRE CCCLXXVII.

Loueur de Livres.

USÉS, ſales, déchirés, ces livres en cet état atteſtent qu'ils ſont les meilleurs de tous; & le critique hautain qui s'épuiſe en réflexions ſuperflues, devroit aller chez le *loueur de livres*, & là voir les brochures que l'on demande, que l'on emporte, & auxquelles on revient de préférence. Il s'inſtruiroit beaucoup mieux dans cette étroite boutique que

dans les poétiques inutiles dont il étaie ſes frêles conceptions.

Les ouvrages qui peignent les mœurs, qui ſont ſimples, naïfs ou touchans, qui n'ont ni apprêt, ni morgue, ni jargon académique, voilà ceux que l'on vient chercher de tous les quartiers de la ville, & de tous les étages des maiſons. Mais dites à ce loueur de livres: *donnez-moi en lecture les œuvres de M. de la Harpe;* il ſe fera répéter deux fois la demande, puis vous enverra chez un marchand de muſique, confondant (ſous le veſtibule même de l'académie) l'auteur & l'inſtrument.

Grands auteurs! allez examiner furtivement ſi vos ouvrages ont été bien ſalis par les mains avides de la multitude; ſi vous ne vous trouvez pas ſur les ais de la boutique du *loueur de livres*; ou ſi vous y trouvant, vous êtes encore bien propres, bien reliés, bien intacts, faits pour figurer dans une bibliotheque vierge; dites-vous à vous-même: *j'ai trop de génie*, ou *je n'en ai pas aſſez.*

Il y a des ouvrages qui excitent une telle

fermentation, que le bouquiniſte eſt obligé de couper le volume en trois parts, afin de pouvoir fournir à l'empreſſement des nombreux lecteurs ; alors vous payez non par jour, mais par heure. A qui appartiennent de tels ſuccès ? Ce n'eſt guere aux gens tenant le fauteuil académique.

Ces loueurs de livres n'en connoiſſent que les *dos*, & ils reſſemblent en cela à pluſieurs bibliothécaires & à quelques princes qui ont une bibliotheque ordinairement aſſez utile aux autres.

Une mere dit à ſa fille, je ne veux point que vous liſiez. Le deſir de la lecture augmente en elle : ſon imagination dévore toutes les brochures qu'on lui dérobe ; elle ſort furtivement, entre chez un libraire, lui demande la nouvelle Héloïſe, dont elle a entendu prononcer le nom ; le garçon ſourit ; elle paie & va s'enfermer dans ſa chambre.

Quel eſt le réſultat de cette jouiſſance clandeſtine ? Je dois mon cœur à mon amant ;

quand je ſerai mariée, je ſerai toute à mon époux.

CHAPITRE CCCLXXVIII.

Le Cathéchiſte de Paroïſſe.

JE traverſe une égliſe ; j'apperçois un homme en ſurplis, le bonnet quarré en tête ; une ſoixantaine de petites filles, aſſiſes ſur des bancs, l'environnent. Il parle, & c'eſt comme s'il ne parloit pas ; un petit caquet aigre, ſourd & continu, m'annonce ſans le voir quel eſt le ſexe qui eſt là. Je m'approche & j'entends ce qui ſuit.

LE CATÉCHISTE.

Levez-vous, Javotte ; dites-moi quelle eſt la fin du ſacrement de mariage ?

JAVOTTE.

La fin du ſacrement de mariage eſt la naiſſance des enfans qui renaiſſent ſpirituellement par le baptême, pour remplir l'égliſe & le ciel.

LE

LE CATÉCHISTE.

Et vous, Manon : qu'eſt-ce que Dieu défend par le ſixieme commandement : *luxurieux point ne ſeras, de corps ni de conſentement?*

MANON.

Le ſixieme commandement nous défend toutes ſortes d'impuretés dans les actions & les paroles.

LE CATÉCHISTE.

Pourquoi dites-vous, toutes ſortes d'impuretés?

MANON.

Je dis toutes ſortes d'impuretés, parce que ce péché ſe diviſe en pluſieurs eſpeces, ſelon la diverſité des manieres ou la différence des perſonnes avec leſquelles on le peut commettre.

LE CATÉCHISTE.

A votre tour, Babet. Queſt-ce que Dieu

défend par le neuvieme commandement : *l'œuvre de chair ne desireras qu'en mariage seulement ?*

BABET.

Dieu, après avoir défendu par le sixieme commandement toutes les actions extérieures de l'impureté, en défend par le neuvieme, tous les desirs & les pensées.

Heureusement que les réponses de ces petites filles sont obscures, qu'elles ne savent point elles-mêmes ce qu'elles disent, & qu'elles ont toute autre chose en tête ; mais enfin, pourquoi de telles interrogations ?

Mais qui nous fera donc un cathéchisme de morale ? Il est vrai qu'il est plus difficile à faire que le Dictionnaire encyclopédique, & que l'entrepreneur n'auroit pas tant à gagner sur ce petit livre utile & à la portée des premieres années de la vie. O instruction publique ! instruction ! tu es encore à naître parmi nous !

❁

CHAPITRE CCCLXXIX.

Cris de Paris.

NON, il n'y a point de ville au monde où les crieurs & les crieuſes des rues aient une voix plus aigre & plus perçante. Il faut les entendre élancer leur voix pardeſſus les toits ; leur goſier ſurmonte le bruit & le tapage des carrefours. Il eſt impoſſible à l'étranger de pouvoir comprendre la choſe ; le Pariſien lui-même ne la diſtingue jamais que par routine. Le porteur-d'eau, la crieuſe de vieux chapeaux, le marchand de ferraille, de peaux de lapin, la vendeuſe de marée, c'eſt à qui chantera ſa marchandiſe ſur un mode haut & déchirant. Tous ces cris diſcordans forment un enſemble, dont on n'a point d'idée lorſqu'on ne l'a point entendu. L'idiôme de ces crieurs ambulans eſt tel, qu'il faut en faire une étude pour bien diſtinguer ce qu'il ſignifie. Les ſervantes ont l'oreille

beaucoup plus exercée que l'académicien ; elles descendent l'escalier pour le dîner de l'académicien, parce qu'elles savent distinguer du quatrieme étage, & d'un bout de la rue à l'autre, si l'on crie des *maquereaux* ou des *harrengs frais*, des *laitues* ou des *betteraves*. Comme les finales sont à peu près du même ton, il n'y a que l'usage qui enseigne aux doctes servantes à ne point se tromper, & c'est une inexplicable cacophonie pour tout autre.

CHAPITRE CCCLXXX.

Musique ambulante.

MAIS voici un dédommagement. Qui n'a pas senti un vif plaisir en entendant le soir du fond de son lit le son mélodieux de ces orgues nocturnes, qui égaient les ténebres & abregent les longues heures de l'hiver. C'est une vraie jouissance pour l'étranger. Emerveillé, bien clos & bien couvert, il entend

les plus jolis morceaux de musique, exécutés sous ses fenêtres, comme pour le disposer doucement au sommeil ; il prête l'oreille à ces sons qui s'éloignent, & qui dans le lointain ont encore plus de charmes. Il s'endort voluptueusement, en répétant l'air chéri qui a parlé à son ame.

Je pense que rien ne seroit plus propre à entretenir la bonne humeur parmi le peuple, que d'étendre & de perfectionner cette récréation innocente & publique, cette douce Euphonie.

Quel agrément, si chaque soirée, si après le soupé chaque rue avoit sa musique particuliere ! L'humeur & la fatigue de la journée disparoîtroient soudain, & l'homme de peine en se couchant craindroit moins le jour suivant embelli à son déclin.

Qui a entendu le jeu de ces orgues, & qui a pu refuser sa piece de deux sols à l'orphée qui porte sur son dos cette machine harmonieuse? Certes il doit être regardé comme un homme ingrat. Il me semble, si j'étois en

place, que j'emploierois cette musique ambulante & délicieuse, prolongée & diversifiée, comme un moyen pour changer en grande partie les mœurs du peuple & l'attacher encore plus à son gouvernement; mais on m'appelleroit le *rêveur*, & cela m'avertit de clore le chapitre.

CHAPITRE CCCLXXXI.

Accoucheurs.

Au commencement du dix-septieme siecle, les *accoucheurs* étoient presqu'inconnus. Pendant plus de soixante ans, les têtes couronnées, toujours supérieures aux regles, oserent seules donner l'exemple d'un usage que le laps des tems, que les mœurs anciennes, que le préjugé peut-être, que la pudeur enfin sembloient à jamais devoir proscrire.

L'ignorance & l'inattention des sages femmes firent périr quelques fruits, en firent avorter d'autres; & par leur faute, quelques

membres furent luxés, quelques têtes applaties, (de là des sots, des imbécilles) alors le grand intérêt des mœurs céda à un intérêt plus cher encore, & bientôt aux sages-femmes succéderent les *accoucheurs.*

Les femmes en couche regretterent pendant quelques tems les mains douces, délicates & souples des accoucheuses; mais par des huiles, par des oins préparés, les accoucheurs y suppléerent bientôt.

La science des accouchemens se perfectionna; on acquit des notions plus certaines sur les signes caractéristiques d'un accouchement prochain, d'un accouchement heureux, d'un accouchement pénible. On apporta des remedes efficaces aux douleurs aiguës de l'enfantement; on diminua le nombre des fœtus morts; on calma les inquiétudes des femmes enceintes; de jour en jour l'opération césarienne devint plus rare, & jusqu'à la petite bourgeoise pudibonde, toutes les femmes cesserent enfin de redouter la main des accoucheurs.

Les peuples du midi, les Espagnols sur-tout, moins philosophes que les maris François, plus jaloux ou moins attachés à leurs femmes, conservent encore pour les accoucheurs une répugnance invincible. L'idée de livrer aux attouchemens d'un autre homme des charmes, des formes qu'eux seuls veulent voir & palper, est pour eux l'idée la plus désespérante. Ils ne réfléchissent pas que quelque séduisantes que soient la pâleur, la langueur d'une femme en couche, quelqu'attendrissans que soient ses cris, ces formes, toutes défigurées alors, ont perdu tout leur charme. D'ailleurs cette fonction sérieuse devient, pour ainsi dire, sacrée, & inspire aux accoucheurs une circonspection religieuse, qui les rend insensibles, aveugles & muets.

La pudeur n'est donc jamais violée ; & malgré le livre intitulé *de l'Indécence aux hommes d'accoucher les femmes* (1) par le

---

(1) Ce livre a été imprimé à Paris en 1708 ; in-12, chez Etienne.

ſavant Hequet, les femmes, ſix ſemaines après leurs couches, dînent gaiement avec leur médecin-accoucheur, qui s'aſſied à côté du mari; elles ne rougiſſent point de ſa préſence.

La ſection de la ſymphyſe, cette opération hardie & récente, n'eſt pas pleinement accréditée. Il paroît que, malgré les éloges que l'on doit à l'auteur de cette découverte, l'art peut recourir à des moyens moins extrêmes. Le *forceps*, tout terrible qu'il eſt, ſemble moins effrayant; & comme on peut perfectionner ſa ſtructure & ſon jeu, il paroît plus convenable de l'employer que de ſcier une femme en deux.

La pratique des accouchemens a des cours publics, & tandis que les campagnes & les petites villes ſont privées des perſonnes parfaitement verſées dans cet art, elles abondent dans la capitale; & l'on y trouve autant de facilité à mettre un enfant au monde qu'à le procréer.

CHAPITRE CCCLXXXII.

Dentiſtes.

LA plus belle bouche n'eſt plus belle ſi les dents lui manquent. Otez une dent à la belle Hélene, la guerre de Troyes n'a plus lieu, & la divine Illiade rentre dans le néant.

Les dents fraîches annoncent la ſanté, & c'eſt un charme préférable à tout autre. Les dents & les levres ! Les voluptueux ſeront de mon avis.

La femme à qui les dents manquent fait mille grimaces pour voiler ce défaut ; elle n'oſe rire que ſous ſa main ou ſous l'éventail.

Si les dents contribuent autant à la ſanté qu'à l'agrément de la figure, il ne faut pas les négliger.

Les habiles dentiſtes s'attachent plus à conſerver les dents qu'à les extirper. Ils n'arment plus ſi fréquemment leurs mains de l'acier douloureux. Le plus étonnant dans

ſon art ſe nomme *Catalan*, rue Dauphine. A la légéreté de la main il a réuni les obſervations les plus judicieuſes & les plus fines; enfin il eſt créateur d'une eſpece de merveille. Il vous fera (tant en cette partie ſes connoiſſances anatomiques ſont étendues,) il vous fera, dis-je, un râtelier complet avec lequel vous broyerez tous les alimens ſans gêne & ſans efforts. Il a ſu deviner le jeu de la maſtication; il a ſu l'imiter à un tel point de perfection, que cela m'a paru d'un mérite trop rare & de trop grande utilité pour qu'il me fût permis de taire ici & le nom & l'éloge de l'artiſte.

Si une rage de dent vous ſaiſit dans la rue, vous n'avez qu'à lever les yeux. Une enſeigne qui repréſente une dent molaire, groſſe comme un boiſſeau, vous dit *montez*. Le dentiſte vous fait aſſeoir, releve ſa manchette de dentelle, tire votre dent d'une main leſte, & vous offre enſuite un gargariſme; vous le payez & vous continuez votre chemin ſans douleur. Cela n'eſt-il pas commode?

CHAPITRE CCCLXXXIII.

Cuiſiniers.

Et tout pour la tripe, a dit Rabelais. Le délicat paraſite, ſybarite efféminé, ſi voluptueux, ſi ſenſuel, dont la table eſt chargée des productions de tous les climats & les plus propres à flatter & réveiller le goût, qui va au-devant de toutes les ſenſations agréables, qui s'environne du charme profond des arts pour prévenir l'ennui, eſt-il à votre avis, de la même eſpece que le Lapon qui boit en place de vin de Tokay l'huile puante qu'il exprime de la graiſſe des poiſſons? Et cette belle femme parée, traînée dans un char tranſparent qu'emportent ſix nobles courſiers, habite-t-elle la même terre que la Samojedes aux mamelles noires & pendantes, errante ſur la mer Glaciale, ou reſpirant l'air humide & étouffé d'une taniere?

Après cela verrez-vous ſans étonnement ſur le même globe, le maître-d'hôtel apportant le *menu* à *Monſeigneur?* Celui-ci le jette avec dédain: toujours les mêmes plats! Mais vous n'avez point d'imagination; voilà des répétitions qui me donnent des nauſées. -- Mais on variera les ſauces, monſeigneur. -- Tout cela eſt déteſtable, vous dis-je, je ne puis plus manger. -- Eh bien, monſeigneur, je vous préparerai un ſanglier à la crapaudine. - Quand? -- Demain: il aura bu ſoixante bouteilles de vin de Champagne. Je veux vous faire manger enſuite une tortue de la Jamaïque. -- A la bonne heure! Et quand? Où eſt-elle? -- A Londres. -- Qu'on prenne la poſte; qu'on aille la chercher.

On prend la poſte & l'on apporte la tortue. Grand conſeil pour ſavoir comment on l'apprêtera: on prodigue autant de paroles qu'il en faudroit pour former une Encyclopédie. Enfin, la tortue eſt ſervie; c'eſt un plat qui revient à un millier d'écus: ſept ou huit gourmands s'en gorgent; & tandis qu'ils

boivent le vin de la Romanée, ils examinent ce qu'il faut à un payſan pour vivre. Ils décident que trois ſols par jour lui ſuffiſent; on accorde dix-ſept ſols aux bourgeois des villes. Monſeigneur & ſes adhérens ont décidé qu'au-delà c'eſt un vrai ſuperflu.

Qui pourroit nombrer tous les mots de la nouvelle cuiſine: c'eſt un idiôme abſolument neuf. Les Languedociens ſont les meilleurs cuiſiniers; on leur donne le quadruple des appointemens d'un précepteur.

On ne mange pas le quart de ce qui eſt ſervi; & ce n'eſt pas ſans raiſon que les domeſtiques ſont gros & gras; ils font bien meilleure chere que l'ordre de la bougeoiſie; ils le ſavent; ils en ſont fiers. Le domeſtique d'un ſeigneur rencontrant un de ſes camarades qui venoit d'écrire une lettre, & qui avoit encore ſur ſa veſte un peu de poudre à mettre ſur le papier, lui dit d'un ton avantageux: *ſecoue donc cette poudre; on te prendroit pour un commis.*

Un ſanglier *à la crapaudine!* s'écrie-t-on.

Oui, je l'ai vu de mes yeux ſur le gril ; celui de Saint-Laurent n'étoit pas d'une plus belle taille. On l'environne d'un braſier ardent ; on le larde de foie gras ; on le flambe avec des graiſſes fines ; on l'innonde avec des vins les plus ſavoureux ; il eſt ſervi tout entier avec ſa hure devant *monſeigneur*, qui ſourit à l'énorme ſervice.

On attaque tantôt la hure, tantôt les côtes, & l'on diſſerte ſavamment ſur la partie la plus fine & la plus délicate.

Les rois de France ont rendu des ordonnances ſur le *potage*, la *régalade*; ils vouloient réprimer le luxe des repas.

Dans le dernier ſiecle on ſervoit des maſſes conſidérables de viande, & on les ſervoit en pyramide. Ces petits plats, qui coûtent dix fois plus qu'un gros, n'étoient pas encore connus. On ne ſait manger délicatement que depuis un demi-ſiecle. La délicieuſe cuiſine du regne de Louis XV, fut inconnue même à Louis XIV ; il n'a jamais tâté de la *garbure*.

Un entremet étoit autrefois un ſpectacle

entre les services qui coupoient le repas où le festin. Qui s'en douteroit aujourd'hui?

Si l'on pouvoit détailler au juste de quelle maniere se nourrissoient le paysan, le simple citoyen, le noble campagnard, le grand seigneur, le clergé & les moines, on verroit peut-être par la table quel étoit alors le degré de l'aisance particuliere; & cela seroit bon à savoir.

On a trouvé depuis peu qu'il étoit ignoble de mâcher comme le vulgaire. En conséquence on met tout en *bouillies* & en *consommés*. Une duchesse vous avale un aloyau réduit en gelée, & ne veut point travailler comme une harangere après un morceau de viande. Il ne lui faut que des jus qui descendent promptement dans son estomac sans l'effort ni la gêne de la mastication. La viande de boucherie n'étoit déjà bonne que pour le peuple; la volaille commence à devenir roturiere; il faut des plats qui n'aient ni le nom ni l'apparence de ce qu'on mange; & si l'œil n'est pas surpris d'abord, l'appétit n'est plus suffisamment

ſamment excité. Nos cuiſiniers s'occupent donc à faire changer de figure à tout ce qu'ils apprêtent.

Dans la ſemaine ſainte, il y a un repas chez le roi, où l'on imite avec des légumes tous les poiſſons que l'océan fournit. On donne à ces légumes le goût de ces mêmes poiſſons que l'on imite.

J'ai goûté des mets accommodés de tant de manieres & préparés avec tant d'art, que je ne pouvois plus imaginer ce que ce pouvoit être.

Et tandis qu'on fait ſi bonne chere, tous les gourmands oublient ce vieux proverbe: *le ventre eſt le plus grand de tous nos ennemis.*

Peu s'en faut aujourd'hui qu'un cuiſinier ne prenne le titre d'*artiſte en cuiſine.* On ne leur donne pas encore vingt mille livres de gages, comme on faiſoit à Rome; mais on les choie, on les ménage, on les appaiſe quand ils ſont fâchés; & tous les autres domeſtiques leur ſont ordinairement ſacrifiés.

Les recherches de cet art ſont telles, que

Trimalcion apprendroit de nos cuisiniers modernes ; & que Marc-Antoine qui, pour un repas donné à la reine Cléopatre, accorda une ville pour récompense à son cuisinier, ne sauroit quelles largesses lui faire.

Le roi de Prusse a adressé une épître en vers à *Noël*, son maître-d'hôtel, en action de graces d'un excellent ragoût à *la sardanapale*. Qu'est-ce qu'un ragoût à la sardanapale ? Je ne le connois pas.

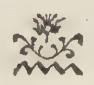
Le petit bourgeois qui n'a qu'une servante, dont le chef-d'œuvre est une fricassée de poulets, quand il a goûté d'une sauce piquante, ne manque pas de raconter la vieille histoire du cuisinier, qui fit manger sa vieille culotte à son maître, tant il avoit su apprêter le vieux cuir après l'avoir fait bouillir & macérer dans les coulis les plus appétissans. Il fait sa cour à un maître-d'hôtel, afin que celui-ci le régale le dimanche ; c'est pour lui une connoissance chere & précieuse, qu'il cultive avec le plus grand soin. Il tâche de l'avoir pour parrein de son fils, afin de pouvoir l'appeller

mon compere. De bons goûters doivent en résulter.

Des sensations que nous pouvons éprouver, la plus grossiere, à mon gré, est celle que nous procure notre palais. Les plaisirs des gourmands sont assurément les moins délectables de tous. Eh, qu'il faut plaindre le malheureux qui met là sa suprême volupté ! Cependant voyons encore la richesse & la magnificence de la nature envers ceux qui nous paroissent disgraciés par elle. Regardez un Chapelle, un Desyveteaux, (car je ne veux pas nommer le gros gourmand que j'ai sous les yeux ;) voyez cet ami joufflu de la table, qui goûte un mets ou une liqueur étrangere. Il considere l'objet & sa couleur ; il le flaire, il l'approche à plusieurs reprises de l'organe du goût ; il le retire, il ne se livre qu'avec attention à la volupté sensuelle. Voyez comme il prend une larme de la liqueur, comme il l'interroge sur le bout de sa langue, comme il la dépose sur le bord des levres ; toutes les houppes nerveuses étudient profondément la

ſenſation. La langue & toutes les parties de la bouche, tour-à-tour & par une gradation imperceptible, s'avancent pour juger. Après une infinité de *récolemens*, il ſe détermine enfin à avaler la précieuſe liqueur. Mais le gourmet ſuſpend le dernier coup, la rappelle & fait de nouvelles recherches, comme s'il n'avoit pas encore aſſez analyſé tout ce qu'elle a de délicieux; il promene encore voluptueuſement la derniere goutte. Cette liqueur paroît une à un palais ordinaire; mais le gourmet a ſu découvrir en elle une variété prodigieuſe; & quand il a bu, ſon eſtomac goûte encore.

S'enlever adroitement un cuiſinier, eſt donc un tour affreux que l'on ne pardonne point, & qui dans le monde fait paſſer pour *méchant* quiconque a recours à cet indigne artifice.



CHAPITRE CCCLXXXIV.

Marmite perpétuelle.

ALLEZ la voir ſur le quai de la volaille, pendue à une large crémaillere: là nagent des chapons au gros ſel qui cuiſent tous enſemble, & qui ſe communiquent réciproquement leurs ſucs reſtaurans. A toute heure du jour vous pouvez pêcher un de ces chapons; un excellent jus l'accompagne, & vous le mangerez chez vous tout chaud ou à quatre pas de là, en l'arroſant de vin de Bourgogne.

On regrette la *marmite perpétuelle* quand on ſe trouve dans un ingrat pays, où l'on ne ſait point élever la volaille; où l'art de la nourrir & de l'engraiſſer n'a jamais été connu ni même ſoupçonné; alors on ſonge aux chapons ainſi qu'aux huîtres & aux harengs. Vous n'en voyez que de pétrifiés, & cette conſolation n'eſt bonne que pour le naturaliſte qui vous dit froidement: ici l'on

mangeoit des huîtres & des harengs frais, il y a bien douze à quinze mille années.

Chapons gras & huîtres fraîches ne vous manqueront jamais à Paris ; vous pourrez commencer votre repas à l'heure que vous voudrez ; & ailleurs on ne trouve point pour son argent ni huîtres ni chapons au gros sel.

CHAPITRE CCCLXXXV.

Porte-Dieu.

ADMIREZ la richesse & la dignité de notre langue! Nous disons, *porte-faix*, *porte-feuille*, *porte-crayon*, *porte-baguette*, *porte-étrier*, *porte-vent*, *porte-verge*, *porte-manteau*, *porte-mouchette*, puis enfin *porte-dieu*. Porte-dieu ! Dieu des cieux, quel mot dans notre langue !

C'est un pauvre prêtre, un habitué de paroisse, qui veille le jour & une partie de la nuit, pour répondre à ceux qui le sommeront d'aller prendre au tabernacle le pain

euchariſtique que l'on porte aux malades.

Un dais uſé, ſale, mais portatif, que les deux premiers galopins ſoulevent ; une lanterne ou un flambeau de poix-réſine, un porte-ſonnette, un bedeau en gannache & tout clopinant, voilà l'attirail qui s'achemine vers le logis du moribond. Le ciboire eſt habillé de quatre petits morceaux d'étoffe ; la ſonnette avertit le peuple de ſe mettre à genoux ; les fiacres & les équipages s'arrêtent, mais les maîtres ne deſcendent pas de voiture ; on baiſſe les glaces & l'on s'incline légérement à la portiere. Quand les cochers ſont ſourds, le porte-ſonnette redouble le ſon de ſa petite cloche. (1) L'hérétique, ou celui qui craint de ſe crotter, en eſt quitte pour un quart de génuflexion. Tout le monde a droit de ſuivre le viatique dans

(1) Il n'y a qu'un exemple, au milieu de tant d'embarras, d'un *porte-dieu* & d'un porte-ſonnette renverſés avec le dais ; mais ce fut un accident.

la maiſon où il eſt entré, & juſques dans la chambre du malade. On a ſoin de voiler les miroirs, afin que le S. Sacrement ne ſoit pas *multiplié* dans les glaces. Alors le prêtre fait d'une conſole un autel; il aſperge d'eau benite la chambre, en exorciſant les eſprits malins; puis il commence une exhortation bannale à un mourant qu'il n'a jamais vu, qu'il ne connoît pas. La même exhortation s'applique aux jeunes, aux vieux, aux adultes, aux femmes, aux filles, à toutes les conditions & à tous les états. Tandis que le prêtre adminiſtre le malade, le porte-ſonnette leve adroitement le chandelier & ſaiſit la piece d'argent qu'on y dépoſe ordinairement, & qu'il partagera avec le *porte-dieu*. Le prêtre bénit l'aſſemblée & s'en retourne comme il eſt venu.

Quelquefois le trajet eſt long; une pluie abondante ſurvient; alors le *bon Dieu* monte en fiacre; le porte-ſonnette ſe met devant & ſonne à la portiere. Le bedeau, ſon flambeau à demi-éteint, devient laquais; le co-

cher, par respect, met son chapeau sous le bras, fouette de l'autre & reçoit l'eau des gouttieres sur sa tête nue.

A la porte de l'église on paie le fiacre; & le prêtre, en place du *pour-boire*, lui donne la bénédiction. Il est sanctifié lui & sa voiture, & de tout le jour il n'osera jurer après ses chevaux.

Quand le guet rencontre le *bon Dieu* le soir, il l'accompagne la baïonnette au bout du fusil jusqu'au temple qu'il habite, & pour récompense il est béni sur les marches de l'autel.

Louis XV revenant du palais de la justice, où il venoit d'exercer un acte d'autorité envers le parlement de Paris, rencontra au bas du Pont-Neuf le viatique de la paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois. Tout son cortege royal s'arrêta; il descendit précipitamment de son carrosse, se mit à genoux dans les boues, & le prêtre sortant de dessous son dais, jadis rouge, lui donna la bénédiction. Le peuple émerveillé de cet acte pieux, oublia l'acte

d'autorité qui lui déplaisoit, & se mit à crier : *vive le roi !* Et tout le long du jour il répéta : *il s'est mis à genoux dans les boues !*

Le *porte-dieu* à qui cette bonne chance arriva, eut une pension de la cour.

Quand on porte le viatique chez une personne de considération, alors l'appareil change. Tous les domestiques de la maison sont armés de flambeaux ; le dais orné & propre sort de l'armoire ; le porte-sonnette a un surplis blanc, deux clercs supportent le dais, le Suisse de la paroisse précede le cortege, & le curé mettant sa magnifique étole, vient administrer lui-même le malade.

Cette faveur singuliere est rare, & ne s'accorde qu'aux hommes en place, ou fameux par leur opulence.

Je crois que le *porte-manteau* du roi de France s'estime beaucoup plus que le premier *porte-dieu* de Saint-Eustache.

Selon l'évangile de S. Matthieu, *Satan* fut *porte-dieu* ou *emporte-dieu*.

❁

CHAPITRE CCCLXXXVI.

Quinzaine de Pâques.

C'EST dans la petite bourgeoiſie un tracas extraordinaire ; cette époque eſt toujours embarraſſante pour les boutiquiers. Il s'agit d'aller à confeſſe & de faire ſes pâques. Remontrances du pere aux enfans, au garçon de boutique, à la ſervante. Comme une confeſſion peſe aux incrédules en herbe! Comme ils ſe ſentent gênés, ne ſachant quel parti prendre!

Entrez dans les égliſes & dans les couvens ; quelle beſogne! Les prêtres & les moines ſont tous en l'air. Prédications, exhortations, retraites, conférences. Au logis on fait apprendre par cœur aux pauvres enfans la paſſion du Sauveur ; elle eſt bien longue ; ils pleurent ; on les met en pénitence ; ils pleurent plus fort, ils jeûnent au pain & à l'eau. Les ſpectacles ſont fermés, les mauvais lieux ne le

ſont pas ; la police a plus à faire que jamais. Les concerts qui remplacent la comédie, les aſſemblées de charité, l'office des ténebres qu'on égaie par de la muſique, les belles voix que l'on affiche, les promenades de Longchamp, le départ des gens comme il faut pour la campagne, tout rend cette ſemaine exceſſivement bruyante. Les valets & les ſervantes interrompent leur ſervice, aſſiégent les confeſſionnaux. On court entendre le matin & le ſoir la paſſion ; les temples ne ſont plus aſſez vaſtes ; la nappe des communians borde le baluſtre des autels ; le ciboire ſe promene toute la matinée ; il faut que le vendeur d'*hoſties* en jette dans le moule une plus grande quantité ; les *confiteor* frappent inceſſamment à la porte du tabernacle.

Après une apparence d'amendement, la quinzaine finie, les égliſes redeviennent déſertes ; le peuple reprend ſon train accoutumé ; il ne ſongera à la confeſſion que l'année ſuivante. Aux plats de légumes, déjà la viande a ſuccédé ; quand le plat de légumes reparoîtra ſur

la table, les devoirs de ſa religion lui reviendront en mémoire.

Le petit peuple dit toujours qu'il va voir *ſon homme à deux chemiſes;* & ce pour dire ſon confeſſeur.

CHAPITRE CCCLXXXVII.

Prônes.

ON y récite encore les anciennes prieres eccléſiaſtiques, qui ſe font pour chaſſer le diable. Le prêtre exorciſe les ſorciers, les magiciens, les devins, & ramene la pratique des ſiecles les plus ignorans & les plus barbares.

Ceux qui gémiſſent encore ſur ces exorciſmes, qui ne contribuent pas à donner au peuple des idées ſaines, peuvent pardonner à cet abus, en ſongeant qu'en Eſpagne la ſuperſtition, ſi difficile à déraciner, s'y manifeſte d'une bien autre maniere.

Mes lecteurs apprendront, avec quelque étonnement je penſe, que le 7 novembre

1781 (il n'y a point ici faute de date, j'en avertis) on brûla à Séville une femme accuſée d'avoir eu commerce avec le diable. Saint Cyprien & ſaint Auguſtin ont cependant dit poſitivement que la choſe étoit impoſſible. Cette malheureuſe étoit jeune & jolie. Par un raffinement de cruauté, les inquiſiteurs lui firent couper le nez deux heures avant l'exécution, afin que les graces touchantes de ſa figure ne puſſent plus intéreſſer à ſon ſort. Je tiens le fait d'un témoin occulaire. Oui, cette horrible ſcene n'eſt pas plus ancienne que le 7 novembre de l'année derniere. Lecteurs, peſez l'époque.

L'ancien axiôme, *tout vice eſt iſſu d'ânerie*, mérite bien d'être renouvellé. On voit ce triſte réſultat à chaque page de l'hiſtoire des hommes.

Pauvre eſprit humain, que tu as beſoin de lumieres ! Tu es près à chaque inſtant de tomber dans les plus viles ſuperſtitions. Tu as adopté la ſorcellerie, la magie, l'aſtrologie judiciaire; & tes erreurs politiques, non

moins monſtrueuſes, ont fait gémir de pitié ſur ton aveuglement.

CHAPITRE CCCLXXXVIII.

Œuf de poule.

UNE poule pond un œuf le 15 mars. Le lendemain le parlement s'aſſemble & rend gravement un arrêt qui permet aux Pariſiens de manger cet œuf. L'archevêque qui ſoutient que ce point de diſcipline eccléſiaſtique ne doit point regarder des juges ſéculiers, des profanes, publie de ſon côté un mandement où, après avoir bien tonné contre l'incrédulité du ſiecle, il gémit ſur la néceſſité où il ſe trouve d'accorder aux tiedes fideles la permiſſion de manger cet œuf, défendu conſtamment dans les beaux jours de l'égliſe. Ce mandement eſt rempli de longues exclamations contre la perverſité des mœurs régnantes; mais jamais il n'y eſt queſtion de l'opulence de l'égliſe gallicane, des abbayes

en commande, des honneurs & des richeſſes qui accompagnent la fainéantiſe du clergé, & la grêle tombe ſur les pauvres philoſophes qui n'ont ni revenus ni maîtreſſes, mais qui auroient l'effronterie de manger l'*œuf*, & ſans remords, malgré l'éloquence du mandement. C'eſt la philoſophie qui fait tout le mal de ce bas-monde ; elle eſt bien coupable ; car elle a fait remarquer (lorſqu'on n'y ſongeoit pas encore) l'ambition, le deſpotiſme & la politique des prêtres & des évêques. Après que le bon prélat a fait afficher ſon *mandement* dans tous les carrefours, & que quelques journaliſtes à ſes ordres l'ont loué outre meſure, la *truite*, le *brochet*, l'*anguille*, & juſqu'à la *poule-d'eau*, paroiſſent en abondance ſur toutes les tables dévotes & ſcrupuleuſes. Le *brochet* pour y figurer n'a pas beſoin de permiſſion comme l'*œuf*, & l'on peut en conſcience dépeupler l'Océan & la Méditerranée, pourvu qu'on s'humilie ſur ſoi-même, en déplorant le *relâchement affreux* qui porte un *mondain* à avaler un œuf frais.

Voilà

Voilà une des principales fonctions du prélat de la capitale. Tous les ans à la même époque, il signale son zele apostolique contre les œufs : les poules continuent à pondre malgré le mandement de monseigneur ; le prélat lui-même ne sait pas que cette défense est un rite emprunté des prêtres Egyptiens ; que comme chymiste (& non comme archevêque) il pourroit avoir raison de défendre cet *œuf* dans l'équinoxe du printems, parce qu'alors toute la nature en travail, subit une fermentation qui rend l'*œuf* dangereux. S'il s'expliquoit en naturaliste on pourroit l'entendre ; mais il ne fait que répéter une ordonnance des prêtres de Memphis dont il ne connoît ni le sens ni le but. La croix qu'il porte est encore un emblême qu'il ne sait pas mieux expliquer.

L'usage du beurre est aussi toléré par le même écrit ; mais la saine physique le permet dans tous les tems ; & le beurre ne fut jamais défendu sur les bords du Nil par les hommes les plus versés dans les connois-

ſances des opérations les plus myſtérieuſes de la nature.

Cependant tous les membres du clergé & ceux du parlement qui, ſe piquant de régularité, mangeront des *œufs* & du poiſſon pendant tout le mois d'avril, tomberont malades pour en avoir mangé; & le clergé & le parlement, tout en rendant ces belles ordonnances qui permettent ou prohibent, ignoreront à jamais l'eſprit de la loi qui défendoit autrefois l'uſage des *œufs*, de la *viande*, & même de la *chair de poiſſon* dans les premiers jours du printems, dans cette ſaiſon ſi riante, mais qui fait ſubir à tous les corps une agitation intérieure, produit d'un ferment dont *noſſeigneurs* n'ont pas la moindre idée.

Si le mandement anti-ovipare de l'archevêque de Paris (qui mange en paix cinq cents mille livres de rente) a un côté ridicule & comique, je ne le lis jamais qu'en me rappellant la ſageſſe profonde des anciens légiſlateurs qui avoient concentré dans le *ſacerdoce*

le dépôt des ſecrets les plus utiles à l'univers ; mais le ſacerdoce qui ne ſait plus lire la langue hiéroglyphique, a perdu le fil de la doctrine populaire, & nageant dans le vague, il frappe au haſard *l'œuf de la poule.*

CHAPITRE CCCLXXXIX.

Le Livre de bois.

Le *livre de bois* eſt un meuble d'égliſe qui, dans les paroiſſes, eſt mis en dépôt dans la ſacriſtie. Il en ſort à la Fête-Dieu, pour la proceſſion ſolemnelle de ce jour. Il eſt entre les mains du maître-de-cérémonies ; il lui tient lieu de langue, quand il commande l'exercice aux Thuriféraires. Pour les ranger de front ou ſur deux lignes, il frappe à deux, trois & quatre tems. A ce ſignal les encenſoirs jailliſſent & s'élancent dans un jet égal & rapide. Il frappe encore, & les évolutions ſacerdotales ſe combinent d'une maniere toute nouvelle. Ce *livre* eſt une eſpece de cla-

quette qui figure une *imitation de Jésus-Christ*, reliée en marroquin & dorée. Le maître de cette sacrée claquette parcourt ainsi les rangs des porte-chapes & porte-chasubles, & disperse ou réunit les membres chantans du clergé. Tantôt il les aligne, tantôt il les range en bataillon quarré. Souvent il est tout en eau; & comme il ne parle que par son *livre de bois*, il lui communique, quand on ne l'entend pas, ses mouvemens de dépit, d'impatience & de colere. Il en impose aussi aux censeurs qui font du bruit, en faisant résonner *le livre* sur un ton précipité. Il rallie ainsi les troupes éparses & inattentives, & remet l'ordre dans la phalange sacrée.

Rien de plus curieux que de le voir devant tout un peuple parler ainsi des mains. Comme la joie brille sur son visage, quand on a répondu parfaitement aux signes de son *livre de bois!* Il tressaille, il triomphe. Les enfans de chœur, qui jettent des roses, ne perdent pas de vue le moindre de ses mouvemens; ils s'y conforment avec docilité.

Jamais général n'eût plus de ſatisfaction à la tête d'une armée obéiſſante & mobile. Ce maître-de-cérémonies ne donneroit pas ce jour-là ſa claquette pour le bâton de maréchal de France.

CHAPITRE CCCXC.

La rue du Pied-de-Bœuf.

AUX belles rues Saint-Honoré, Saint-Antoine, Saint-Louis-au-Marais, oppoſez la rue *du Pied-de-Bœuf*, ſituée tout au cœur de la ville; c'eſt bien l'endroit le plus puant qui exiſte dans le monde entier. Là eſt une juriſdiction qu'on nomme le *Grand-Châtelet*; puis des voûtes ſombres & l'embarras d'un ſale marché; enſuite un lieu où l'on dépoſe tous les cadavres pourris, trouvés dans la riviere, ou aſſaſſinés aux environs de la ville. Joignez-y une priſon, une boucherie, une tuerie; tout cela ne compoſe qu'un même bloc empeſté, embboué & placé à la deſcente du

Pont-au-Change. De ce pont ſi ſurchargé de vilaines maiſons, voulez-vous aller à la rue Saint-Denis? Les voitures ſont obligées de faire un détour par une rue étroite, où ſe trouve un égout puant, & preſque vis-à-vis de cet égout eſt la rue *Pied-de-Bœuf*, qui aboutit à des ruelles étroites, fétides, baignées de ſang de beſtiaux, moitié corrompu, moitié coulant dans la riviere. Une exhalaiſon peſtilentielle n'abandonne jamais cet endroit, & dans le débouché qui donne près la chûte du *Pont-Notre-Dame*, dans la rue de la *Planche-Mibray*, on eſt obligé de retenir ſa reſpiration & de paſſer vîte, tant l'odeur de ces ruelles vous ſuffoque en paſſant.

Qui croiroit que les victimes de la volupté groſſiere vont ſe loger là, au-deſſus des victimes qu'on égorge; & que dans un lieu ſi puant, ſi abominable, elles ſe proſtituent au bruit des hurlemens, des bêlemens lamentables des troupeaux égorgés, des coups d'aſſommoirs & à la fumée de leur ſang! Ces créatures ſont à la fenêtre tout le jour; le jaune

de leur figure eſt couvert par un placard énorme de rouge. Et qui va trouver ces monſtres femelles ? Les garçons bouchers.

CHAPITRE CCCXCI.

Entrée de la Foire de Saint-Germain.

NÉGLIGENCE inſigne & impardonnable, pour ce qui regarde la commodité & même le ſalut du public. Très-dangereuſe porte du côté de la rue *Tournon*. La foule y eſt dans un péril inévitable par la deſcente rapide des voitures qui enfilent cette gorge étroite, où il n'y a ni recoin ni allée pour ſe ſauver des roues qui effleurent la muraille.

Dira-t-on qu'il étoit difficile & diſpendieux d'élargir cette entrée ? Non : le feu a conſumé la foire ; on en a rebâti bien vîte une autre ; mais le feu n'ayant pas conſumé cette déteſtable entrée, on n'a pas daigné y donner des ſoins, & on a laiſſé ſubſiſter l'endroit le plus périlleux de tout Paris. Froiſſemens,

contusions, perte de membres, voilà ce qu'il en coûte pour aller voir *Jérôme pointu*.

On va enfin élargir ce passage ; on n'y verra plus la compression des équipages & du peuple. Cela vient un peu tard ; mais il faut encore donner des éloges à la bonté tardive des administrateurs.

CHAPITRE CCCXCII.

Rue Quincampoix.

CETTE rue sera à jamais célebre par le jeu effroyable que Laws fit jouer à toute la France sous les auspices du régent. L'or & l'argent n'avoient plus de valeur. On se portoi en foule dans cette rue étroite pour convertir en papier les especes monnoyées ; il falloit expulser le soir les porteurs de sacs & les demandeurs de feuilles de papier. On avoit dans sa poche des millions ; tel croyoit en posséder douze, vingt, trente. Le bossu qui prêtoit sa bosse aux agioteurs en forme

de pupître, s'enrichiſſoit en peu de jours; le laquais achetoit l'équipage de ſon maître; le démon de la cupidité faiſoit ſortir le philoſophe de ſa retraite, & on le voyoit ſe mêler à la foule des joueurs, & négocier un papier idéal.

Un jeune ſeigneur Flamand aſſaſſinoit dans une auberge le porteur d'un riche porte-feuille, & montoit ſur l'échafaud pour y être rompu vif.

On n'entendoit plus parler que de millions & de milliars; & quand le rêve fut fini, il ne reſta de toutes ces richeſſes imaginaires que des feuilles de papier, & l'auteur même de ce ſyſtême alla mourir de miſere à Veniſe, après avoir poſſédé le mobilier d'un monarque & quatorze terres titrées.

Quelques particuliers qui n'avoient rien s'enrichirent; mais l'on vit périr beaucoup de fortunes honnêtes dans la claſſe la plus laborieuſe. Leurs poſſeſſeurs furent réduits au déſeſpoir, & leurs enfans à la mendicité.

Ce mouvement prodigieux qui avoit donné

à toute la nation les convulſions du délire, auroit pu ſervir l'état, s'il eût été plus modéré. Il a montré du moins les reſſources étonnantes d'une circulation rapide, propre à le revivifier. La machine, quoique briſée par un violent effort, offroit l'empreinte d'un génie neuf & hardi. Le moraliſte ne fut pas fâché de ce prompt échange de biens; car ils doivent tour-à-tour arroſer différentes familles.

A cette époque tomberent une foule d'idées rétrécies; tout fut aſſujetti à un calcul nouveau.

Le régent qui avoit du génie, témoin des bons effets du ſyſtême, ne pouvoit ſe réſoudre à l'abandonner; il pleura ſur ſes débris.

On a fait monter à ſix milliars la maſſe de cette richeſſe idéale; mais ſi ce fût le comble de la ſtupidité de croire à cette fortune prodigieuſe, ce ſeroit une ſottiſe non moins grande, que de ne pas appercevoir tout le jeu que cette machine bien montée auroit

pu imprimer au commerce & à l'induſtrie de la nation.

CHAPITRE CCCXCIII.

Plaiſirs du Roi.

On appelle *plaiſirs du roi* tout le terrein réſervé pour les chaſſes de Sa Majeſté. Ce terrein comprend tous les environs de Paris, & le fuſil eſt une arme auſſi étrangere aux habitans de cette ville qu'à ceux de Pékin. Auſſi voyez-vous dans toutes les plaines, les perdrix familiariſées avec l'homme, becqueter le grain tranquillement, & ne point s'écarter lorſqu'il paſſe. Les lievres y ſont moins fugitifs qu'ailleurs; on diroit qu'ils ſavent que les Pariſiens doivent les reſpecter; ils s'aſſeyent ſur leur derriere & vous regardent paſſer.

Le roi eſt quelquefois deux ou trois années avant que d'honorer de ſa préſence telle plaine couverte de gibier. Il paroît; c'eſt

une destruction de quinze à dix-huit cents pieces : mais les perdrix & les lievres qui ont échappé à ce jour fatal, vivent après en sûreté, & plusieurs meurent de vieillesse.

Les gardes-chasses exercent leur emploi avec beaucoup de sévérité ; la plus petite contravention en ce genre est rigoureusement punie. Un bourgeois n'ose acheter un lievre qui auroit été tué dans la plaine, dans la crainte de passer pour complice de sa mort. Si la perdrix blessée vient expirer dans votre jardin, il faut la restituer. Les gardes-chasse font une guerre cruelle aux chiens, aux bichons même, & les fusillent à côté de leurs belles maîtresses, malgré leurs larmes & leurs supplications. Aussi quand on se promene un peu loin prend-on soin d'enfermer au logis le petit chien, dans la crainte qu'il ne tombe sous le plomb vengeur des plaisirs de Sa Majesté.

Par la même raison il est des sentiers que vous ne pouvez traverser. A chaque pas vous rencontrez les incontestables loix de la chasse

qui n'appartient plus qu'aux princes ; ceux-ci imitent ſur leurs terres les réglemens qui ſont en vigueur autour de la capitale : il faut faire trente lieues pour ſe dérober à cet amas de prohibitions arbitraires.

Je ne parle pas ici des incurſions que font enſuite les financiers, les ſeigneurs, les évêques dans leurs terres de province : ces chaſſes font refluer tout le gibier vers Paris ; & le lievre qui arpentoit les vaſtes plaines de la Picardie ou de la Beauce, eſt ſervi dans le plat d'argent oblong, qui décore une table du fauxbourg Saint-Honoré.

On y mange enfin une multitude de perdrix qui ont été tuées de la main du roi ou de celle des princes ; ce n'eſt donc pas un plomb vulgaire que le bourgeois rencontre ſous ſa dent. Les princes ont chaſſé pour la fourniture de ſa table.



CHAPITRE CCCXCIV.

La funeſte Patache.

PARIS eſt entouré de barrieres de bois & d'une armée de commis qui le bloquent, pour percevoir des droits innombrables ſur les alimens néceſſaires à la vie. On a mis quelqu'augmentation ſur ces droits pour ſoutenir le luxe de l'opéra ; & le pauvre qui n'y va jamais, paie pour ceux qui y vont. Il paie encore, depuis plus de douze ans, pour une *gare* qu'on n'acheve point.

La *patache* eſt ſur la riviere un bureau flottant, qui fait payer les bateaux portant marchandiſes ; elle barre pour ainſi dire un bras de la Seine. Le 2 février 1782, cette patache fut tout-à-coup enlevée & arrachée par une débacle inattendue, qui entraîna le bureau avec tous ſes commis qui, montés ſur le tillac, crioient miſéricorde.

Ce bâtiment aſſez lourd & aſſez large,

ſuivit le courant avec les glaçons, & briſa ſur ſon paſſage tous les bateaux qui, faute de gare, ſe trouverent à la merci des dangers de la débacle. Une grande quantité de bateaux, chargés de vivres & de marchandiſes, furent mis en pieces. Tous les débris s'enfournerent au Pont-Notre-Dame ; on ordonna de déménager ſur l'heure. Heureuſement la gelée arrêta dans la nuit la ſuite de la débacle: ſans cette gelée qui condenſa la riviere, ſon cours alloit entraîner ces immenſes débris, & tous les ponts étoient à bas.

Tous les ans ces dangers ſe renouvellent ; on a beau porter ſur les ponts les poids les plus lourds pour les rendre plus ſolides par cette charge précipitée, ils ſubiront un jour la cataſtrophe dont ils ſont menacés. C'eſt alors qu'on regrettera de n'avoir pas abattu ces hideuſes maiſons qui les défigurent & qui expoſent la vie des citoyens ! Quand toutes les cheminées avec les entreſols ſeront dans la riviere, il faudra bien d'autres travaux pour décombrer le lit de la Seine.

CHAPITRE CCCXCV.

Quine.

LA preuve là plus ſûre qu'il n'y a plus ni devin, ni magicien, ni diſeuſe de bonne-aventure, c'eſt que le quine de la loterie royale n'a pas encore été deviné. Or, trois millions pour un écu, cela ne valoit-il pas bien la découverte de la pierre philoſophale ?

La veille & le jour du tirage de cette loterie on entend crier dans toutes les rues nombre de colporteurs, qui éveillent la cupidité du pauvre & du riche par leurs promeſſes emphatiques. Le porte-faix s'arrête ; il héſite ; il porte enfin la main à ſon gouſſet & en tire le prix de ſes ſueurs.

Le laquais & la ſervante qui entendent leurs maîtres à table parler de leur groſſe miſe & de leur eſpoir, regardent par la maiſon s'il n'y auroit pas quelque choſe à ſouſtraire,

ſouſtraire, pour convertir ce larcin en une groſſe fortune. Les vols domeſtiques deviennent plus nombreux, & les maîtres qui s'en apperçoivent ne ſont plus attachés à leurs domeſtiques ; ils les conſiderent comme des ennemis.

Ces crieurs dans les rues provoquent le public crédule, à peu près comme les filles le ſoir provoquent le jeune homme inexpérimenté & qui a des ſens. (1)

C'eſt l'inſtant après le tirage qu'il faut voir toutes les mines alongées à l'aſpect des numéros ſortis & qui ont trompé leur attente. L'homme du peuple reſte immobile, & les bras croiſés, il ſonge à ſa perte & dit : *j'avois envie de mettre ſur celui-là.* L'homme

---

(1) De belles dames qui convoitoient le quine de cette loterie, allerent trouver un fou aux Petites-maiſons, dans l'eſpérance qu'il nommeroit les numéros gagnans. Celui-ci, d'un ton grave & d'un air prophétique, leur en fait choiſir quatre, les fait tracer ſur le papier, les avale & dit : *attendez, meſdames, vous les verrez ſortir.*

en carroſſe paſſe la tête par la portiere pour lire auſſi ſon ſort, & tout riche qu'il eſt, on voit qu'il ſe renfonce avec humeur. Toutefois il jure entre ſes dents de doubler & de tripler la miſe juſqu'à ce que ſon numéro ſorte. Il rentre chez lui en grondant, & refuſe le moindre ſecours à l'indigence qui vient l'implorer, parce qu'il faut qu'il place encore de l'argent à la loterie.

Il y a tel numéro qui pour le nourrir a plus coûté qu'il n'en auroit fallu pour la ſubſiſtance de cent familles preſſées par le beſoin.

Pauvre! renonce à cette eſpérance illuſoire. Laiſſe le riche courir ces chances haſardeuſes ; lui ſeul à la longue y peut rencontrer quelqu'avantage.

Pauvre! ton lot eſt dans ton travail, dans ton courage, dans ton économie. Et toi, riche, que te manque-t-il ? Le mérite des bonnes œuvres. Soulage cinq pauvres à chaque tirage, & voilà le *quine heureux* qui fera entrer dans ton ame l'abondance des vraies ſatisfactions.

CHAPITRE CCCXCVI.

Sonneries.

AH ! plaignez, plaignez les voiſins des égliſes à ſonneries. Quel tintamare ! Il n'eſt plus permis d'être indiſpoſé. Plus de ſommeil pour les malades ; plus de méditation pour l'homme de cabinet. Comment peut-on demeurer à côté de *Saint-Germain-le-Vieux* ? Je le demande à qui a entendu ce miſérable & dur carrillon.

Preſque toutes ces cloches que l'on met en branle pour un convoi, pour une meſſe, pour un mauvais ſermon, ont un ſon aigre & mordant. C'eſt alors qu'il faut du coton dans les oreilles ; & quelle tête aſſez forte pourroit lire ou écrire à côté de cette diſcordance ! Les enfans du bedeau s'amuſent à ſonner les cloches ; l'égliſe eſt vuide, les femmes en couche périſſent faute de repos, & rien n'arrête le jeu de ces fils de ſacriſtain.

Paſſe encore pour les *bourdons de Notre-Dame*, qui, élevés dans les airs, ont un ſon mâle & majeſtueux qui remplit l'oreille & ne la fatigue point; mais quand à ces cloches importunes, inciviles, qu'on fait jouer à tout propos, on devroit bien, au nom de l'harmonie ou du moins de l'humanité, faire ceſſer leur aigre & inutile tapage.

Le roi à Verſailles fait taire toutes les cloches tous les jours de l'année, & aucune ne ſonne qu'à l'heure de la chaſſe. Mais un pauvre moribond préſenteroit vainement requête à l'archevêque de Paris, pour obtenir une heure paiſible de ſommeil.

Puiſque la cloche d'égliſe eſt *baptiſée*, elle devroit bien être *chrétienne*, & ne pas troubler en ennemie le repos des fideles. Mais n'ai-je point fait ici un calambour à l'imitation du marquis de Bievre? Qu'on me le pardonne; la contagion quelquefois nous gagne.



CHAPITRE CCCXCVII.

Destruction du Linge.

Il n'y a pas de ville où l'on use plus de linge qu'à Paris, & où il soit aussi plus mal blanchi. Telle chemise d'un pauvre ouvrier, d'un précepteur & d'un commis, passe tous les quinze jours sous la *brosse* & le *battoir*; & les huit ou dix chemises du pauvre here sont bientôt limées, trouées, déchirées & disparoissent pour les manufactures de papier.

Il faut du papier pour les lettres ministérielles & pour l'impression des opéra-comiques, mais non aux dépens de la chemise du précepteur. Aussi celui qui n'en a qu'une ou deux, ne les livre pas au *battoir* des blanchisseuses; il se fait blanchisseur lui-même, pour conserver sa chemise. Et si vous en doutez, passez le dimanche dans l'été sur le Pont-Neuf, à quatre heures du matin, vous verrez sur le bord de la riviere, au coin d'un

bateau, plusieurs particuliers qui, vêtus à crud d'une redingotte, lavent leur unique chemise ou leur seul mouchoir. Ils étendent ensuite cette chemise au bout d'une méchante canne, & attendent pour l'endosser que le soleil l'ait séchée.

D'autres se tiennent au lit jusqu'à ce que la blanchisseuse soit arrivée. Ils ont déjà la tête bien poudrée; mais ils n'ont point encore de linge.

Il n'y a pas de lieu sur la terre, je le répete, où l'on use plus le linge à force de le frotter. On entend à un quart de lieue le *battoir* rétentissant des blanchisseuses; elles font aller ensuite la *brosse* à tour de bras; elles rapent le linge au lieu de le savonner; & quand il a été cinq à six fois à cette lessive, il n'est plus bon qu'à faire de la charpie.

Les commis de bureaux, les musiciens, les peintres, les graveurs, les poëtes achetent du drap, du galon, & même des dentelles; mais ils n'achetent point de linge. Un *beau monsieur* ne met une chemise blanche

que tous les quinze jours ; il coud des manchettes à dentelles ſur une chemiſe ſale, ſaupoudre ſon col au point qu'on en voit la marque ſur ſon habit de velours. Voilà le Pariſien en gros ; il paie le perruquier avant tout ; il lui faut un perruquier tous les jours ; mais la blanchiſſeuſe ne paroît que tous les mois.

La pauvre fille fait de longues remontrances ſur les chemiſes délabrées, qui vont tomber en loques ſous les coups de battoir ; le maître des chemiſes trouées temporiſe, & en ſa préſence, revêt à crédit un habit de vingt piſtoles ; il ne dépenſera pas deux louis chez la lingere ; il remettra toujours cette dépenſe à l'année prochaine.

Le Pariſien qui n'a pas dix mille livres de rente, n'a ordinairement ni draps de lit, ni ſerviettes, ni chemiſes ; mais il a une montre à répétition, des glaces, des bas de ſoie, des dentelles ; & quand il ſe marie, il faut qu'il faſſe l'emplette totale du linge juſqu'aux torchons. Des ménages qui ne ſont pas dans l'indigence,

vous donnent bien à dîner ; mais la nappe de la table eſt groſſiere & rapiécée. Horreur du linge ; voilà la deviſe du Pariſien. C'eſt apparemment parce qu'on le déchire inceſſamment, & qu'il redoute le *battoir* & la *broſſe* des blanchiſſeuſes.

CHAPITRE CCCXCVIII.

Caiſſe de Poiſſy.

MONOPOLE qui en enfante pluſieurs autres ; uſure évidente & énorme, que M. Turgot avoit coupée, mais ſans en détruire les racines, & qui s'eſt promptement régénérée lors de ſon départ.

On mange à Paris des bœufs de Suiſſe ; ils ſont meilleurs que dans le pays même. C'eſt que ces animaux qui ſortent de ces abondans pâturages, viennent à pied à Paris ; la marche fond un peu leur graiſſe qui ſe mêle à leurs chairs ; elles en acquierent un ſuc particulier ; auſſi le bœuf eſt-il excellent dans la capitale.

On a beaucoup écrit pour & contre la *caisse de Poissy* ; on a fort bien démontré qu'il n'y avoit pas de proportion entre la sûreté des avances & l'intérêt qu'on en exigeoit. Il paroît que les intéressés font des gains trop considérables ; mais il faut l'avouer, (car il faut balancer en tout le pour & le contre,) sans eux peut-être les fournitures ne seroient pas si régulieres ni si abondantes ; le prix de la viande hausseroit & baisseroit ; il n'y auroit rien de fixe ; ce qui seroit excessivement dangereux pour Paris.

En politique, le bien sort du mal ; rien ne doit être asservi à des regles trop exactement rigoureuses ; les spéculations du moraliste sont perpétuellement dérangées par la pratique & l'expérience journalieres. La caisse de Poissy, malgré l'impôt incessamment renouvellé, fait que le prix de la viande se maintient à un taux qui n'est pas excessif ; elle vaut neuf à dix sols la livre. Quand on songe à la prodigieuse consommation & aux épizooties, on est encore étonné qu'elle soit

réguliérement fournie dans tous les tems à ce prix invariable.

Mais voici un autre impôt bien plus lourd, & que les riches mettent ſur les pauvres.

Les bouchers fourniſſent les groſſes maiſons de ce qu'il y a de meilleur dans le bœuf; ils vendent au peuple ce qu'il y a de moindre, & ils y ajoutent encore des os qu'on appelle ironiquement *réjouiſſances*. D'ailleurs leur balance, quoique romaine, n'eſt pas toujours ſcrupuleuſe. J'ai vérifié le délit pluſieurs fois, & je le dénonce aux magiſtrats. Puis la pauvre ſervante d'un petit ménage eſt aſſez mal reçue; ſon chétif achat rend le boucher impérieux; il livre ce qu'il veut, il peſe comme il l'entend, il rudoie la domeſtique; & avant qu'elle ait pris le parti d'aller porter ſa plainte chez le commiſſaire, peu curieux d'écouter les ſervantes, elle entre chez un autre boucher. Mais ſi la concurrence allege le joug impoſé aux petits ménages, c'eſt-à-dire, aux trois quarts de Paris, elle ne le détruit pas; & n'eſt-ce pas aſſez de ce

que le Parisien paie, sans que le boucher le vexe encore ?

CHAPITRE CCCXCIX.

Vieilles Enseignes.

CHEZ les marchands de ferrailles du quai de la Mégisserie, sont des magasins de *vieilles enseignes*, propres à décorer l'entrée de tous les cabarets & tabagies des faux-bourgs & de la banlieue de Paris. Là tous les rois de la terre dorment ensemble : Louis XVI & George III se baisent fraternellement ; le roi de Prusse couche avec l'impératrice de Russie ; l'empereur est de niveau avec les électeurs ; là enfin la thiare & le turban se confondent.

Un cabaretier arrive, remue avec le pied toutes ces têtes couronnées, les examine, prend au hasard la figure du roi de Pologne, l'emporte, l'accroche & écrit dessous : *au Grand Vainqueur.*

Un autre gargotier demande une impératrice ; il veut que ſa gorge ſoit bourſouflée, & le peintre ſortant de la taverne voiſine, fait préſent d'une gorge rebondie à toutes les princeſſes de l'Europe.

Le même peintre coëffe d'une couronne de laurier une tête de Louis XV, lui ôte ſa perruque & ſa bourſe, & voilà un Céſar.

Toutes ces figures royales ont d'étranges phyſionomies, & font éternellement la moue à la populace qui les regarde. Aucun de ces ſouverains ne ſourit au peuple, même en peinture ; ils ont tous l'air hagard ou burleſque, des yeux éraillés, un nez de travers, une bouche énorme ; voilà la beauté que le pinceau accorde à ces fameux potentats, ſoit morts, ſoit vivans.

La populace va boire & danſér ſous les auſpices de ces princes qui ſe font la guerre, parce que (ainſi que le diſoit un ſage & profond ribotteur) ils ne choquent jamais le verre entr'eux.

Quand je vois toutes ces *vieilles enſeignes* pêle-mêle confondues, comme on les

change, comme on les marchande; quand je ſonge aux deſtinées qui promenent de cabarets en cabarets ces groteſques portraits de ſouverains, au vent qui les balotte, aux épithetes dont le barbouilleur (ennemi né de l'orthographe) les décore, à leur dernier emploi enfin, qui eſt de guider les pas chancelans des ivrognes, il me prend envie de compoſer ſur ces métamorphoſes & ſur ces viciſſitudes de la royauté, un petit dialogue où ces auguſtes enſeignes converſeroient entr'elles à la porte des bouchons.

Si je ne le fais pas ici, du moins je le propoſe à quelqu'un de mes confreres. Quel plaiſir d'entendre le roi de*** apoſtropher le roi de***, & lui dire: *couſin! ſi l'hiſtoire nous peint comme nous a peint ce barbouilleur, hem! -- Eh bien, quel mal? ainſi fait la gazette. -- Mais ſi le vrai peintre ſurvenoit, couſin! ſerions-nous alors plus jolis? — Oh! la reſſemblance exacte, qui la ſaura? -- Ne peut-on pas la deviner? -- Non, jamais. -- Jamais; vous croyez? — Oui, je le crois. --*

Oh! tant mieux, cela me raſſure; il eſt moins déplaiſant d'avoir la pluie ſur le corps toute l'année & de faire la grimace aux paſſans, que de rencontrer une plume..... Eh bien, mon cher confrere, de grace, continuez donc ce petit dialogue; qui vous en empêche?

CHAPITRE CCCC.

Paſſe-par-tout.

TOUT homme qui loge dans une maiſon où il y a une allée, ſe trouve obligé de porter ſur ſoi un paſſe-par-tout; il ne faut pas qu'il y manque, ſous peine de coucher à la porte; car il aura beau frapper, ſon voiſin qui ne le connoît pas, qui ne ſe ſoucie point de lui, ne ſe relevera pas pour lui ouvrir.

Que devient donc un homme qui a oublié ſon *paſſe-par-tout?* Il ne veut point aller s'expoſer dans un mauvais lieu; il veut dormir, il a ſommeil. Un *fallot* au fait des gens fourvoyés ou attardés le conduit rue *Tire-*

chappe ; là eſt un hôtel dit *garni* où l'on veille pour loger à toute heure de nuit ceux qui ne peuvent plus rentrer chez eux. Les gens tenant cet hôtel ne vivent que d'un ſemblable caſuel. Trente lits ſont occupés chaque nuit par ceux qu'un oubli ou un retard a dépoſſédé de leur couche accoutumée. Mais, hélas! comment dormir? Des myriades de puces, de punaiſes, ont fondé, depuis le regne de Louis XIII, leur république dans les rideaux & les traverſins de ces mal-faiſantes couchettes. Au bout d'un quart-d'heure on crie, on appelle, on demande de la lumiere, on ſe releve tout ſtigmatiſé.

Si le ſommeil eſt plus fort que la piquure de ces inſectes, la ſonnette bruyante qui retentit pour chaque ſurvenant, fait un carrillon qui vous éveille en ſurſaut ; puis les chiens, dont la maiſon eſt pleine, martyriſés par la même eſpece qui vous dévore, jappent ou ſautent alternativement ſur tous les meubles de la chambre.

Dormez-vous? arrive une viſite de police.

L'exempt tire effrontément votre couverture & vous regarde au nez. L'honnête homme trompé, qui a cru trouver en ce lieu une retraite de quelques heures, se sauve dès la pointe du jour, emportant avec lui une armée invisible d'insectes rongeurs.

Il se promet bien une autre fois de coucher plutôt dans la rue sur une borne que dans cet épouvantable & fétide hôtel *dit garni*. Ce lieu rapporte cependant chaque nuit un revenu fort honnête à ces ingrats logeurs. Eh! ne seroit-il pas à propos dans une aussi grande ville, d'avoir un établissement *ad hoc*, & où l'on trouveroit des lits propres & un asyle du moins convenable ? Cette commodité nécessaire manque au public, & ne seroit pas moins importante que les *cabinets d'aisance* nouvellement confiés à des *entrepreneurs*.



CHAPITRE

CHAPITRE CCCCI.

Perruque à trois marteaux.

CETTE perruque frappe ſinguliérement tout étranger ; mais elle paroît ſouverainement bizarre aux yeux d'un Anglois. L'homme qui la porte eſt en habit noir, avec une veſte brodée en or ; puis il a ſous le bras un petit morceau de toile noire, lequel figure un chapeau écraſé. S'il pleut, il oppoſe à la pluie ce chiffon triangulaire & en fait un abri à ſa perruque poudrée. Un large ruiſſeau, enflé par les gouttieres, ſe préſente ; un décrotteur fait ſortir d'une longue allée un pont à roulettes ; l'homme en perruque paſſe ſur ce pont chancelant, gliſſe, trébuche, ſe releve tout mouillé, ſe ſauve, & le décrotteur court après lui, réclamant encore trois deniers pour le paſſage.

Ce pont mobile eſt enlevé chaque fois qu'il paſſe une voiture. Malheur à celui qui le fran-

chit d'un pas lent! On l'entraîne lui & le pont, & il eſt fort heureux quand les pieds des chevaux n'ont fait que l'arroſer des jambes à la tête.

Celui qui paſſe ſur ce pont a l'air de danſer ſur la corde, tant il eſt obligé de ſe tenir en équilibre. Il échoue quelquefois ſur l'arc-boutant qui eſt un pavé irrégulier. S'il eſt habile & heureux, il en eſt quitte pour faire un grand ſaut & retomber ſur un paraſol voiſin, qu'il creve au riſque de ſe crever lui-même un œil.

On s'arrête malgré ſoi, on ſe met aux fenêtres lorſqu'on apperçoit arriver de loin des cheveux longs & des friſures éventées. Comment franchiront-ils la redoutable planche? C'eſt preſque le pont aigu dont parle Milton. La lutte de deux paraſols inhabiles à ne pas ſe croiſer comme il faut, ſurvient quelquefois au milieu de la planche: alors les deux champions s'embraſſent dans leur élan, tournent ſur le talon & s'envoient réciproquement aux deux bouts oppoſés. Le maître

du pont tend les deux mains pour attraper ſon *liard ;* il crie après celui qui le fraude & veut l'obliger à repaſſer. Pendant ce tems il perd quatre à cinq péages , & vu la foule , il n'eſt plus maître de ſa planche ; il crée ſur-le-champ un commis, mais qui bientôt eſt obligé comme lui de prendre ce qu'on lui jette.

Vous aurez ce ſpectacle pendant deux heures entieres au carrefour de la rue Ticquetonne, la premiere fois qu'une averſe aura fait enfler le ruiſſeau qui n'a là ni pente ni cours.

CHAPITRE CCCCII.

Coëffure des Enfans.

ENFIN, l'on ne défigure plus la tête des enfans en les ſaupoudrant à blanc comme on faiſoit autrefois. La nature ayant aſſorti une couleur de cheveux au ton de la peau , on a ſenti qu'il ne falloit pas la gâter dans le premier âge de la vie. On ne voit plus ſur les

têtes enfantines ces rouleaux, ces boucles, ce plâtrage que nos yeux fascinés par l'usage ont trop enduré.

Qu'y avoit-il de plus ridiculement bizarre qu'un enfant de sept ans, tel qu'on l'habilloit il y a trente ans? On le poudroit à blanc, on lui mettoit une bourse, un habit à panier, de grandes manchettes, le chapeau sous le bras & l'épée au côté. Le petit *monsieur* ou *monseigneur* se tenoit déjà bien droit, faisoit une révérence grave & étoit très-maigre. Il n'avoit ni poings, ni bras, ni jambes; mais il savoit s'asseoir & danser le menuet. Un petit monseigneur de cette espece transporté en Angleterre, introduit près du fils d'un lord de son âge, les cheveux blonds & flottans à l'aventure, la chair blanche & ferme, la tête nue, le corps souple & robuste, que paroissoit-il? que devenoit-il? Le petit monseigneur sembloit tout noir; mais en revanche il étoit tout galonné. Il se tuoit à faire à l'autre de profondes révérences dont l'Anglois rioit; & quand, selon l'usage

françois, le petit monſeigneur vouloit lui donner l'accolade, l'autre ſe retiroit en faiſant une gambade. Non, non, diſoit-il à ſon pere, ce n'eſt pas là un enfant ; on m'attrape ; ce n'eſt qu'un ſinge.

On a coëffé les enfans convenablement à leur âge : point de poudre, les cheveux en rond, bien propres & bien taillés. L'enfance a repris le caractere ſimple de ſon âge aimable.

CHAPITRE CCCCIII.

Etiquette des Deuils.

On ſait à point nommé le tems précis qu'il faut s'affliger pour la perte de pere & mere, grand-pere & grand'mere, mari & femme, frere & ſœur. Non-ſeulement le terme eſt calculé, mais encore l'expreſſion graduée de la douleur ; toutes les nuances ſont prévues & gravées, c'eſt-à-dire, imprimées. Le deuil a trois tems à peu près égaux. On ſait quand

les femmes peuvent ou ne peuvent pas porter les diamans ; quand les hommes peuvent porter l'épée & les boucles d'argent, ou avoir les souliers & les boucles bronzés. La douleur décroît avec la couleur de l'habit : manchettes de batistes, bas de laine, habit de soie, manchettes brodées, garnies d'effilé, larmes plus ou moins abondantes ! Jusqu'aux carrosses ont des harnois noirs pendant les premiers mois, & puis se blanchissent pendant les six dernieres semaines. Le deuil tant des hommes que des chevaux s'éclaircit dans une marche progressive, & qui a ses loix.

Une femme est si affligée de la mort de son mari qu'elle en porte le deuil pendant un an & six semaines. Cette veuve désolée ne peut paroître à la cour qu'au bout des six premiers mois. Elle se prive aussi du plaisir de se regarder au miroir, & les glaces de son appartement gris sont cachées. Mais qu'elle sera belle lorsqu'elle sera sortie des ombres du grand deuil ! Quel ajustement pour elle quand elle portera la coëffure & les manches de

gaze brochée, les agrémens ou tout noirs ou tout blancs à ſon choix!

Les maris toujours ingrats ne portent le deuil de leur femme que ſix mois; encore quittent-ils les *grandes pleureuſes* après les trois premieres ſemaines, & ils peuvent paroître à la cour dès les premiers jours de leur deuil, parce que ſans doute le métier de courtiſan ne doit jamais s'interrompre.

On porte le deuil de pere & mere ſix mois, de grand-pere & grand'mere quatre mois & demi, de frere & ſœur deux mois, d'oncle & tante trois ſemaines, de couſin-germain quinze jours, d'oncle à la mode de Bretagne, onze jours, de couſin iſſu de germain huit jours.

Conſidérez bien cette échelle: avec quel art elle eſt graduée! C'eſt le thermometre de l'affliction. Vous ſavez d'avance combien dureront les heures de triſteſſe.

Les regles ſont fixes & invariables; elles n'admettent d'exception que lorſqu'on hérite. Alors le deuil d'un frere, qui n'étoit que de

deux mois, s'alonge jusqu'à six mois; & c'est ainsi que l'on remercie le défunt de sa succession.

Il y a un livre qui vous apprendra quand vous pourrez mettre les pierres noires ou les diamans, prendre les bonnets d'étamine noire ou le fichu de gaze. Il vous dira ensuite de quelle maniere on coupe un deuil dont les jours sont impairs. Vous apprendrez dans ce livre utile, que la plus forte moitié se porte en noir, & que si le deuil par exemple est de quinze jours, on prend le noir huit jours & le blanc les sept jours suivans.

On porte à Paris le deuil pour ses parens, pour les monarques, princes & princesses de l'Europe; on n'y porte pas le deuil d'un ami.

Vous voulez vous attrister à la mort d'un souverain; les papiers publics vous disent que le deuil est suspendu, & que vous ne pourrez légitimement revêtir les livrées de douleur que dans trois semaines, attendu un bal couleur de rose qui rejette à cette époque le crêpe, les barbes plattes, la coëffe pen-

dante. Mais le jour indiqué par la feuille hebdomadaire, tout le monde eſt en noir, & une multitude de gens qui n'ont point d'autres habits ſont alors très-ſatisfaits.

Lorſque toute la cour eſt en noir, le roi ſeul eſt en violet.

Quand un homme diſtrait ou non averti ſe trouve en couleur au ſpectacle un premier jour de deuil, il devient blême, honteux, jetant les yeux ſur lui-même ; chacun le regarde, & il ſe ſauve pour aller faire une nouvelle toilette. Que lui arriveroit-il donc s'il ſe préſentoit ainſi dans un cercle ?

C'eſt une dépenſe dans les groſſes maiſons qu'un deuil ; il faut tout teindre en noir, habiller les enfans, les domeſtiques, draper les voitures. Les femmes de condition ſurpriſes mettent leurs diamans en gage juſqu'au *petit deuil ;* alors la ſucceſſion eſt ouverte, & l'on a honoré le mort avec ſon argent.

Dès qu'on eſt héritier on prend le deuil du décédé ; il eſt réputé votre proche parent ſi-tôt qu'il vous a laiſſé un legs.

Il eſt triſte de penſer que toute l'Europe prendroit un habit noir en l'honneur d'un Tibere, d'un Caligula, dont néanmoins on déteſteroit la mémoire ſi de tels monſtres reparoiſſoient aſſis ſur des trônes. Le deuil tient ſon rang parmi les extravagances humaines. Les mêmes emblêmes de la douleur publique ſont pour le ſcélérat & pour l'homme de bien.

On fait porter le deuil aux lettres qu'on met à la poſte ; la cire noire eſt employée ; & ſi par mégarde on a cacheté en rouge, on défait l'enveloppe pour en refaire une autre.

CHAPITRE CCCCIV.

Lettres aux Miniſtres.

PLUSIEURS perſonnes ignorent ſans doute, que dans les lettres que l'on écrit aux miniſtres, il eſt illicite de mettre ſur l'écriture du ſable fin ou de la poudre de métal ; il faut employer de la poudre de bois. Beau-

coup de lettres ſont reſtées ſans réponſe, uniquement parce qu'elles étoient imprégnées d'une poudre métallique.

CHAPITRE CCCCV.

College des Quatre Nations.

Le plus beau, le plus riche, le plus fréquenté des colleges de l'univerſité de Paris, & en même tems le plus pauvre en profeſſeurs habiles & en écoliers inſtruits.

On l'appelle ainſi parce que dans l'origine il fut deſtiné à élever gratuitement, au nombre de ſoixante, (1) les enfans des gentilshommes pauvres de quatre provinces proteſtantes, conquiſes par les armes de Louis XIV.

On oſa compter aſſez peu ſur l'honneur de ces quatre provinces, pour croire que les

(1) Sous le ſpécieux prétexte de la dureté des tems, on réduiſit à trente les penſionnaires du college.

peres indigens brigueroient une place pour leurs fils dans une maison où l'on devoit élever les enfans au sein d'une autre religion que celle de leurs peres.

Cet établissement est dû aux remords un peu tardifs du cardinal Mazarin expirant. Il pensa pouvoir racheter les brigandages de son ministere, en fondant une école publique où l'on enseigneroit à une génération nouvelle à respecter & bénir son nom, si mal famé parmi ses contemporains.

L'intention du fondateur étoit d'en faire un gymnase complet. Il devoit y avoir un manege & des salles d'escrimes ; & c'est en partie d'après ces vues que le plan du bâtiment a été conçu & exécuté. Le manege devoit occuper l'une de ces deux ailes que les bourgeois de Paris, & sur-tout les gens à voitures, regardent de mauvais œil, parce qu'elles resserrent & obstruent la voie publique.

On a supprimé les accessoires, & l'on n'a conservé que la bibliotheque, formée en

partie de celle même du cardinal, raſſemblée à grands frais & avec beaucoup de ſoins par le ſavant *Gabriel Naudé*, bibliothécaire de ſon éminence.

L'égliſe eſt d'une architecture recommandable par ſa noble régularité. Le fondateur exigea que les trois principaux perſonnages de ce college fuſſent choiſis dans la maiſon & ſociété de Sorbonne.

Le premier ſe qualifie de grand-maître du college: *Summus moderator.* C'eſt ainſi qu'Homere appelloit Jupiter: *Summus moderator Olympi.* Cette circonſtance a peut-être donné lieu à ce vers de Voltaire, qui rendit ſi fameux l'un des grands-maîtres de ce college:

Craignez Dieu, la Sorbonne & le grand Riballier.

Pour l'ordinaire on ne parvient à ce grade ſuprême qu'après avoir géré l'emploi de procureur de la maiſon.

C'eſt une retraite honorifique & où l'on digere en paix.

Il y a un ſous-principal que les écoliers appellent *chien de cour*, parce que, ſemblable aux chiens de bergers, ſon emploi eſt de contenir la gent ſcholaſtique dans une grande cour, juſqu'au moment de l'ouverture des claſſes. Il a droit de moyenne & baſſe juſtice.

La chaire de mathématiques eſt la plus conſidérée & la mieux remplie. Elle fut moins ſouillée de pédans que les autres. Le célebre aſtronome *La Caille* la remplit long-tems, avec un zele qui n'eut de bornes que celles de ſa vie. Il mourut en ſortant de donner leçon.

Les deux plus hautes claſſes ſont celles de logique & de phyſique, ſous la dénomination générique de *philoſophie*. Les grimauds plus âgés qui la fréquentent, & qui ſont pour la plupart des ſéminariſtes de Saint-Sulpice, ſe donnent aſſez ridiculement le nom de *meſſieurs les philoſophes*.

La claſſe appellée *rhetorica* a deux régens à elle ſeule, qui tour-à-tour ſe chargent de faire des poëtes & des orateurs. C'eſt là qu'on

fabrique deux fois par jour, à coups de *gradus ad Parnaſſum & de Boudot*, des harangues & des vers ſoi-diſant latins. Ces deux régens, mais eux ſeuls, ont droit au rectorat, & peuvent prétendre à ſe faire *monſeigneuriſer* au moins pendant trois mois.

On a vu de ces pédans, à qui la tête avoit tourné, ſe croire capables de l'éducation d'un Dauphin, parce qu'ils avoient revêtu la ceinture violette. Il n'y a point d'orgueil comparable à celui d'un cuiſtre de college, parvenu avec le tems à cette dignité. Quand il ſe promene quatre fois par an au milieu des fourrures des quatre facultés qu'il préſide, il ſe croit à la tête des ſciences humaines. Le premier coup-d'œil qu'on jette ſur cet individu violet, gonflé de pédagogie, eſt de dériſion, le ſecond eſt de pitié.

On a vu auſſi cette chaire de rhétorique occupée par des gâte-papiers, qui paſſoient tout le tems de la claſſe à corriger les épreuves de l'*Année littéraire*, qu'ils compoſoient à tant la feuille. Ils levoient la férule ſur les

écrivains les plus célebres, aussi effrontément que sur les doigts de leurs écoliers.

Les autres régens des classes inférieures sont à l'avenant, c'est-à-dire, plus plats & plus ignares les uns que les autres. Ils ont pris la qualification peu françoise de *professeurs d'humanités;* mais assurément ils ne le sont pas d'urbanité.

On peut reprocher à ces régens une cruauté gratuite, & que l'université devroit leur interdire. Ce n'est plus un châtiment, c'est un supplice. Imaginez un pauvre enfant de huit à neuf ans, qui se traîne au pied de la chaire en sanglotant, que deux correcteurs saisissent & frappent de verges jusqu'au sang. Souvent le professeur d'*humanités* exige que l'innocent martyre compte lui-même les coups qu'on lui donne. Ce n'est point une exagération : plusieurs enfans de ma connoissance ont été déchirés à la lettre sous les ordres de ces pédans barbares, que les parens devroient punir de leur lâche attentat; & comment concedent-ils cette portion de

leur

leur autorité à un cuiſtre qui le plus ſouvent n'eſt pas fait pour être admis dans leurs maiſons ?

C'eſt à ce college qu'il eſt arrivé à ce ſujet une ſcene tragique. Un grand écolier de rhétorique qu'on vouloit ſoumettre à cette peine honteuſe, mit en déroute régens & correcteurs. On appella un robuſte Auvergnat, malheureux porteur d'eau. L'écolier, armé d'un double canif, le menaça long-tems, & enfin le perça d'un coup mortel. N'auroit-on pas dû faire le procès au vil latiniſte, qui porta ce jeune homme à ſe rendre coupable d'un homicide à l'entrée de ſa carriere ? Eh ! ces pédans oſeront toucher à Homere, à Virgile, à Tacite ? Eſt-ce ainſi qu'Orphée humaniſa les ſauvages de la Thrace ? Quoi ! frapper du châtiment des eſclaves une jeuneſſe innocente qui ſe deſtine à la culture des belles-lettres ! Et l'individu violet qui fait tant de mandemens, ne devroit-il pas en publier un pour abolir cette violence qui déshonore l'inſtruction de l'univerſité ?

La bibliotheque Mazarine eſt dans ce college. Tous les livres philoſophiques en ſont proſcrits. On donne à lire Lucrece tant qu'on veut ; on prête volontiers Rabelais ; mais qui demanderoit l'Emile de Rouſſeau, ou les œuvres de Boulanger, ſeroit fort mal reçu par le bibliothécaire, docteur de Sorbonne.

La bibliotheque compoſée de près de ſoixante mille volumes, en compte au moins la moitié en livres polémiques de religion. Il n'y a que quelques années qu'on y a fait entrer Racine & Corneille. Mais les amateurs de Janſénius, Queſnel & Molina y trouvent tout ce qui a été imprimé ſur ces trois écrivains.

Quand Franklin vint viſiter cette bibliotheque, on ne put lui montrer ſes œuvres.

Cette bibliotheque a trois mois & demi de vacances, & n'ouvre préciſément ſes portes qu'au moment où la ſaiſon devenue rigoureuſe, rend l'étude impraticable dans un bâtiment immenſe où le feu eſt interdit. Et voilà comme on eſt venu à bout de rendre

illusoires la seule bonne œuvre que le cardinal Mazarin ait faite en sa vie.

Souvent quelques écoliers s'échappent de leurs classes, laissent là Tite-Live & Térence, pour venir lire Montaigne ou Moliere. Qu'ils sont tristes quand le terrible inspecteur de la cour les a reconnu ! Il les arrache à tous les livres modernes & les renvoie impitoyablement écouter les sottises de leur régent.

On fait en tout genre de singulieres demandes aux adjoints d'une bibliotheque publique. L'un dit : *donnez-moi un livre qui enseigne à faire de l'or;* un autre : *prêtez-moi le volume le plus amusant des œuvres de saint Augustin;* un homme en cheveux blancs demande à emprunter *l'Art d'aimer d'Ovide;* un soldat pose son sabre & veut qu'on lui prête *l'histoire de toutes les batailles.* Le public fait des titres de livres auxquels les écrivains les plus bizarres n'ont jamais songé.

D'assidus compilateurs sont là, copiant incessamment une multitude d'ouvrages vuides

de ſens ; on ne ſait ce qu'ils cherchent ; on diroit qu'ils ont horreur du papier blanc & qu'ils ne veulent que le noircir.

CHAPITRE CCCCVI.

A la Royale.

EXPRESSION vulgaire & fréquemment employée. Bœuf à la *royale*, gâteaux à la *royale*, décrotteur à la *royale;* le rôtiſſeur met ce mot en lettres d'or à la porte de ſa boutique ; le charcutier vend des jambons, des ſauciſſons à *la royale*, on ne voit que des fleurs de lys qui couronnent les *poulardes*, les *gands*, les *bottes* & *bottines*, & le vendeur de tiſanne crie *à la royale.*

Derniérement un charlatan amena à la foire Saint-Germain quelques animaux d'Afrique : il mit ſur toutes ſes affiches *ménagerie royale.*

Ainſi *à la royale* veut dire au figuré *bon*, *excellent*, *excellentiſſime*, parce que le petit

peuple ne ſuppoſe pas que le médiocre, en quelque genre que ce ſoit, puiſſe avoir la témérité d'approcher de la cour.

L'homme en place, du moins pendant les trois premiers mois de ſon adminiſtration, eſt réputé *excellent;* & pourquoi ? parce que le pâtiſſier du roi eſt le plus *excellent* des pâtiſſiers. Et comment imaginer que tout ce qui environne le roi, depuis les idées politiques juſqu'aux tartelettes ſucrées, ne ſoit pas à la royale ?

Si un charlatan montre un rat, il dit aux Pariſiens aſſemblés: *le roi l'a voulu voir.* Le Pariſien alors trouve que ce rat a quelque choſe de remarquable. Enfin *à la royale* me paroît devoir exprimer pour les générations futures le véritable caractere du peuple qui boit l'eau de la Seine.



CHAPITRE CCCCVII.

Poſte Royale.

Il faut qu'elle ſoit plus longue & plus fatiguante qu'une poſte vulgaire, car vous payez le double ; mais vous ne devez pas regarder à cela quand vous avez l'honneur d'approcher de la capitale où le roi eſt toujours cenſé faire ſa réſidence. *Compiegne*, *Fontainebleau*, deviennent *poſtes royales* quand Sa Majeſté y réſide.

Fournir des chevaux aux voyageurs eſt un *privilege excluſif*. Ce privilege vous fait payer des chevaux que vous n'employez pas ; puis il rend la lieue arbitraire & les poſtillons exigeans. Si l'on comptoit par *mille*, la meſure ſeroit inaltérable, & c'eſt ce que le *privilege excluſif* ne veut pas.

L'intendant des ponts & chauſſées vous tranſporte une route qui lui déplaît à quelques lieues de là ; elle ſe fait comme par en-

chantement : vous ne manquez pas de routes larges & ſpacieuſes aux environs de la capitale ; vous en avez à choiſir ; il faut au moins qu'il vous en coûte pour le terrein enlevé à l'agriculture & pour le pavé que vos roues vont broyer, vous qui n'avez pas été aſſujetti aux corvées.

Doubler les frais de poſte à l'entrée de la capitale, n'eſt-ce pas vous avertir que vous y dépenſerez en tout genre une fois plus que vous ne feriez ailleurs ? L'avis eſt clair, je crois ; en profitera qui ſaura l'entendre.

Le gouvernement s'eſt réſervé le droit & le pouvoir d'interrompre à volonté le départ & la courſe de tous les étrangers & nationaux.

Malgré la facilité que procurent les chevaux de poſte, tous ceux qui jouiſſent d'une certaine fortune voyagent peu ; ils demeureront toujours de préférence au centre de la capitale, & la France leur ſera preſqu'inconnue. Ils ſe logeront à Paſſy, à Auteuil, ou le long des bords de la Seine & de la Marne.

Un riche a-t-il jamais eu l'idée de ſe rendre l'hiver dans la Provence, ou ſous le beau ciel de Montauban ; de parcourir l'été les bois de l'Alſace, de viſiter au printems les bords du lac de Geneve ?

Les riches ne ſavent point jouir des ineſtimables avantages de la chaiſe de poſte. C'eſt le pauvre qui la voit paſſer avec envie ; c'eſt le pauvre qui l'emploie le plus ſouvent. Tous ceux qui voyagent ont malheureuſement une médiocre fortune. Quelquefois le garçon tailleur a mieux vu la France que celui qui jouit de 40000 livres de rente. Il a viſité tour-à-tour les belles villes de ce ſuperbe royaume, & tel millionnaire n'a jamais vu les bords de la Loire.



CHAPITRE CCCCVIII.

Combien cela peut-il valoir par an?

QUESTION perpétuelle que l'on fait ſur les charges, ſur les emplois, ſur les places, ſur les rangs de toute eſpece. On dira bientôt *combien vaut la royauté?* (1)

Quand un évêque paſſe à un archevêché, toute la remarque qu'inſpire ce changement, c'eſt de dire *il gagne à cela deux cents mille livres de rente.* On demande encore *combien*

(1) Mais puiſque nous en ſommes ſur ce chapitre, combien rapporte-t-elle intrinſéquement? De combien ſont les revenus réels du roi de France, conſidéré d'abord comme homme, enſuite comme roi? Un jour j'ai beaucoup étonné mon cordonnier en lui aſſurant que les revenus annuels du roi de France paſſoient *quatre cents vingt millions.* Sa forme lui tomba des mains, & ſe relevant, il me dit avec un viſage à peindre: *bon Dieu! & combien paie-t-il ſes ſouliers?*

valent par an les jetons de l'académie ?

Cette queſtion eſt moderne ; autrefois elle étoit cachée, timide & honteuſe dans le cœur de l'homme. Aujourd'hui elle ſe fait publiquement, & le commentaire dit intelligiblement : cette dignité ne ſeroit rien ſans l'or qui l'accompagne. *Virtus poſt nummos*.

CHAPITRE CCCCIX.

Attitude des Pariſiennes.

La foibleſſe ſied à une femme, elle le ſait : elle ſent qu'elle intéreſſera davantage en paroiſſant un être délicat. Voilà pourquoi nos femmes, quoique bien portantes, apprennent à marcher nonchalamment, à graſſeyer, à faire la malade, à ſe plaindre de leurs nerfs. La nature leur inſpire l'art de paroître éloignées du ſentiment de la force. Et pourquoi la rougeur plaît-elle ? C'eſt qu'elle paroît l'aveu tacite de quelqu'imperfection, d'un défaut de force & de courage, & qu'elle

flatte l'amour-propre de celui qui eſt témoin de cette modeſtie. Une belle femme eſt toujours touchante ; mais dans l'infortune & noyée dans les larmes, elle excite un intérêt qui va juſqu'à fléchir l'avare & déſarmer le tyran. Pourquoi ? C'eſt que la foibleſſe eſt à ſon dernier période, & l'on n'a alors que le parti d'être généreux.

Nos femmes ont voulu du tems de *Tronchin* ſe donner quelqu'exercice, monter à cheval. Un ſeul accident a ſuffi pour les replonger dans leur état favori, l'inaction. Mais c'eſt au bal qu'elles reprennent des forces preſqu'incroyables ; là elles ſont des héroïnes, ainſi qu'aux tables de jeu, où elles veillent tandis que les hommes tombent de laſſitude & demandent quartier.



CHAPITRE CCCCX.

Académie des Sciences

SANS les ſciences l'homme ſeroit au-deſſous de la brute ; ſans la minéralogie, l'art de la culture n'exiſteroit pas. L'homme ſur le globe entier ne ſeroit que ce que ſont les peuplades errantes de l'Amérique, qui dévorent la chair humaine, ſoit rôtie avec de grandes broches de bois, ſoit bouillie dans des marmites. Ainſi la juſtice, la gratitude & la miſéricorde dépendent d'avoir ſu trouver le morceau de fer qui compoſe la charrue, la ſerpe & la faucille.

La paix & la concorde qui doivent régner entre les hommes ſont intimément liées à la découverte des ſciences. Ce n'eſt que par eux qu'ils deviendront forts, puiſſans, heureux; ou les tenebres totales de la barbarie, ou le jour éclatant de la lumiere la plus épurée, point de milieu, le mêlange douteux ſeroit la ſituation la plus funeſte.

Dès qu'un peuple eſt arrivé au point d'avoir goûté les ſciences & les arts, il faut qu'il les pouſſe au plus haut degré de perfection, s'il ne veut pas augmenter ſes maux. Éloignés une fois de la ſimplicité primitive de la nature, (état indigent par lui-même) les hommes réunis en grandes ſociétés, ont beſoin d'une police profonde, parce que leurs intérêts étant embrouillés, il faut de l'art pour les concilier & les rendre reſpectivement utiles. La philoſophie devient très-néceſſaire pour donner à l'édifice ſocial une baſe ſolide, & l'orner de tous les agrémens poſſibles: il faut parer à une foule incroyable de cauſes deſtructives; & c'eſt au génie doué d'une activité bienfaiſante à veiller pour ſaiſir d'un coup-d'œil les maux & les remedes. La légiſlation perfectionnée rend à l'homme ſa liberté primitive, & le fait jouir de mille avantages nouveaux. Que de beſoins l'homme a à ſatiſfaire! ils effraient au premier coup-d'œil: mais le concours des bras & des lumieres, le commerce réciproque des travaux & des ſer-

vices au milieu d'une conſtitution qui paroît compliquée, établiſſent l'ordre, l'harmonie. Ces beſoins ſi multipliés ſe trouvent ſatiſfaits comme par enchantement; de maniere que les maux inévitables dont la nature a chargé l'homme, ſont même adoucis & quelquefois métamorphoſés en plaiſirs. Ainſi, grace à ſa perfectibilité, l'homme par des gradations inſenſibles peut parvenir à rendre l'état ſocial plus doux & plus deſirable que l'état primitif de la nature même, de quelques couleurs véritables ou romaneſques qu'on le pare & qu'on l'environne.

Les ſciences ne ſont rien lorſqu'elles ſont ſéparées; ce n'eſt que par leur rapprochement qu'elles ſe prêtent un appui mutuel & ſolide. Le ſpectacle de l'univers paſſe devant certains yeux inattentifs & vulgaires. Toutes les idées allant au dépôt où ſe prépare chaque découverte, fermentent dans un mouvement inſenſible, & les lumieres nationales ne peuvent briller qu'à l'aide du tribut des connoiſſances particulieres; elles ſe fondent, ſe mê-

lent & produisent alors cette clarté qui distingue les empires & les siecles. Il ne faut donc point prendre les bornes de notre entendement & la briéveté de notre vie, pour une conséquence juste de l'impossibilité qu'il y auroit à lier ensemble les arts & les sciences.

L'esprit d'un seul s'épuise & non l'esprit humain,

a dit un poëte, & ce vers sensé mérite d'être connu. Il faut parcourir, à ce qu'il paroît d'abord, la surface des sciences, avant d'en approfondir une seule: car jamais on n'en possédera une, même imparfaitement ; jamais on ne pourra tirer quelques fruits de ces connoissances, si l'on s'est borné à un seul point. C'est de l'étendue du coup-d'œil que jaillit la force pénétrante de la pensée. La morale est fondée sur la physique ; la physique dépend des mathématiques ; tout est soumis à la métaphysique, & tout doit se diriger vers la politique, c'est-à-dire, la perfection de la société.

Cependant l'espece entiere ne fait pas ce que fait tel individu à l'œil d'aigle ; le tems

ſeul lui manque. Que ne feroit pas l'homme avec le tems, & juſqu'où n'éleveroit-il pas ſes travaux? Pourquoi ne peut-on pas enter un homme ſur un autre homme, comme on ente un jeune rejetton ſur un arbre déjà vieux? Figurez-vous Bacon, Deſcartes, Newton, Galilée, ayant quelques milliers d'années à vivre & à penſer. Ils travailleroient avec la nature & ſurprendroient à la longue tous ſes ſecrets. Mais à peine éleve-t-on quelqu'édifice, que la main de l'architecte ſe glace, & que ſon plan deſcend avec lui dans la tombe. Les générations ſe ſuccedent, les travaux ſe recommencent: mais, ſemblables aux toiles d'araignées, le réſeau fragile eſt percé lorſqu'à peine il s'étend.

L'académie des ſciences mérite notre reſpect & nos hommages, en ce qu'elle réunit les découvertes, empêche la rupture du réſeau, s'appuie conſtamment ſur une baſe ſolide, & c'eſt la ſeule académie en France dont on puiſſe prononcer le nom chez l'étranger.

Elle a un grand avantage ſur les autres

ſociétés

ſociétés connues ; il conſiſte à regarder les ſciences comme étant encore au berceau ; à ſe rendre très-attentifs à lier les obſervations, à rejeter les ſyſtêmes, pour ne s'attacher qu'aux faits avoués dans la phyſique expérimentale.

Mais il n'y a qu'un monarque libéral qui puiſſe donner aux arts & aux ſciences cette liaiſon & cette correſpondance intimes & néceſſaires. Quels que ſoient la fortune d'un particulier, ſes lumieres & ſes ſoins, il ne parviendra jamais à raſſembler tous les matériaux, à réunir toutes les expériences, à fondre tant d'eſprits différens dans un ſeul & même but.

L'académie, attendant des jours plus favorables, ſe préſerve de l'eſprit de ſyſtême & n'en admet aucun, parce qu'un ſyſtême reçu devient une opinion deſpotique, qui tyranniſe tous ceux qui viennent enſuite, & c'eſt une plaie faite au génie obſervateur.

Pourquoi les autres ſociétés ne ſe pénetrent-elles pas de l'eſprit vraiment philoſophique, qui anime & dirige les obſervations, les tra-

vaux & les prononcés de l'académie des ſciences ?

CHAPITRE CCCCXI.

Prôneurs de l'antiquité.

ILS n'ont pas toujours la conſcience de leur admiration. Ils ſont plutôt chagrins contre leur ſiecle. On n'a rien à craindre de la renommée de Térence ni de celle de Platon, & on les exalte outre meſure ; mais il faut trouver à redire à ce qui ſe fait de notre tems. La pédanterie a un enthouſiaſme ridicule ; c'eſt quelquefois un ton. Les gens de lettres avancés en âge & non philoſophes, ſont les hommes qui nourriſſent les préjugés les plus bizarres, & qui s'oppoſent le plus au progrès des arts. D'ailleurs on oppoſe une maſſe de vingt ſiecles à un ſiecle unique ; des orateurs publics, montés dans la tribune aux harangues, à des avocats plaidans à la barre de la cour pour quelques écus ; des hommes libres

dans une république, aux ſujets d'un monarque; des langues hardies, poétiques, audacieuſes, à une langue que l'académie françoiſe a malheureuſement fixée dans ſa premiere enfance; & malgré ces obſtacles, ces entraves, ces chaînes de toute eſpece (je ne parlerai pas du ſiecle de Louis XIV, où les auteurs étoient encouragés, protégés, penſionnés), je dirai que la fin ſeule du regne de Louis XV, dans l'eſpace de trente années, a produit des écrivains éclairés, ſenſibles, éloquens, vraiment patriotes, qui ont droit d'être comparés aux anciens: vérité qui ne ſera ſentie que lorſque les haines, l'eſprit de parti & l'orgueil des hommes contemporains ſeront enſevelis avec eux; alors la juſtice & l'impartialité prononceront.

On ne ſauroit donc trop combattre la manie de ces hommes aveugles ou jaloux, qui ont pris à tâche dans tous les ſiecles, de louer prodigieuſement les morts; le tout pour conteſter aux vivans leurs ſuccès, ſans ſonger que ceux-ci deviendront anciens à leur tour.

Les mêmes talens ne peuvent précisément se reproduire, parce que quand la nature forme une tête, elle lui donne une empreinte particuliere, & le cachet alors est à jamais brisé. Mais il y a des équivalens; & si tel homme ne fait pas ce qu'a fait tel autre, il peut faire quelque chose qui dans un genre différent en approche en bonté. Si l'homme né pour peser respectivement le mérite des ouvrages existoit, peut-être que dans sa balance il trouveroit une égalité qu'on ne soupçonne pas; car les noms en imposent toujours plus que les choses.

Nous n'avons plus, si l'on veut, des Corneille, des Racine, des Boileau, des Nicole, des Bossuet, &c. Mais il y a aujourd'hui des gens de lettres non moins éloquens & plus utiles que ne l'ont été ces grands hommes, conséquemment plus respectables par l'usage qu'ils font de leurs talens. Ils ont toujours devant les yeux la patrie & l'humanité, & leur offrent toutes leurs pensées; ils dissipent autant qu'il leur est possible les erreurs plus

funeftes encore dans des tems de lumieres que dans des tems abfolument barbares. Ce font eux qui ont développé tous ces heureux principes qui donnent lieu aux nations d'efpérer une plus grande félicité ; & foit qu'ils écrivent l'hiftoire, foit qu'ils traitent la morale, ils font fervir les événemens paffés à la fituation actuelle des chofes.

CHAPITRE CCCCXII.

Académie royale de Chirurgie.

LOUIS XV accordoit une protection particuliere à la chirurgie ; il s'y intéreffoit beaucoup, en parloit fréquemment ; il a fini par lui élever un monument public qui frappe l'œil par fon architecture, & perfonne n'a été tenté de lui reprocher cette décoration extérieure.

Cet art a fait des progrès étonnans & qu'on admire avec raifon. Il eft moins incertain que la médecine. On ne fauroit refufer des applau-

diſſemens à la dextérité & aux ſuccès de tant de mains habiles.

Mais il eſt néceſſaire aux chirurgiens d'être ſenſibles ; ils ont beſoin d'une vertu pratique bien importante, du reſpect profond que l'on doit à tout être ſouffrant ; celui qui connoît la douleur peut-il repouſſer la pitié ? Eh ! qui ne l'a pas connue la douleur ? qui n'eſt pas expoſé cent fois le jour à ſes nouvelles atteintes ? Le chirurgien doit donc adoucir des tourmens qu'il peut éprouver lui-même le lendemain. Il doit avoir cette humanité vigilante qu'il réclameroit dans l'accès de la ſouffrance. Qu'importe un art ſalutaire s'il a l'aſpect du ſupplice ; ſi le fer qui doit guérir étincelle dans la main d'un homme qui, par un ſang-froid déteſtable, ſe rapproche d'un bourreau ! La ſenſibilité eſt donc auſſi néceſſaire que l'adreſſe. Il faut voiler aux yeux de la victime l'inſtrument qu'elle redoute ; il faut lui porter des paroles douces & calmantes. Les angoiſſes & les terreurs de l'ame ſont bien plus cruelles que la douleur phyſi-

que. Ce n'eſt donc pas aſſez que la main du chirurgien ſache opérer, il faut que ſon œil ſache fortifier, conſoler, encourager; il faut que ſon cœur ſoit éloquent; & s'il eſt vraiment ſenſible, il ſaura par quel charme on trompe l'infortuné, & comment on diminue pour lui les inſtans & l'horreur du ſacrifice.

O qu'il eſt reſpectable l'homme qui réunit le courage & l'humanité, qui joint à une main, à la fois ſûre & compatiſſante, une voix qui ſait tempérer la dureté de l'action! Il arrache les racines du mal preſqu'à l'inſu de la victime, & c'eſt au moment du ſalut qu'il mêle ſes larmes aux ſiennes. Qu'il eſt différent de ces barbares qui, courbés ſur des êtres vivans, croient tenir encore le ſcalpel inſenſible de l'anatomie, le promener ſur des cadavres, & dont l'indifférence eſt encore plus horrible que les couteaux tranchans qui déchirent & mutilent!

Mais pour que le chirurgien parvienne à ſoulager doublement ſes ſemblables, par quelles épreuves longues & multipliées faut-il

qu'il paſſe! Et qui oſera enſuite être ingrat envers des hommes qui, pour apprendre l'art de guérir, ont vaincu tant d'obſtacles, quand on aura réfléchi ſur tout ce qu'il leur en a coûté pour y parvenir?

Dompter l'horreur ſecrete & la contagion qu'exhalent ces objets putrides, dérobés aux tombeaux; avoir la bouche & les yeux inceſſamment fixés ſur les débris de l'homme; les interroger avec une patience courageuſe; maîtriſer l'averſion des ſens, tous révoltés à la fois & placer dans ſa mémoire une langue preſqu'infinie, qui n'offre d'abord que des principes arides & ne réveille que des idées triſtes; paſſer de là dans ces réceptacles des miſeres humaines, où les vivans ſont plus hideux que les morts, où le germe du trépas infecte l'air, où le moindre contact devient dangereux; braver l'exhalaiſon de ces corps languiſſans, & avoir à combattre l'abattement du moribond & ſa propre défaillance; porter la main, & ſans frémir, dans des plaies effroyables; ſuivre attenti-

vement de l'œil l'ouvrage infect de la corruption ; commander à ſon viſage au milieu de ces ſcenes d'horreurs, & ſavoir encore méditer quand tout laſſe, fatigue, rebute & décourage : voilà les forces preſque ſurnaturelles qui doivent appartenir au chirurgien.

Eſt-ce l'argent ? ſeroit-ce même la gloire qui pourroit acquitter de tels travaux ? Non : il n'y a que la conſcience, que la ſatisfaction pure & intime d'avoir ſervi l'humanité ; récompenſe peu familiere à la multitude, mais qui a un charme doux & profond pour qui ſait la goûter. On a vu des hommes qui, toujours empreſſés, toujours compatiſſans, toujours infatigables, cherchoient les maux qu'ils pouvoient ſoulager, comme d'autres cherchent les plaiſirs & les fêtes.

Dévoués à leurs ſemblables, ces hommes rares ne vivoient que pour leur art. Ils s'étudioient chaque jour à rendre leur main plus prompte, plus ſouple, plus légere ; à ravir un quart de minute à une opération

cruelle, à faire diſparoître un appareil effrayant. Leur tendre ſollicitude s'occupoit de l'inſtrument le plus ou moins courbé, d'une toile plus ou moins fine, d'une poſition plus ou moins douloureuſe. Ils conſultoient avec la plus grande prévoyance ; ils interrogeoient la ſenſibilité du malheureux, & la pitié ſainte qui les dirigeoit, leur inſpiroit ces paroles inſinuantes, qui commandoient l'amour & la confiance. Et où alloient-ils chercher ces malheureuſes victimes de la douleur ? Sous les toits entr'ouverts qu'habite l'indigence ; & après s'être armés du fer ſalutaire, on voyoit l'or s'échapper de la même main qui avoit ſoulagé & guéri.

C'eſt ſous un tel rapport ſans doute qu'il eſt glorieux à l'homme de pouvoir dire : de tels hommes ſont mes ſemblables & mes freres !

On ne veut croire à la vertu que lorſqu'elle attend & enviſage des récompenſes. Hommes froids & ſtériles ! apprenez qu'il en eſt des récompenſes pour ces héros de l'humanité. Leur orgueil, (puiſqu'on donne ce nom à la

vertu) leur orgueil , ſi l'on veut , ſera ſatiſfait ; ils pourront dire : tel homme languiſſoit ſur un lit de douleur, & nous lui avons dit, *leve toi & marche;* ce pere de famille alloit laiſſer une veuve & des orphelins ; nous avons raffermi ſa maiſon ébranlée, nous avons ſauvé du déſeſpoir ſa femme & ſes jeunes enfans. Sans doute ils reſſentent ce plaiſir délicat & inconnu, dont nous avons parlé ; ce plaiſir qui ſuit l'accompliſſement du bien qui étoit en notre pouvoir. Ils en jouiſſent dans la retraite , dans la ſolitude ; il fait le repos conſolateur de leur vie ; & quand leur tête ſera couronnée de cheveux blancs, ils pourront ſe dire à eux-mêmes: c'eſt par des bienfaits continus que nous avons marqué notre courte exiſtence parmi nos ſemblables.

Le chirurgien doit ſupporter une épreuve plus accablante encore que toutes les fonctions les plus pénibles , celle de l'ingratitude. Dès que l'homme renaît du tombeau & ſent la ſanté circuler de nouveau dans ſes veines , il

n'exiſte plus dans le paſſé, c'eſt un rêve qui s'efface. La tombe s'eſt fermée ſous ſes pas, il ne croit plus qu'elle ait été ouverte. Échappé au péril, il méconnoît la main qui l'a ſauvé du précipice; il oublie ſon bienfaicteur, & ſouvent plus ſes ſoins ont été longs & conſidérables, plus il s'efforce d'écarter ce poids de reconnoiſſance, & d'effacer de ſa mémoire l'importance du ſervice.

C'eſt alors que le grand homme a beſoin de tout ſon courage; & lorſqu'un accident imprévu vient frapper ce même homme, qu'il voit en friſſonnant le glaive de la mort étinceler une ſeconde fois ſur ſa tête, que rempli de terreur & abhorrant ſa deſtruction, il dompte la honte & ne rougit point d'appeller à ſon ſecours ce même libérateur qu'il a payé d'ingratitude, celui-ci toujours tranquille & magnanime, doit voler à ſon ſecours, détourner le coup, rendre le calme à ſes ſens, lui épargner juſqu'au reproche, & emporter, s'il le faut, la gloire de faire dans le même homme un nouvel ingrat.

Belle ſpéculation, s'écrieront les ennemis de la vertu ; victoire chimérique, faite pour les diſcours & qui s'évanouit dans la réalité. Cependant des exemples nombreux & journaliers, des exemples plus frappans les uns que les autres, illuſtrent les faſtes de la chirurgie. On ajoute foi à tous les forfaits de la vengeance, & l'on rejette comme menſongers les actes de la bienfaiſance & de la compaſſion, parce que ces vertus ne prennent point la trompette pour s'annoncer faſtueuſement ; on les révoque en doute, tandis qu'elles exiſtent, qu'elles nous environnent, qu'elles appartiennent à l'homme dont elles font la grandeur & que pluſieurs artiſtes ont atteint à leur hauteur ſublime.

La diſcorde des rois a ordonné les batailles. C'eſt le moment terrible qui manifeſte la honte de l'humanité. Contemplez les travaux & la gloire de la chirurgie ! Quand les foudres de la guerre ont ceſſé de gronder, que les guerriers n'égorgent plus les guerriers, que les tourbillons de flamme & de

fumée, qui déroboient la vue du carnage, se dissipent à mesure que l'air s'épure & s'éclaircit, on avoit vu les rangs pressés d'une armée brillante, on n'apperçoit plus que des hommes épars, mutilés, étendus çà & là sur une terre ensanglantée. Le tonnere des combats s'est tû; on entend des cris & des gémissemens; voyez-vous accourir de toutes parts sur ce théatre des fureurs insensées les consolateurs de l'humanité? Ils s'avancent, ils entrent dans les rangs qui fument encore; ils promenent leurs regards pour distinguer ceux qui respirent; on dégage les mourans de dessous les corps morts; on les enleve; on ne distingue plus l'ennemi du citoyen, tous sont hommes: la générosité active surpasse la rage meurtriere; on les porte avec respect; les enfans d'Esculape sont des dieux tutélaires qui arrachent au démon des combats le reste de ses victimes. L'état devra à leur zele la conservation de plusieurs de ses braves défenseurs: voyez comme ils se multiplient, comme ils donnent des ordres sûrs, précis,

& fidélement exécutés ! Ce nouvel héroïſme ne vaut-il pas celui qui dirigeoit les traits de la foudre ? Sous leurs mains bienfaiſantes, le ſang ceſſe de couler, le plomb ſort des plaies, les os briſés ſe rejoignent, les cordiaux raniment les forces défaillantes, & la lancette utile prévient la dangereuſe effervefcence des liquides. Si pour ſauver la tige il faut faire tomber les branches, c'eſt qu'il n'y a alors d'autres guériſons que le fer ; & c'eſt ſous l'œil de la patrie que l'on ſoumet au tranchant deſtructeur les bras qu'il eſt impoſſible à l'art de conſerver.

On a vu de ces actifs, de ces généreux conſervateurs qui méritoient ſans doute les mêmes lauriers & la même gloire dont les vainqueurs s'étoient couronnés, expirer de fatigue & de laſſitude dans les hôpitaux ; d'autres être frappés ſur le champ de bataille par les derniers traits d'un tonnerre affoibli & expirant ; ceux-ci refuſer les dons de la plus juſte reconnoiſſance, mépriſer les préſens qui leur étoient offerts, & oublier juſ-

qu'au nom & au viſage de ceux qu'ils avoient ſauvés de la mort au péril de leur vie.

Enfin, ſi tous les êtres ſouffrans ont également droit à la pitié, le chirurgien ſenſible (& ſon cœur le lui preſcrit avant tout) doit des ſoins particuliers à ce ſexe délicat, qui ſembleroit devoir être exempt de peines, & à qui la nature a vendu bien cher ſes graces & ſes attraits. Sa conſtitution paroît formée pour donner & recevoir le plaiſir, & elle eſt aſſujettie à une foule d'infirmités qui attaquent ſa délicate organiſation. D'ailleurs ſon imagination eſt plus prompte à voler au-devant des ſouffrances, & des ménagemens ingénieux doivent prévenir & guérir en elle cette tendance funeſte, qu'un excès de ſenſibilité lui fait éprouver chaque jour.

Qui ne ſeroit ému du tableau qu'offre une épouſe jeune & timide, & qui pour la premiere fois va être mere? Elle tremble pour le dépôt inconnu qu'elle porte en ſon ſein; elle tremble pour elle-même. Inquiette, agitée, elle devine juſques dans les embraſſe-

mens d'un époux, qu'un double péril l'environne. Les premieres douleurs se font sentir, troublent son ame aimante, & qui voudroit être plus courageuse. La joie de donner un fils à son époux combat ses souffrances; mais quelquefois aussi elles sont plus fortes, & le doux sourire naît & meurt parmi les larmes. Avec quelle incertitude naïve elle interroge tous les regards & cherche à les pénétrer ! Sa délivrance est-elle prochaine ou éloignée? A-t-elle encore à payer avec usure la volupté de ses chastes amours? Quel tigre ne seroit attendri! Ses gémissemens plaintifs, quoique adoucis par la tendresse, sont encore aigus & déchirans. On reconnoît l'accent d'une ame douce jusques dans les cris que la douleur lui arrache. Momens de terreurs & de troubles, où allez-vous encore la plonger? Qui pourra exprimer le coup-d'œil maternel qu'elle jette sur le chirurgien qui attend le terme indiqué! Il ne peut que l'adoucir, il ne doit pas trop le hâter. Si dans cette opération sacrée de la nature il est ce qu'il doit être, attentif, zélé,

compatiſſant, il ménage cette tendre mere; il ſoutient, il ranime, il redouble ſon courage; il l'invite à propos : un effort heureux délivre l'enfant de ſa priſon; la douleur eſt déjà loin; il n'y a plus que la joie d'une mere, les baiſers d'un époux & les larmes d'un pere.

On ne doit pas conſidérer la chirurgie comme ſéparée de la médecine. Les principes curatifs ſont les mêmes; il faut que le chirurgien ſache autant que le médecin; qu'il ne ſoit pas étranger à la botanique, à la chymie, à l'hiſtoire naturelle; toutes branches néceſſaires de l'art de guérir, & qui ſe prêtent un jour mutuel ſur les fonctions variées qui entretiennent & rappellent la vie.

CHAPITRE CCCCXIII.

Inſtituteur.

ORANG-ZEB, empereur des Mogols, avoit eu pour précepteur Mullah-Sallé qui, le voyant monter ſur le trône, ſortit de ſa retraite & vint importuner ſon diſciple de

demandes & de follicitations indifcretes. L'empereur qui vouloit lui éviter un affront, feignoit toujours de l'oublier. Ennuyé enfin de ce qu'il ne comprenoit pas ce que cela vouloit dire, il lui tint un langage plus ouvert. « Que veux-tu de moi, docteur ? quelle » eft ton aveugle prétention ? Que je te faffe » un des premiers omrahs de ma cour. Ce » n'eft pas affez d'avoir de l'ambition ; il faut » pofféder les talens qui en font une vertu. » Que fais-tu ? hélas ! ce que tu m'as appris. » Et certes jamais enfeignemens ne furent » plus minces. Tu m'as d'abord fait voir mon » pays comme le feul de l'univers qui méritât » quelqu'attention, & tu m'as enfeigné à méprifer les autres rois comme de petits gou- » verneurs, qui trembloient au nom de l'In- » douftan. Tu abufois ainfi de la crédulité de » mon enfance, & tu me difpofois à nourrir en » moi-même un orgueil auffi dangereux que » puéril. Hors quelques pratiques minutieufes, » quelques mots fans idées, quelques faits » fecs & décharnés d'une prétendue hiftoire

» de mon pays, tu as étendu un voile ſur tout » ce qu'il m'importoit de ſavoir. Que ne con- » fiois-tu le dépôt de mon éducation à un » homme plus habile & plus intelligent que » toi? Ne ſavois-tu pas que la nature ne doue » un enfant d'une heureuſe mémoire, que » pour qu'on mette à profit ce tems précieux, » comme le plus propre à graver dans ſon » cerveau ſouple & obéiſſant, les belles » connoiſſances qui doivent y demeurer for- » tement imprimées pour la conduite de » l'homme pendant le reſte de ſa vie? Au » lieu de diriger mon eſprit avide & qui » s'élançoit par inſtinct vers les grandes cho- » ſes, tu l'as reſſerré; tu l'as preſqu'éteint » dans la froide & ſeche ſpéculation de mi- » ſérables mots & de queſtions vaines qui ne » ſatisfont en rien, & qui ne peuvent m'être » d'aucun uſage ni dans mon conſeil ni dans » le cours de ma vie; tu as gâté mon natu- » rel heureux; tu as deſſéché mon imagina- » tion, & tu allois faire de moi un ſot dan- » gereux ſans le ſecours de la Providence qui

» a permis que mes yeux s'ouvriſſent. Il eſt
» vrai que tu ne pouvois me donner ce que
» tu n'avois pas en toi-même, & que mon
» pere t'avoit choiſi tout exprès ; mais du
» moins tu pouvois me mettre ſur la route,
» & reconnoiſſant ton inſuffiſance, me livrer
» à ces bons livres que j'ai lu depuis, qui
» forment l'eſprit au raiſonnement, l'ame
» aux choſes élevées, & le cœur au ſentiment
» de l'humanité. J'aurois appris alors quelque
» choſe des devoirs de l'importante & redou-
» table fonction où le ciel m'a appellé. J'au-
» rois pu comprendre ce qu'étoit un prince
» à la tête d'un peuple, & la chaîne qui lie
» le trône à l'état & le ſouverain au ſujet.
» Bien loin de là, tu as mis dans ma tête que
» j'étois un être iſolé, fort & puiſſant, & que
» je ne dépendois que de ma volonté. Ainſi
» tu m'as voulu inſinuer la plus groſſiere
» des erreurs & le plus dangereux des men-
» ſonges. J'allois me briſer ſur l'écueil, & en
» hâtant ma perte, fatiguer des millions d'ê-
» tres ſenſibles qui, au lieu de me bénir,

» m'eussent justement détesté. Si dans le » nombre de tes idées mesquines, viles & » fausses, une seule eût germé dans ma tête, » la guerre, la famine & l'étranger dévas- » teroient actuellement cet empire ; le sang » couleroit pour favoriser une de ces sottes » rêveries pour laquelle ta langue disputoit » avec tant d'opiniâtreté. Dieu a eu pitié de » moi & de mon peuple ; il m'a envoyé des » conseillers sages, qui en me révélant ma foi- » blesse, m'ont appris mes véritables forces. » Je dois à leurs maximes simples, lumineuses » & amies de l'homme, la délivrance des » stupides opinions qui âlloient faire de moi » un fou barbare. C'est par miracle que jai » sauvé ma raison du naufrage ; & je frémis » des maux dont, sans la Providence, j'al- » lois être l'exécuteur & la victime. Retire- » toi donc, pauvre imbécille ; va retrouver » le village qui t'a vu naître ; acheves-y en » paix cette végétation que l'on honore en toi » du nom de vie ; ma clémence qui répugne » à se figurer un méchant, te fait grace ; bois,

» mange, dors; mais loin de te confier le » moindre emploi de mon royaume, je te » défends, ſous peine de la vie, de vouloir » enſeigner quelque choſe à l'enfant du der- » nier ſujet de mon empire. »

CHAPITRE CCCCXIV.

Naiſſance d'un Prince.

Il étoit ſix heures du matin; *Aletophile*, (1) logé ſur le Port-au-bled, avoit veillé

(1) Il ſera peut-être curieux dans vingt-cinq ans d'oppoſer ce morceau (publié le 23 octobre 1781, de la lune le 7, ſous le titre: *le Philoſophe du Port-au-bled*) aux vers de MM. *Sancy*, *Groubert*, *de Groubenthall*, *Mayeur*, *Mérard de Saint-Juſt*, *Guerin*, *de Piis*, *de Limoges*, *Chabeauſſiere & Patrat*, tous grands poëtes, comme on ſait, qui ſe crurent obligés en conſcience de chanter l'événement. Ce fut un débordement de rimes. Tous les journaux de l'univers en regorgerent.

Le Journal de Paris dédaigna ce morceau en

jusqu'à quatre heures ; une brusque décharge d'artillerie le réveille en sursaut ; elle tonne sur la Greve ; le canon de la Bastille lui répond ; son grabat tremble, la maison tremble, & son *Tacite* tombe de sa table éclopée. Il se leve à ce bruit ; des voix confuses percent à travers les ais mal-joints de son étroit domicile ; il ouvre sa porte, il entend

---

prose ; ce qui fit dire à l'auteur dans son avertissement : *c'est un tort irréparable que m'ont fait les rédacteurs de cette feuille quotidienne, car ils m'ont ravi la gloire d'être lu dans les cafés de la capitale, où se forme & s'étend la renommée de mes heureux rivaux, qui seront pensionnés peut-être tandis que je ne serai ni lu ni connu. Qui à ma place n'auroit pas un peu de mauvaise humeur contre les inflexibles auteurs du Journal de Paris, qui ont pris à tâche de rejeter mes productions, & de me fermer ainsi la carriere à l'immortalité ? J'en appelle au public ; car je vois que je ne pourrai jamais obtenir trois lignes dans cet ingrat Journal de Paris qu'à l'article* enterremens, *moi qui étois si jaloux de figurer entre* la hauteur de la riviere & le prix du foin & de l'avoine.

des femmes ſur ſon pallier... *Un prince eſt né d'hier!...* Nous aurons des feux d'artifice. -- Non, dit une autre, on mariera ſix cents filles. -- Deſcendons, diſoit la troiſieme, on va répandre du vin dans la place, & faire ſauter ſur nos têtes des cervelats & des petits pains. -- La plus jeune diſoit, on danſera ce ſoir en place de Greve. -- La cinquieme, eſt-ce qu'il n'y aura pas une amniſtie, pour que je revoie mon frere le déſerteur, qui eſt un ſi bel homme? -- Eſt-ce qu'on ne délivrera pas tous les priſonniers pour dettes? diſoit la derniere.

L'idée des fuſées volantes, de la bombance groſſiere, des violons aigres perchés ſur des trétaux, des illuminations, le tintamarre des cloches; voilà ce qui occaſionoit leur joie déſordonnée. Tout-à-coup entre une nouvelle commere, les poings ſur les hanches, & qui crie: *je l'ai vu, je l'ai vu.* -- Tu l'as vu? -- *Oui.* -- Eh bien? -- *Il pleure l'enfant royal! il pleure!...* Il pleure! (reprit tout bas le philoſophe) & rentrant à ces mots dans ſa

chambre, prenant une plume, il écrivit ſur ſa table vermoulue, & ſon *Tacite* à ſes pieds, qu'il ne releva pas:

Il pleure l'enfant royal!... Oui, pleure! un jour tu ſeras roi.... Pleure! tu hériteras d'une grande puiſſance & d'un plus grand fardeau. Tu ſeras le maître d'un vaſte empire, & le plus aſſujetti à de miſérables uſages. Pleure! le monde aura les yeux ouverts ſur toi & ſur tes actions; & l'on te demandera le *poſſible* & l'*impoſſible:* chacun de tes ſujets voudra tout obtenir de toi, comme ſi tu étois un dieu. Tu ſeras inquiet de tout ce qui ſe paſſera dans ton royaume & hors de ton royaume. Tu ſeras obligé de veiller quand les autres dormiront. Tu auras des peines qui viendront des pays lointains; & ſi l'inſouciance te ſaiſiſſoit dans ce poſte élevé, point de plus grand coupable que toi.

Pleure! celui qui aura le plus de peine à découvrir la vérité, c'eſt toi; & il te faudra des efforts ſurnaturels, pour devenir grand & généreux. On viendra près de toi avec la

vérité dans le cœur; mais l'aſpect de ton trône & de ta puiſſance la repouſſera. La vérité expirera ſur les levres de l'homme le plus intrépide & le plus vertueux. Perſonne ne te la dira; c'eſt à toi à la chercher: pleure!

On t'a déjà porté la décoration de la bravoure militaire, lorſque tu prends le tetton de ta nourrice; & tu as ſur tes langes, à côté de ton hochet, cette *croix* que le vieux guerrier couvert de cicatrices ambitionne & n'a pas encore obtenue. Paſſe pour le *cordon bleu*, c'eſt la livrée du palais; mais puiſque tes mains enfantines, quand ta bouche ſuce encore le lait, touchent à cet ornement de la valeur, que le ſoldat achete de ſon ſang, ſonge que tu dois le commander un jour; oui: tu ſeras le chef des armées: pleure!

Tu auras à combattre le charme des jouiſſances les plus vives & les plus multipliées. On préviendra tes deſirs, tu boiras dans la pleine coupe des voluptés: pleure! Que te reſtera-t-il dans l'âge avancé? De tous les plaiſirs, le plus grand eſt de veiller à la féli-

cité des humains ; mais ce plaiſir te l'enſeignera-t-on ?

Tu auras des tréſors pour tes armées, pour tes flottes, pour tes fortifications ; l'emploi de ces tréſors ſera légitime : mais tu auras des tréſors ſuperflus pour ta maiſon... Pleure ! ici une veuve apporte ſon denier, là un ouvrier vient avec le ſalaire de ſa journée ; il te donne la moitié de ce qu'il a gagné, & avec l'autre il achete un pain groſſier pour ſa femme & ſes enfans.

Dans la campagne, le pauvre cultivateur vend ſon lit pour éloigner le collecteur ſévere qui ne fait grace de rien, & qui n'oſe point en faire. L'hiver viendra, & l'infortuné n'aura point de lit ; tout cela ſera partie de tes millions : pleure !

On te dira que ces images ſont fauſſes & outrées, & ce ſera le premier menſonge par lequel on voudra te conduire à l'erreur ; & cette erreur deviendra immenſe, pour peu que tu t'y livres. Tu trouveras des adulateurs qui par fineſſe ont adopté une louange groſ-

ſiere. Quand tu feras ce que le fils de ton eſclave fait dix fois par jour auſſi bien que toi, ils diront que tu as fait une action extraordinaire. Si tu obéis à tes paſſions, ils diront, *tu fais bien*. Si tu prodigues le ſang de tes ſujets comme les eaux des fleuves, ils diront, *tu fais bien*. Si tu aggraves le poids des impôts, ſi tu affermes l'air, ils diront d'une voix intéreſſée, *tu fais bien*. Si tu te venges cruellement, toi ſi puiſſant, ils diront encore, *tu fais bien*. Eh, ne l'ont-ils pas dit, quand Alexandre dans l'ivreſſe porta le poignard dans le ſein de ſon ami!

Les faiſeurs de vers & les panégyriſtes d'académie vont te ſaiſir au berceau, & ne te lâcheront qu'au cercueil. Ils t'appelleront un *dieu*, ou du moins un *demi-dieu*. Ils te ſuffoqueront de leur encens vénal; mais après viendra l'hiſtoire avec ſon burin immortel & profond: ſonges-y!

L'hiſtoire! Veux-tu ne la point craindre, ou plutôt la chérir? Veux-tu contempler ſans effroi ſa phyſionomie majeſtueuſe & ſévere?

Sois homme quand tu feras roi ; afpire avant tout au nom d'homme. Apprends avec nous à jouir de l'humanité & de fes plaifirs, de la vérité, de l'amour, fur-tout de l'amitié plus douce encore ; fors quelquefois de ton cachot d'or, fi tes efclaves te le permettent ; franchis le feuil où ils t'enchaînent, & viens goûter quelques-unes de nos jouiffances ; mais ofe-ras-tu forcer la barriere où ta propre garde femble circonfcrire éternellement tes pas ? Pleure !

Si ma franchife te déplaît un jour, alors je ne ferai plus. Mais je t'aime pour le bien que tu peux faire aux hommes, pour le mal que tu peux leur épargner, pour la grande puiffance que tu peux diriger en faveur de la partie fouffrante de l'humanité; car les grandes & importantes réformes n'appartiennent plus qu'à des monarques abfolus comme toi.

Comme je ne crois pas que la Providence qui a organifé l'aile du moucheron, ait abandonné au hafard la conftitution des états, je

te crois ſous l'œil de la Providence. Je l'implore pour qu'elle te rende juſte... Mais, quel mot ai-je prononcé! Oui, juſte. Tu ne dois pas être bon, ſois juſte. Tu dois ſavoir punir, pour ne pas être complice des déſordres. Oui, pleure, enfant royal, pleure! il faudra que tu puniſſes.

Et moi, ſous mes tuiles entr'ouvertes, je remercie l'Être ſuprême de n'avoir pas reçu le fardeau qu'il t'a impoſé. Je n'ai à combattre que la pauvreté; & toi, tu auras à combattre l'adulation, le menſonge, l'orgueil, ta propre grandeur! Quand je t'aurai payé le tribut, tu me devras le repos.

Pour que ton élévation ne ſoit pas dangereuſe à toi-même ni aux autres, ſonge dans tout ce que tu ſigneras, (& que de papiers ne te fera-t-on pas ſigner!) ſonge à la néceſſité que tout ce qui reſpire ſoit nourri; car telle eſt la loi primitive, la loi antérieure à toute convention humaine. Si la miſere étoit le partage d'une grande portion de ton peuple, ton diadême ſeroit déshonoré, & ton nom

inglorieux périroit dans la mémoire de l'ami des hommes.

Le premier qui a dit en politique, *la néceſſité eſt mere de l'induſtrie*, a créé un adage pour un tyran. L'induſtrie ne ſera jamais la fille de la néceſſité. La miſere abat, énerve ou déſeſpere, pouſſe au crime ; & tous ceux qui déſolent la ſociété, ſont plutôt mus par le beſoin extrême, que par la ſoif des richeſſes. Voudras-tu diminuer le nombre des forfaits ? Sache multiplier les ſubſiſtances, & laiſſe à chacun ſon induſtrie, ſans la vendre ni la grever. C'eſt l'intérêt des riches ; car quand ils s'obſtinent à tout concentrer dans leurs mains avides, à les fermer impitoyablement, le pauvre, pouſſé à bout, finit par les leur ouvrir de force.

Si ton autorité parvient à détruire toutes les tyrannies dans ton empire ; ſi tu fais trembler réellement les petits oppreſſeurs qui ſous ton nom fouleroient la liberté, un cri unanime bénira ton autorité, & la rendra plus puiſſante & plus ſacrée. Mais ſi, par

erreur

erreur ou par foiblesse, tu ne régnois que sur des courtisans qui régneroient sous toi... oh, quelle domination plus formidable que le despotisme même! Pleure!

Que l'éternel Moteur des destinées humaines te prête de ses lumieres & de sa force. Tu es né dans une heureuse époque: béni le siecle! Le siecle travaille pour toi, le siecle s'éclaire de jour en jour, le siecle te prépare, t'amasse des idées neuves & saines. *Fréderic* & *Catherine* te montrent la hauteur de leur génie, tu n'auras guere qu'à savoir lire; mais voudras-tu lire? Lis, je t'en conjure; lis ce qu'ont fait de grand & de magnanime, sous un ciel moins heureux que le tien, *Catherine* & *Fréderic*.

Quel trésor pour ta puissance que ces lignes muettes que nous traçons à l'envi pour te faire entrer dans tous les chemins de la véritable gloire! Elle est connue enfin. Quel que soit ton orgueil, ces lignes ne le blesseront pas. Ce n'est plus un homme qui te parlera, c'est un livre; aurois-tu peur d'un livre?

S'il te touche, tu le rapprocheras rapidement de ton cœur généreux; mais tu pourras l'en écarter avec la même facilité, si... ah, ne tremble point un jour d'ouvrir un livre! Par cette voie tranquille & respectueuse, la vérité, dont le son direct auroit effarouché ton oreille superbe, pénétrera ton ame à loisir; & comme il te sera aisé de jeter là cet écrit moniteur, tu l'écouteras avec plus d'attention & de confiance peut-être; tes regards, par ce moyen simple, descendront jusqu'aux classes inférieures que l'on n'oublie que trop dans ton palais; car ce sont les racines obscures qui nourrissent le superbe feuillage dont l'arbre se glorifie. Ton opulence sort de ces canaux secrets & vivifians; & pourquoi ne verrois-tu que la tige?

Lis, quand ce ne seroit que pour entendre le contraire de ce qu'on te dira tous les jours. Ne te refuse pas à ce contraste. Qui te parlera sans fard & à chaque instant, quand tu voudras l'écouter? Un homme qui n'a aucun intérêt de te tromper, qui vit loin

de toi, qui ne t'a jamais vu, qui ne t'approchera jamais, qui eſt dans la tombe, ou près d'y deſcendre. Il t'apporte ce que ſes yeux, ſon expérience, ſon entendement ont colligé; il te l'offre gratuitement : il te donne ces vrais & libres avertiſſemens, dont nulle condition d'homme n'a ſi grand beſoin que ceux-là qui ſoutiennent une vie publique.

Tu entendras le *oui* & le *non* dans le même inſtant, parce que tu ſeras néceſſairement environné de ces hommes qui ne veulent rien dire, ni de vrai, ni de faux; qui enveloppent toutes leurs idées d'un art tellement compliqué, que l'adminiſtrateur doit reſter dans une irréſolution éternelle; & c'eſt ce qu'ils cherchent pour faire pencher adroitement la balance du côté de leur ſubtil amour-propre. Il eſt important néanmoins que l'adminiſtrateur d'un vaſte empire ſe décide, & avec fermeté; car l'indéciſion eſt la mort de l'ordre politique & du bien général; & plus un état a de poids, plus les balancemens obliques lui font perdre de ſa

majeſté, de ſon équilibre & de ſa force.

Lis & compare dans un ſecret examen. N'oublie pas l'hiſtoire des républiques, qui te fera rêver. Les livres te décideront mieux que tes conſeillers. L'imprimerie, préſent d'une main divine, t'enſeignera le métier de roi, l'art de faire marcher la perſuaſion avant les actes légiſlatifs. Elle te dira des vérités fortes, & te les dira d'une voix douce. Sortis de deſſous la preſſe, les traits les plus marqués n'auront plus de licence ; & quand même l'expreſſion citoyenne (qui s'enflamme à notre inſu) ne ſeroit pas toujours modérée, ſerois-tu moins puiſſant pour entendre une fois un langage libre & républicain ? Il doit être tel pour mieux t'inſtruire. Tu le compareras enſuite aux phraſes oratoires, où la vérité puſillanime ſortant avec crainte du ſanctuaire des loix, ſe proſterne à tes pieds, parce qu'elle ſe ſent gênée en ta préſence, & qu'elle n'attend que le moment où tu la renverras loin du trône.

Lis ; choiſis tes amis parmi les livres ; des

noms chers au genre humain pourroient-ils t'être odieux ? Choisis parmi les projets entrepris pour le bien public, parmi les idées heureuses & nouvelles qui régénerent les empires. La marche de l'esprit humain est empreinte sur le globe ; les étincelles jaillissent sur des points jadis obscurs ; ton royaume est inondé de lumieres utiles ; elles veulent monter jusqu'à ton trône ; appellerois-tu la nuit ? Il n'est plus tems, tu y perdrois. Sans nos lumieres que pourrois-tu, & sans ton pouvoir que seroient nos pensées les plus sublimes ? Des rêves.

Lis ; commence une glorieuse association : nos livres ont détruit des préjugés honteux & cruels, ont environné de clarté toutes les faces d'un même objet, t'ont servi avant ta naissance, t'ont applani la route des grandes & nécessaires opérations. Ne sois point ingrat envers les travaux accumulés des génies bienfaicteurs, promets au siecle de lire, & le siecle te donnera une législation généreuse & toute formée. Ecrie-toi: venez à moi, amis éclai-

rés de l'humanité ! & ſans te voir nous te parlerons, & ſans approcher de ton trône nous y introduirons l'auguſte vérité. Elle entrera chez toi, ſeule, ſans eſcorte, ſans dignité ; elle n'aura ni titres ni cordon ; elle ſera inviſible & déſintéreſſée, & tu idolâtreras ſes charmes purs, dès que tu l'auras connue.

On a dit à tes ancêtres (& ils l'ont cru) que la ſcience de la politique étoit une ſcience abſtraite & particuliere, cultivée & connue ſeulement de quelques heureux adeptes. Pourquoi donc les fautes les plus lourdes, les plus incroyables, ſe ſont-elles multipliées dans l'œuvre de ces magnifiques penſeurs excluſivement éclairés ? Pourquoi ont-ils déployé conſtamment des efforts immenſes & extraordinaires, pour aboutir à zéro ? C'eſt que, loin des livres, ces hommes préſomptueux ont eu des vues partielles, des préjugés d'enfans, des ſyſtêmes meſquins & des commis inſpirateurs plus dangereux encore.

On te dira la même choſe, on t'abuſera.

Les livres, les livres! voilà les vrais précepteurs; l'instruction publique, voilà ton conseil; le cri de la nation, voilà ton modérateur. Tout est percé à jour; on a tout vu, tout pesé, tout calculé. De la correspondance dans toutes les parties, un ressort unique, une force d'unité & du bon sens, voilà ce qui l'emportera avantageusement sur la vieille routine, les ruses, les formules, les chimeres diplomatiques & les dogmes ridicules de cabinet.

Puissent mes yeux te voir dans l'adolescence, lorsque tes cheveux tomberont en boucles flottantes sur tes épaules, errer dans tes bosquets avec *Plutarque*, *Rousseau* & *Raynal!* Et puisse le suprême Modérateur des empires veiller sur tes jours, te les accorder doux & actifs, c'est-à-dire, remplis par le travail consolateur qui éleve & fortifie l'ame, & donne à la vie une conséquence qui la fait aimer! Qui sait remplir les heures, a trouvé la route des vertus. Puisses-tu goûter enfin la pure félicité qui sera due à ton zele

pour la grande prospérité d'un peuple qui mérite le bonheur ! . .

Et tandis que le philosophe écrivoit, la populace dans une joie effrénée crioit, buvoit, hurloit, battoit le pavé sous une lourde cadence, se précipitoit autour des roues d'un carrosse, le visage crotté & sanglant, pour ramasser quelques pieces de monnoie; le tocsin sonnoit, les versificateurs rimailloient, les voûtes des temples retentissoient de cantiques salariés; tous les habitans de la ville ne voyoient que les fêtes & les distributions, largesses passageres du trône. Pour lui, entre le canon de la Greve & celui de la Bastille, il jetoit un coup-d'œil dans l'avenir, & regardant son *Tacite*, il traçoit ces lignes qui ne ressembleront pas à celles des poëtes, & qui les accuseront devant la postérité. (1)

---

(1) Cet article devoit précéder l'article *Instituteur.*



CHAPITRE CCCCXV.

Latiniſte.

Aujourd'hui le petit bourgeois (qui ne ſait pas lire) veut faire abſolument de ſon fils un *latiniſte.* Il dit d'un air capable à tous ſes voiſins auxquels il communique ſon ſot projet : *oh ! le latin conduit à tout ; mon fils ſaura le latin.*

C'eſt un très-grand mal. L'enfant va au college, où il n'apprend rien : ſorti du college c'eſt un fainéant qui dédaigne tout travail manuel, qui ſe croit plus ſavant que toute ſa famille, & mépriſe l'état de ſon pere. On l'entend décider ſur tout.

Cependant il faut qu'il vive ; quel état va-t-on lui faire prendre, à quoi eſt-il propre ? Son pere n'a point de fortune : on le lance dans l'étude poudreuſe d'un procureur ou d'un notaire, & puis voilà mon jeune homme qui poſtule une place de clerc, de commis,

d'homme d'affaires : le plus ſouvent il ne l'obtient pas. *Oh! le latin conduit à tout.*

Au bout de douze ans, le pauvre pere eſt détrompé, il ne ſait plus que faire de ſon fils ; il lui reſte à charge à la maiſon ; le latiniſte ne ſait plus ſe ſervir de ſes bras, il eſt trop tard pour embraſſer un métier, puis ce docteur qui ſait quatre phraſes de Cicéron croiroit déroger. Inutile à lui-même & aux autres, il va par-tout ſollicitant de l'emploi. Il ne connoît ni le monde ni les anciens. Il a fait des thêmes & des verſions ſous la dictée de quelques pédans qui font leur claſſe machinalement, & qui s'intéreſſent fort peu à leurs diſciples, parce qu'ils ſont toujours payés, ſoit que les écoliers apprennent, ſoit qu'ils n'apprennent pas.

Le gouvernement devroit interdire au plutôt ces *colleges de plein exercice*, où il n'y a réellement que l'apparence de l'éducation ; elle ſemble gratuite ; elle pompe les plus précieuſes années de la jeuneſſe. Les petits bourgeois qui n'ont rien a payer précipitent en

foule leurs enfans dans ces classes stériles; pour les retrouver au bout de dix ans plus sots, plus gauches & plus neufs que s'ils avoient été élevés chez un paysan, qui du moins leur auroit donné l'éducation physique & la connoissance du potager.

N'est-il pas ridicule & déplorable de voir des boutiquiers, des artisans, des domestiques même, vouloir élever leurs enfans ainsi que font les premiers citoyens, se repaître d'une profession imaginaire pour leurs descendans, & répéter imbécillement d'après le régent de sixieme: *oh! le latin conduit à tout.*

Les colleges de plein exercice, indiscrétement ouverts à tout le monde, ne font que verser sur le pavé de Paris une multitude d'inutiles sujets qui, avec une éducation ébauchée, vont corrompre tous les états où ils se glissent. Ce fléau s'étend & se propage, & menace la société d'un déluge de fainéans & d'oisifs. Je le répete avec entiere & pleine connoissance de cause, il seroit tems de fer-

mer ces *colleges*, ſi le gouvernement ne veut pas que la prochaine génération des Pariſiens ne ſoit compoſée que de parleurs, de libertins, de demi-docteurs, & de toute cette race qui va achever de ruiner la fortune paternelle en vaguant toute l'année dans les ſpectacles, dans les cafés & dans les mauvais lieux. Interrogez cette troupe vagabonde, elle ſort des colleges.

Il faudroit qu'il fût enjoint au petit bourgeois de donner un métier à ſes enfans, au lieu de les envoyer ſur les bancs de ces claſſes où tout ces vils régens volent au roi ſon argent, & à la jeuneſſe le tems le plus propre à apprendre des choſes utiles.

Je n'ai point fait, je le déclare, de chapitre plus important que celui-ci; & tous les gens ſenſés & inſtruits en feront le commentaire. Plus d'un pere en le liſant, dira en gémiſſant: *il a raiſon, mon fils a perdu ſon tems & ſes mœurs, parce que j'ai voulu qu'il étudiât au college.* La gangrene augmente dans la petite bourgeoiſie; le mal preſſe, &

il eſt tems que l'on y porte remede ſérieuſement.

Les études qui regardent les langues anciennes & les belles-lettres, conviennent peut-être à quelques eſprits privilégiés, qui dans la ſuite en tireront quelques fruits ; mais il n'y a aucun avantage pour l'état ni pour les diſciples, à enſeigner indiſtinctement à tous ceux qui ſe préſentent l'*Énéide de Virgile* & les *Décades de Tite-Live.*

L'univerſité de Paris, qui au lieu de ſortir de la fange de ſes honteux préjugés, s'y enfonce chaque jour davantage, n'a-t-elle pas délibéré derniérement qu'il falloit enſeigner pardeſſus le marché à un petit écolier de ſixieme *la ſyntaxe grecque*, pour le diſpoſer à la lecture d'Homere ? Un pauvre enfant revient à la maiſon avec les livres de Tacite & les plaidoyers de Démoſthenes, & il les dépoſe ſur le comptoir graiſſeux de ſon pere l'*épicier-droguiſte*, ou ſur le poële du *portier* d'un hôtel.

CHAPITRE CCCCXVI.

Francs - Bourgeois.

ESPECE de pauvres honteux, toujours endimanchés & complétement vêtus de noir, coëffés d'une grosse perruque très-poudrée. Ils vous accostent dans les églises & aux promenades, & vous content à voix basse leur prétendue misere. Ils ont le don des larmes & l'art de la persuasion. Plusieurs se contentent de soupirer avec un geste suppliant, & ce geste muet & expressif vous touche plus que toutes les paroles. Si vous les refusez, ils n'insistent pas & vous quittent avec un véritable signe de douleur ; vous êtes ému malgré vous ; vous revenez sur leurs pas & leur donnez quelque chose.

Tandis qu'ils jouent leur rôle silentieux, leur femme ou leur maîtresse, mises en demi-dévotes ou en plaideuses, s'introduisent dans les maisons avec des lettres particulieres, qui

commencent par faire l'éloge du cœur compatiſſant de la maîtreſſe du logis. A l'aide de quelques circonſtances dont elles ſont bien inſtruites, elles demandent quelques ſecours pour alléger la ſituation déplorable où elles ſe trouvent. Le plus ſouvent elles ne parlent pas pour elles-mêmes, elles parlent en faveur d'une femme en couche, d'un priſonnier, d'une veuve, d'un orphelin. Le fil de leur hiſtoire eſt tiſſu de maniere que vous écoutez avec intérêt juſqu'au bout, & que vous déliez les cordons de votre bourſe.

Un de leurs ſtratagêmes eſt de lâcher par la ville un de leur marmot qui paroît perdu & qui crie qu'il a faim; la mere éloignée le ſuit de l'œil, une bonne ame recueille l'enfant, & le ſoir arrive la mere éplorée, qui joue, comme la *Dumeſnil*, une ſcene attendriſſante. Elle s'accuſe, dans ſon prétendu déſeſpoir & en ſe frappant la poitrine, d'avoir voulu abandonner ſon enfant; mais la nature plus forte, lui a ordonné de voler ſur ſes traces & de le reprendre, dût-il partager encore

ſa profonde miſere & expirer de beſoin entre ſes bras.

La famille attendrie ſoulage de ſon mieux la mere & l'enfant. Juſqu'à de faux abbés ſe mêlent de ce métier, dont les ruſes enlevent aux bons pauvres ce que l'humanité leur avoit réſervé.

Il eſt de ces francs-bourgeois qui depuis vingt ans ne ſubſiſtent que par le rôle journalier d'indigent; & ils s'en acquittent de maniere à tromper les yeux les plus clairvoyans.

Il eſt donc aſſez difficile de diſtinguer un véritable pauvre honteux de ces francs-bourgeois, qui ſont très-dangereux en ce qu'ils détournent à leur profit les ſources de la charité, trop peu abondantes pour qu'elles puiſſent s'égarer ſans cauſer un dommage conſidérable à la portion de l'humanité qui ſouffre réellement.

Il faut donc que l'homme charitable ſache encore à Paris à qui il adreſſe ſon aumône, afin de ne point répandre ſur un comédien

ce qu'il destinoit à l'infortune toujours timide, cachée & étrangere à toute espece de rôle.

CHAPITRE CCCCXVII.

Le nouvel Enrôlé.

On a remarqué qu'il s'enrôloit beaucoup de jeunes gens le jour que le roi faisoit sa revue. Le spectacle des évolutions militaires, le tambour qui bat, les casques, les drapeaux séduisent la jeunesse, & l'ouvrier obscur, ennuyé d'un travail sédentaire & journalier, brûle de quitter l'attelier pour aller figurer dans ces bataillons bleus qui passent sous les regards du roi.

Il va signer son nom dans un cabaret de Neuilli, & le voilà adjoint aux héros qui vont cueillir les lauriers des batailles. L'artisan a vu tant de soldats assemblés dans la plaine, qu'il n'a pu ce jour-là dompter l'envie d'en aller augmenter le nombre.

Si le roi ne faisoit pas la revue tous les

ans avec ce grand appareil, il perdroit à coup ſûr beaucoup de ſoldats.

Quand cet ouvrier s'eſt donc vendu dix écus vers la plaine des Sablons, & qu'il a fait enfin ce jour-là un bon repas, le recruteur lui dit le lendemain: mon cher ami, j'attendois la *voiture du régiment*, elle ne vient pas, je ne ſais pourquoi; mais il fait beau, marchons à pied, nous gagnerons de l'appétit.

Il ne s'agit en effet que de faire cent trente lieues à pied. A la premiere journée, le recruteur dit au pauvre fantaſſin haraſſé: nous entrerions bien dans cette auberge, mais comment coucher dans des lits où tout le monde a couché; entrons chez ce bourgeois, il nous donnera de la paille fraîche. Le roi lui a recommandé de nous bien traiter; s'il ne nous traitoit pas bien, le miniſtre le ſauroit & en informeroit le roi.

On entre dans la maiſon nue, & l'éloquent recruteur ajoute: mes amis, le roi vous fait ſervir de la chair crue, parce que chacun ſuivra ſon goût; l'un l'aime rôtie, l'autre bouillie,

celui-ci plus cuite ; faites rôtir votre viande. Voici un pot de vin nouveau ; c'eſt aſſez pour vous rafraîchir ; le vin nouveau d'ailleurs vaut bien le vieux.

Arrivé au régiment, on lui dit le lendemain : mon ami, vous avez parcouru hier la ville, quand vous vous promeneriez encore demain, vous verriez toujours la même choſe, autant vaut vous amuſer autrement ; allez vous mettre à la muraille. On le fait tenir droit comme un piquet ; on le redreſſe ; on lui abat les épaules & on lui dit : vous en aurez meilleure grace devant les dames.

La charlatanerie du recruteur eſt non ſeulement autoriſée, mais encore récompenſée. Et ce même homme qui pour la premiere fois touche une épée, quand il aura été plongé dans *l'eſprit de corps*, n'en deviendra pas moins un brave ſoldat, capable des actions les plus héroïques. Qu'eſt-ce que *l'eſprit de corps*, qui métamorphoſe un doreur ſur cuivre, un marmiton de cuiſine en zélés défenſeurs de leur patrie, qui à ſix mois de là leur fera

planter la baïonnette dans la muraille pour, au défaut d'échelle, escalader ainsi une haute forteresse? *L'esprit de corps?* C'est ce qu'on voit, ce qu'on sent, ce qu'il est presqu'impossible de définir, ce que produit enfin le nom du régiment, où personne ne recule quand il a bu une fois *à la santé du roi* dans un cabaret de Neuilli, le jour d'une revue.

CHAPITRE CCCCXVIII.

Promenades publiques.

LES Parisiens ne se promenent point, ils courent, ils se précipitent.

Le plus beau jardin se trouve désert à telle heure, à tel jour, parce qu'il est d'usage ce jour-là de faire foule ailleurs. On ne voit pas la raison de cette préférence exclusive; mais cette convention tacite s'observe exactement.

Dans l'allée choisie où reflue la multitude, on s'y embarrasse, on s'y heurte, on s'y cou-

doie, & les flots n'y ſont pas moins agités que ceux des ſpectacles.

Tantôt la poignée d'une épée s'engage dans les plis d'un falbala dont elle arrache un lambeau. Tantôt le bout du fourreau s'arrête dans une garniture de *points* & déchire une vingtaine de mailles. Les boutons des habits emportent les fils délicats de la blonde des mantelets, & l'on n'eſt occupé qu'à faire une profonde inclination aux femmes dont le pied preſſe involontairement la robe.

Là les douairieres ont le tic de faire l'enfant, & les filles de douze ans affectent l'air de l'âge mûr & réfléchi ; de ſorte qu'à Paris l'aimable adoleſcence n'eſt pas plus de miſe dans la ſociété que ſur le théatre.

Point de viſage féminin qui ne s'étudie à diſſimuler ſa date. Que de ſoins ſecrets pour dérober les rides naiſſantes ! Mais le graſſeyement d'une prononciation débile ne ſert pas à déguiſer les années.

Les filles entretenues ont pris le parti de ſe mettre très-décemment ; & ſi elles conti-

nuent, il faudra les connoître pour ne point se tromper, & pour les distinguer d'une honnête bourgeoise.

On s'apperçoit dans toutes ces promenades, que les femmes ont grand besoin de voir & d'être vues.

L'œil fait à lui seul presque toute la physionomie. Point de visages gracieux, quelques réguliers qu'ils puissent être, sans l'expression du regard. On rencontre de ces fronts polis & colorés qui sont des figures fort insipides, faute de l'œil qui n'exprime pas quelques qualités de l'esprit. L'œil doit être transparent comme le diamant. Une certaine langueur douce le rend bien plus beau que ne fait la vivacité. L'œil ne doit prendre aucune forme géométrique. Les yeux ronds ou absolument oblongs, ou saillans ont peu d'agrément. Comme c'est l'ame qui fait le regard & que les belles ames sont en petit nombre, les beaux yeux sont assez rares. Il y a le feu de la jeunesse qui, à un certain âge, leur prête du brillant; mais l'on reconnoît que ce sont des yeux passion-

nés, & non des yeux qui aient l'expreſſion du ſentiment.

Lorſque les plumes flottoient ſur les têtes de nos belles, c'étoit un coup-d'œil fort agréable que de contempler du haut de la terraſſe des Tuileries tous ces panaches mobiles & ondoyans, qui brilloient parmi les flots de promeneurs.

Il n'eſt pas difficile d'y deviner les états. Ici un gros procureur foule peſamment la terre & briſe la chaiſe ſur laquelle il s'aſſied; un abbé légérement penché ſourit à propos, & ſa face joyeuſe & chérie annonce qu'il vit dans une molle & profonde indolence à l'appui d'un riche bénéfice. Une douairiere immobile paroît inſenſible à tout ce qui ſe paſſe autour d'elle. Ici l'on voit des viſages étourdis; là des fronts ſoucieux. L'un vient pour ſe repoſer, l'autre pour ſe diſtraire d'un ſombre déſeſpoir.

On s'entaſſe quelquefois dans la partie la plus déſagréable du jardin, & là les grouppes tumultueux qui vous piétinent ſans miſéri-

corde obligent le convalefcent & le goutteux à fe réfugier dans des allées écartées & folitaires.

Depuis peu, des filles publiques & bien vêtues fe rangent en plein jour fur des chaifes au coin d'un arbre, & de là raccrochent les paffans, non avec le bras, mais avec un regard qui vous fait baiffer la vue. Elles attendent vers le midi que quelqu'un leur offre à dîner. Rarement manquent-elles leur coup; il y a toujours quelques officiers en femeftre, quelques libertins défœuvrés qui s'en emparent : elles fe rallient entr'elles & fe prêtent la main pour embaucher les dupes & les imprudens, & former ce qu'on appelle *parties quarrées*.

Cette impudence fi vifible qu'éclaire encore l'œil du foleil, au milieu d'un jardin où l'honnête bourgeoifie eft obligée de détourner les regards; ce mépris non voilé des bienféances eft ce qui révolte le plus le partifan de la décence publique.

Il devroit être enjoint à ces créatures d'at-

tendre du moins l'ombre & les ténebres ; comme elles faisoient ci-devant, afin que le désordre n'eût point ce front scandaleux qui déshonore un jardin royal, & qui force la mere de famille à sortir précipitamment de telle allée & à n'oser aller s'asseoir sur tel banc. La jeune fille à ses côtés, qui tient l'aiguille toute la semaine, n'ose lever les yeux ; elle n'apperçoit que la chaussure de l'altiere courtisanne, & cette chaussure suffit pour lui inspirer des envies qu'elle n'avoit pas. Où est donc la récompense de la vertu, se dit-elle à elle-même ?

CHAPITRE CCCCXIX.

Hauteur des panaches.

Il n'y a pas long-tems que les hautes coëffures, les plumes, panaches, &c. étoient sur toutes les têtes de femmes. Et au spectacle, une rangée de femmes, placées à l'orchestre, bouchoit la vue à tout un parterre ; la même chose

à l'amphithéatre & dans les loges. C'étoit un vrai désespoir pour les spectateurs : on murmuroit tout haut ; mais les femmes en rioient, & la politesse parisienne se contentoit de gronder, mais n'alloit point au-delà.

Il n'y eut qu'un seul homme, Suisse de nation & fort impatienté, qui, tirant une longue paire de ciseaux, fit mine dans une loge de vouloir couper l'excédent qui l'empêchoit de voir ; alors pour s'y soustraire, la dame fut obligée de se mettre derriere & de laisser passer à sa place l'homme qui y consentit très-bien. Ce n'est donc plus le tems où le parterre crioit *place aux dames*, & où l'on ne pouvoit être sûr d'avoir une place au spectacle tant qu'il pouvoit y arriver une femme, fût-elle douairiere ou borgne.

Autrefois l'on ne pouvoit voir ; aujourd'hui l'on ne sauroit entendre ; le caquet de ces mêmes femmes à panache ne discontinue pas pendant toute la piece. On entend sortir des petites loges des voix bruyantes, des éclats de rire ; c'est un babil qui oblige

celui qui veut entendre d'aller ailleurs ; on en fait la remarque tout haut ; les causeuses l'entendent très-bien ; elles se taisent & puis recommencent de plus belle trois minutes après. Elles sentent que la colere des hommes se bornera à quelque réflexion maligne & qui tournera même à leur avantage ; car pendant la petite diatribe on les considere, & le grondeur désarmé finit par rire le premier de son accès de mauvaise humeur. Oh ! les femmes à Paris ne redoutent dans aucune circonstance le courroux des hommes.

CHAPITRE CCCCXX.

Déménagemens.

Les déménagemens ordinaires ont quatre termes : vous voyez tous les trois mois, depuis le 8 jusqu'au 20, des charrettes surchargées de meubles qui circulent pesamment dans tous les quartiers. Ce sont des mutations éternelles ; tel fauteuil délabré, déce-

lant ſon ancien ſervice, va du fauxbourg Saint-Germain au fauxbourg Saint-Antoine. On le promene ainſi depuis dix années qu'il ſuit ſon maître errant ; & il faut que toute la ville, bon gré mal gré, voie la chaiſe percée qui voyage. La ducheſſe qui paſſe n'en eſt pas exempte.

Il y a des gens qui déménagent auſſi fréquemment que les *filles de joie*, parce que faiſant de nouvelles connoiſſances, ils tranſportent autant de fois leur mobilier dans le voiſinage qui leur convient. L'un fuit un déſagrément de location, & tombe dans un autre pire encore qu'il ne ſoupçonnoit pas. Tel garçon, dans l'eſpace de quatre années, a déménagé quinze fois, & ne ſe trouve pas bien encore ; il faut le ſuivre à la piſte ; il a ſauté de rue en rue, ainſi que fait l'oiſeau ſur les branches de l'arbre.

On n'entend que plaintes réciproques entre le principal locataire & les ſous-locataires. C'eſt une ſous-diviſion qu'il eſt difficile quelquefois en juſtice de débrouiller. Le même

pallier a jusqu'à quatre locataires différens, qui tiennent des baux les uns des autres.

En donnant congé six semaines d'avance, le propriétaire ou le principal locataire a le droit de vous faire vuider le plancher. Le terme le plus dur & le plus désagréable pour ces mutations est celui de noël.

Déménager le 8 ou le 15 janvier, transporter ses meubles parmi les brouillards, la neige & les glaces, dans l'espace d'un jour très-court, c'est une rude pénitence imposée aux locataires. Malade ou moribond il faut néanmoins décamper avec son lit; le propriétaire auroit le pouvoir de mettre tous vos meubles sur le carreau.

Ne pourroit-on pas interdire ce *terme de noël*, à cause de la rigueur de la saison, & rendre une ordonnance de police, qui remettroit tous les déménagemens forcés au printems? Les rues de Paris seroient moins embarrassées dans ce mois d'allées, de venues, de visites, & l'on ne verroit pas les meubles ambulans du petit peuple couverts

de neige & auxquels il faudra plus de ſix ſemaines pour perdre leur malfaiſante humidité.

Le petit peuple eſt plus pauvre le 8 janvier que dans toute autre tems de l'année, & c'eſt à cette époque que les hôpitaux ſe rempliſſent.

Un pauvre manœuvre s'eſt enrichi ſingulièrement il y a quelques années. Paſſant par une rue, une vieille femme l'arrête, le fait monter à un quatrieme étage, & lui ordonne de ſceller dans le mur un pot de grès aſſez peſant. Dix-huit mois après, paſſant dans la même rue, il apperçut un de ces écritaux branlans, qui pendent à preſque toutes les boutiques: *chambre à louer préſentement.* Il entra dans la maiſon & demanda quelle chambre étoit vacante. Celle du quatrieme, lui répondit-on; une pauvre femme qui l'occupoit *s'eſt laiſſée mourir* (1) il y a trois ou quatre jours. On a vendu ſon lit pour l'enterrer. Le manœuvre dit: cette chambre me

(1) Expreſſion populaire, fort uſitée à Paris.

conviendra, & il donna des arrhes, y transporta quelques meubles, & là tout à son aise il détacha de la muraille le pot de grès où la femme avare avoit entassé son or.

Moralistes, jurisconsultes, philosophes, la succession étoit-elle légitime? répondez. Je sais bien que vous allez tous dire sur le papier, *non;* & vous ferez tous bien de le dire.

Mais pourquoi n'y a-t-il pas une loi qui dans un cas pareil adjugeroit à l'homme integre une portion de la somme qu'il auroit rendue, pouvant la détourner entiérement à son profit & à l'insu de tout le monde? La loi n'accordant rien, j'ai peur que tous les maçons présens & futurs ne s'emparent du tout.



CHAPITRE CCCCXXI.

Courſes de Chevaux.

NOUS les avons copiées des Anglois; c'eſt la bête qui remporte le prix: on fait jeûner le jockei qui doit conduire afin qu'il peſe moins. Les paris s'ouvrent & il ſe perd beaucoup d'argent.

C'étoit auſſi la manie des Grecs: ce peuple attacha à la vîteſſe des chevaux un honneur qui rendoit leur maître célebre. Qu'on eût couronné celui qui conduiſoit le char, il avoit montré une certaine fermeté & de l'adreſſe; mais le vainqueur parmi nous, n'eſt-il pas un peu ridicule lorſqu'il ſe vante d'avoir ſu acheter une cavale plus légere que celle de ſon adverſaire ?

Euripide autrefois ſe moqua complétement de ce ſingulier vainqueur dans une ode même à ſa louange. Il lui dit en propres termes: *ô fils de Clinias, la plus belle des victoires*

victoires est celle dont les dieux n'ont favorisé que vous ; on vous a vu remporter les trois premiers prix, être proclamé vainqueur au milieu des applaudissemens, sans avoir pris la moindre peine.

Sans avoir pris la moindre peine? Qui se seroit attendu à une pareille chûte?

Il est dommage que nous ne soyons pas originaux dans ce ridicule que nous avons adopté ; mais aussi nous avons voulu placer une gloire d'éclat dans le mérite de nos jockeis.

On ne parle donc plus que *du cheval barbe, du petit duc ;* & le goût des chevaux qui courent a succédé à l'esprit de la chevalerie entiérement éteint. On se transporte dans la plaine des Sablons pour voir courir des animaux efflanqués, qui passent comme un trait, tous couverts de sueur au bout de six minutes ; & nous mettons ensuite dans les discussions qui résultent de ces courses, un air de profondeur & une importance qui ont quelque chose de burlesque.

Cette ſingerie de nos voiſins n'a pas rétabli comme chez eux, ainſi qu'on l'eut d'abord imaginé, la perfection des races ; c'eſt que l'on n'a permis ces jeux olympiques qu'aux princes & aux grands ſeigneurs. Ils euſſent été néanmoins plus utiles dans des rangs moins élevés.

On a fait une petite comédie, dont le ſujet eſt une femme qu'on diſpute & qu'on gagne à la courſe, & ce ſujet n'a point paru ſortir des bornes de la vraiſemblance. Un interlocuteur, homme *d'un très-bon ton*, y dit: *veux-tu recourir la comteſſe?* Et comme telle eſt la maniere de ces *hommes qu'on connoît*, cela a paru délicieux, unique.

CHAPITRE CCCCXXII.

Rats.

La quantité de rats qui ſont dans Paris, (je ne parle pas de ceux qui logent dans les cervelles) ſurpaſſe l'imagination. Cachés

pendant l'hiver le long des quais dans des piles de bois, ils descendent en été au bord de la riviere: là ils sont d'une grosseur démesurée. Des peuplades entieres vivent dans ces souterreins & y forment des excavations remarquables; ils entrent dans les caves quand la riviere hausse, & y rongent tout ce qu'ils trouvent. Aussi dans ces quartiers voisins de l'eau faut-il une armée de chats pour combattre cette armée de rats. Ceux-ci sont d'une telle stature qu'ils ne tremblent plus devant le plus fier rominagrobis, & lecom bat se livre à forces presqu'égales.

Les servantes sont obligées d'accumuler les ratieres, & de redoubler de soins pour dérober la provision de chandelle & les alimens à la dent vorace de ces animaux: ils pullulent au point que plusieurs maisons en sont incommodées, & de maniere à redouter le sort de l'ancienne Egypte.

En vain un grand homme se promene dans les rues avec une longue perche garnie de rats morts que le poison a gonflés; le

remede eſt pire que le mal. L'arſenic ou la *mort-aux-rats* indiſcrétement répandus dans des caves preſque bannales, occaſionne trop d'accidens pour qu'on n'en revienne pas à l'animal hypocrite dont *Montcrif* fut l'*hiſtoriogriphe*. Auſſi tandis que le bas des maiſons eſt habité par une eſpece rongeante, les toits regorgent de chats & de chates, qui par leurs miaulemens interrompent votre ſommeil. Quelquefois dans le jour, au milieu de leurs ébats amoureux, ils tombent dans les cours, & vous recevez ſur le dos un matou vaincu que ſon fort & heureux rival a précipité d'une gouttiere.

L'hiſtoire des *chats perdus* eſt infiniment intéreſſante. Dans pluſieurs maiſons on rappelle les déſerteurs, & il ſeroit contre le droit des gens de les retenir par force ou par ruſe; il eſt défendu même de les amadouer. On affiche de tous tems les *chiens perdus*; une dévote a donné l'exemple d'afficher *ſon chat perdu*, lequel avoit au col un ruban couleur de roſe, & l'on voyoit au bas

de cette affiche: *permis d'imprimer & d'afficher. Le Noir.*

Quelquefois dans le cimetiere des innocens, où cinquante mille têtes de morts sont rangées en amphithéatre, il apparoît un prodige ; c'est une tête de mort qui remue ou qui roule toute seule, & le peuple d'accourir. C'est un rat qui s'est logé dans le crâne, & qui ne peut en sortir aussi facilement qu'il y est entré. Sous ces charniers dont le coup-d'œil est le plus effrayant qui soit dans l'univers, les rats vivent parmi les ossemens humains, les dérangent, les soulevent & semblent animer ce peuple de morts, qui montre à la génération présente la place qu'elle occupera sur ces gradins, où les débris de l'humanité sont placés, non plus selon les rangs qu'ils occupoient autrefois, mais d'après leur grandeur physique. Ils vont tous former la même terre calcaire. *Oui, terre contre terre*, pourroit dire le plus superbe potentat, en donnant la main à l'homme de la derniere classe. Mais où m'ont conduit les *rats*?

CHAPITRE CCCCXXIII.

Portes des Couvens.

L'ÉVANGILE l'a dit : *Mangez votre pain avec les pauvres.* Les moines étoient autrefois les pauvres ; mais devenus riches, ils font à leur tour des charités. Or voici comme ils mangent leur pain avec les pauvres.

Un tas de gueux s'aſſemblent le matin à la porte du couvent. Ils ſont déguenillés. Le moine ouvre ; il ne les fait pas entrer chez lui, mais il jete dans chaque écuelle un peu de potage, & ces malheureux ſe chamaillent à qui obtiendra une plus grande portion de cette ſoupe.

Eſt-ce là manger ſon pain avec les pauvres ſelon l'intention de l'évangile ?

Je voudrois qu'on fît entrer ces malheureux, qu'on les fît manger au réfectoire, qu'on les traita charitablement ; car ce n'eſt pas manger ſon pain avec les pauvres, que de leur jeter dans des cibilles de bois de

vieilles croûtes détrempées dans la lavure des aſſiettes du couvent.

CHAPITRE CCCCXXIV.

Surfaire.

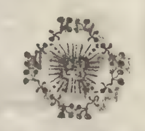
TOUT petit marchand vous ſurfait ſa marchandiſe de près du double: c'eſt une choſe ſcandaleuſe! Qu'arrive-t-il? L'acheteur méſoffre. La plus petite vétille eſt ſujette à une longue diſcuſſion. Le marchand offriroit ſa marchandiſe à moitié de ſa valeur, qu'on lui feroit encore une offre inférieure, parce que les petits marchands ont la réputation de ſurfaire outre meſure. Comment parvenir, dans le débat, au prix juſte? Celui qui marchande a toujours peur d'être pris au mot; il temporiſe, & ſouvent il ſe ſauve ſans avoir fait l'offre la plus légere.

Ne faudroit-il pas que les marchands s'impoſaſſent entr'eux la loi inviolable, de mettre un prix fixe ſur leurs marchandiſes? Le

tarif une fois arrêté, la confiance respective renaîtroit.

Passez devant une petite boutique, vous entendrez entre l'acheteur & le vendeur les mots *sur ma conscience*, *sur mon honneur*; ils sont prodigués pour la vente d'une canne ou d'un cordon de montre; les gestes répondent aux paroles, & l'on se parjure pour quelques sols. Voilà le négoce d'une infinité de misérables détailleurs qui usurpent les noms de marchands & même de commerçans.

Les garçons de boutique s'appellent *courtauts*, parce que le maître les envoie précipitamment après l'acheteur qui, ayant offert un prix, s'est en allé. Le boutiquier attend pour voir s'il reviendra; & quand il ne revient point sur ses pas, il dit à son garçon: *cours-tôt après lui*.



CHAPITRE CCCCXXV.

Proceſſion des Huiſſiers.

Cavalcade aſſez plaiſante. Le lendemain de la Trinité, les huiſſiers à cheval & à verge, & les huiſſiers priſeurs montent à cheval, couverts de leurs robes noires. Ils ont mauvaiſe grace, & tout le peuple rit de voir ces ſuppôts de la juſtice caracoller, garder mal leurs rangs, & au moindre choc ſaiſir le crin des chevaux. Cette main qui griffonne & faite pour l'écritoire, conduit mal la bride. Leur ſtile de grimoire eſt empreint ſur leur phyſionomie ; ils vont ſaluer les principaux magiſtrats. On dit que les particuliers qui auroient à ſe plaindre de quelque mauvaiſe manœuvre, pourroient dénoncer le coupable ſubalterne ; mais les chefs les puniſſent ſi rarement, que ſur cent plaintes une à peine eſt admiſe.

Comme il faut que la maſſe du papier tim-

bré se débite, toutes ces mains qui le noircissent seront toujours encouragées à en vuider les magasins ; & si on leur fait quelque réprimande, le plus souvent c'est pour la forme, & six mois après ils recommencent avec plus d'intrépidité que jamais. Sans ces plumes actives, que deviendroit le riche produit de la ferme ?

CHAPITRE CCCCXXVI.

Débiteurs du bon ton.

Un débiteur qui veut être inaccessible est très-commodément à Paris. Il occupe une maison à portier où le créancier est consigné ; jamais monsieur ne sera au logis pour lui. Quand les huissiers viendront pour saisir, ils ne passeront pas la loge du portier.

Les hommes d'un certain rang ont leur homme d'affaires ; c'est à lui que s'adressent toutes les complaintes. Comme il est lui-même intéressé à ne point payer, il est encore plus

insensible & plus inexorable que son maître.

Malheur à celui qui ne peut faire révoquer un arrêt de surséance ! Il mourra de faim contre la porte repoussée par le portier, ou bien il sera éconduit par l'homme d'affaires.

Si l'huissier en portant une signification oublie de laisser au portier la piece de douze sols, la signification est mise au feu, pour lui apprendre une autre fois à connoître l'étiquette.

Rien n'est si dupe des gens du bon ton que le marchand & l'ouvrier. Aucune dette n'est sacrée à Paris pour ce qu'on appelle *gens de condition*. S'ils font au bout de quelques années l'effort de donner un à-compte, ils semblent faire une grace.

Telle duchesse doit à des marchands son linge, ses robes, le drap qui couvre ses domestiques; elle s'en moque, & ce n'est qu'en tremblant que ces marchands viendront réclamer leur dû. On fait en leur présence des rouleaux de louis pour le jeu du soir, & on les congédie assez impoliment.

Un boulanger, à qui un marquis devoit en mourant une forte somme, disoit naïvement en parlant à l'homme d'affaires: *hélas! ce grand seigneur, quand j'allois lui demander de l'argent, il me faisoit asseoir du moins à côté de lui. A présent on ne paie pas davantage, mais on n'est plus si honnête.*

CHAPITRE CCCCXXVII.

Musique des Gardes Françoises.

MUSIQUE militaire que l'on emploie depuis peu dans plusieurs cérémonies publiques. Le colonel permet que ses soldats musiciens exercent leurs talens dans toutes les maisons honnêtes où ils sont desirés.

Dans les beaux jours de l'été la musique des Gardes donne des sérénades sur le boulevard; le peuple accourt, les équipages se pressent & tout le monde se retire très-satisfait. Cette musique imprime au régiment une distinction qui le fait chérir. Autrefois ce régiment étoit

comme avili par son indiscipline & sa mauvaise conduite ; aujourd'hui il est considéré. Son colonel l'a totalement métamorphosé, & ces mêmes soldats qui commettoient une infinité de désordres sont devenus honnêtes & utiles.

Rien n'est plus propre à attacher le soldat à son métier qu'une musique militaire.

On a trop négligé parmi nous la musique militaire ; nous n'avions pas il y a vingt-cinq ans un seul trompette qui sonnât juste, pas un seul tambour qui battît en mesure, pas une clarinette qui ne fut fausse.

Aussi durant les dernieres guerres, les paysans de Boheme, d'Autriche & de Baviere, tous musiciens nés, ne pouvant croire que des troupes réglées eussent des instrumens si faux & si discordans, prirent tous nos vieux corps pour de nouvelles troupes qu'ils mépriserent ; & l'on ne sauroit calculer à combien de braves gens des instrumens faux & des musiciens ignares ont coûté la vie. Tant il est vrai que dans l'appareil de la

guerre, il ne faut rien négliger de ce qui frappe les ſens.

Et ſi, comme le dit l'abbé Raynal, le roi de Pruſſe a dû quelques-uns de ſes ſuccès à la célérité de ſes marches, il en doit auſſi pluſieurs à ſa muſique vraiment guerriere.

CHAPITRE CCCCXXVIII.

Louvre.

LE Louvre ſemble condamné à ne jamais être fini ; c'en eſt fait. La deſtinée de ce ſuperbe monument ſera de reſter inachevé, comme pour immortaliſer à jamais l'eſprit des François, ſi par haſard l'Europe vouloit revenir un jour de ſes premieres idées.

Devant cette ſuperbe colonnade, une multitude de petits frippiers étalent en plein air ſur la place, des guenilles, des haillons : ce contraſte dit encore quelque choſe à l'œil obſervateur ; c'eſt l'image de tout le reſte ; grandeur & miſere, côte-à-côte.

Les trois académies (ſans compter celle d'architecture) ſont logées dans ce Louvre qu'on diroit avoir été battu en ruine, ou avoir échappé à la fureur d'un peuple barbare.

Quelques académiciens & quelques particuliers y ont obtenu un logement ; mais il faut bâtir une eſpece de maiſon en charpente dans ces vaſtes enclos. On trafique de ces logemens qui ſont peu commodes, ſur-tout par les eſcaliers qui ne répondent point à la majeſté de l'édifice.

Pluſieurs peintres de l'académie y ont leurs atteliers, & une multitude de rats leur domicile ; c'eſt le cortege ordinaire des talens.

Celui qui vient à décéder dans les logemens du Louvre, ne peut faire attacher à ſa porte une aune de tenture noire. Il faut qu'il déloge ſans cérémonie ; on enleve le corps ſans qu'il ſoit expoſé, & il eſt interdit aux murailles de porter les marques lugubres de la douleur de ſa famille.

Du Freny diſoit à Louis XIV : Je ne regarde jamais le Louvre ſans m'écrier : *ſuperbe*

monument de la puissance de nos plus grands rois, vous seriez achevé, si l'on vous avoit donné à l'un des ordres mendians pour y tenir son chapitre & loger son général!

C'étoit un si beau plan que ce Louvre! Le château de Versailles l'a fait abandonner; l'état des finances, le laps de tems, & peut-être même la politique empêcheront toujours que ce premier plan ne reçoive sa pleine & entiere exécution. Les rois de France, selon toute apparence, n'habiteront plus la capitale; & ce palais qui ne convient qu'à un monarque, n'offrira dans les siecles qui vont suivre qu'une demi-splendeur & des travaux interrompus.

CHAPITRE CCCCXXIX.

Bréviaire.

Un prêtre régulier a toujours son bréviaire en poche ou sous le bras; il le porte à la promenade & même en voyage; il affecte quelquefois

quefois de le lire avec attention, & racheté l'ennui que cette lecture lui cause en donnant à cette pratique une sorte d'ostentation.

Depuis que l'on en rit, cette manie de prier devant le monde est diminuée. Eh! n'est-il pas ridicule de voir dans un carrosse public, un prêtre qui marmote du mauvais latin pour mendier des assistans une certaine vénération?

Si cette lecture du bréviaire est faite pour se sanctifier, c'est dans la retraite & seul que le prêtre doit méditer ce qu'il lit, & non prendre le tems de la promenade ou d'une assemblée pour se faire remarquer.

Cette infructueuse momerie n'est plus en usage que chez les prêtres stupides ou hypocrites. Ceux qui se respectent, ne livrent plus au coup-d'œil des railleurs leurs levres mouvantes, leurs signes de croix & leurs coups-d'œil vers les cieux. Qu'un prêtre dise journellement son bréviaire, qu'il se pénétre de ses charmes touchans, rien ne l'en empêche; mais qu'il se tienne à l'écart ou dans sa maison.

Il faut bien quatre ou cinq heures de tems par jour pour dire le bréviaire du diocese de Paris. Quiconque a un bénéfice ne doit pas y manquer sous peine de pécher. Les évêques & les abbés commandataires le disent en dormant.

Si vous ne dites pas votre bréviaire, *il faudra vous en confesser*, disoit-on à un prélat.-- *Sans doute*, *& c'est bien mon dessein*; *car j'ai plutôt fait de confesser que je ne le dis pas*, *que de le dire tout entier.* A l'exemple du prélat, certaines jeunes Parisiennes (quoiqu'elles ne disent jamais tout) ont opiné que les plaisirs de toute une année pouvoient fort bien être achetés par un quart d'heure de confession. Elles se confessent donc dans la quinzaine de Pâques, & jouissent ensuite de leurs amans onze mois & demi. Que dites-vous de ce calcul?



CHAPITRE CCCCXXX.

Viande en Carême.

Les boucheries ſont ouvertes en plein carême, tant à l'uſage des proteſtans & des malades, que de tous ceux enfin qui veulent faire gras. Il eſt vrai que le bigot en paſſant y jette des yeux courroucés, & qu'en rentrant chez lui, il crie contre ce ſcandale; mais heureuſement que l'adminiſtration a ſenti qu'il convenoit de laiſſer à chaque eſtomac & à chaque conſcience, la liberté du gras ou du maigre. Les curés des paroiſſes ſe prêtent eux-mêmes facilement à la diſpenſe. On remplace l'abſtinence par une légere aumône, & tout le monde s'en trouve mieux.

Où eſt le tems où l'on étoit obligé, lorſqu'on vouloit envoyer un bouillon à un malade, de le cacher dans une boëte à perruque? Dans ma jeuneſſe, j'ai vu arrêter le dîner du prince de Condé, qu'on lui portoit de ſon

hôtel au Jeu-de-Paume de la rue Mazarine. Les eſtafiers de je ne ſais quelle juriſdiction, avoient ſaiſi le potage & les poulardes de Son Alteſſe Séréniſſime. Ces puérilités ont pris fin: mais quelques ſots gémiſſent encore ſur l'abolition de l'ancienne rigueur qui plaçoit dans les rues des emporteurs de tous les dînés accommodés au gras.

CHAPITRE CCCCXXXI.

Attrapes.

UNE des bêtiſes du peuple de Paris, c'eſt ce qu'on appelle *attrape* en carnaval. On vous attrape de toutes parts. On applique aux mantelets noirs des vieilles femmes qui ſortent pour aller aux prieres de quarante heures (1)

(1) Prieres publiques, où l'égliſe expoſe le Saint-Sacrement, comme pour contrebalancer par des adorations les excès que le gouvernement tolere.

des plaques blanches qui ont la forme de rats ; on leur attache des torchons, on ſeme des fers brûlans & des pieces d'argent clouées au pavé ; enfin, ce qu'on peut imaginer de plus ignoble divertit infiniment la populace.

Pendant tout le carnaval, elle ne parle que d'ordures, & enfante ſur ce chapitre mille groſſieres équivoques, alors elle rit aux éclats. Un *maſque* ſe promene dans tous les beaux quartiers, ſous les fenêtres des dames & des demoiſelles, ayant l'air d'être en chemiſe & ſans culottes ; le derriere de cette chemiſe eſt chargé de moutarde ; d'autres maſques qui ſuivent, s'empreſſent avec des morceaux de boudin d'aller au moutardier ambulant, & le peuple de percer la nue en applaudiſſant à ces dégoûtantes plaiſanteries.

C'eſt cependant au milieu de cette capitale, centre du goût & des lumieres, que cent mille individus ſuivent en foule ces farces qui font vomir, & qu'on reproche enſuite à l'auteur du *Miſantrope* (qui fut obligé, comme directeur de troupe, de travailler pour

le peuple,) qu'on lui reproche encore la *procession des seringues* dans *Pourceaugnac*. Les comédiens François, ces jours-là, ne manquent point de donner *dom Japhet d'Arménie* (1) & autres *scaronades*, & les spectateurs s'amusent fort d'un pot-de-chambre vuidé sur la scene d'un apothicaire en attitude, & d'un malade dévoyé qui court à la garderobe avec les grimaces du moment.

La canaille rit dans les carrefours, & le beau monde sur les banquettes de velours de l'orchestre & de l'amphithéatre. Préville, comédien du roi, joue la dégoûtante mascarade, tout aussi bien & avec autant de feu que le polisson des rues, & leurs gestes licencieux sont à peu près les mêmes.

Parmi ces détestables plaisanteries, une m'a paru plus mauvaise encore. On fagote un

---

(1) Piece de Scaron, d'une bouffonnerie assez indécente. La veuve de ce poëte burlesque a épousé Louis XIV; Louis le Grand, successeur de Scaron ! Jamais l'auteur de *l'Enéïde travestie* n'eut une idée plus grotesque. Oh, comme il en auroit ri !

enfant poſtiche ; il a le dos tourné, le corps baiſſé, il ſemble vouloir ramaſſer à terre une pomme tombée de ſa main ; vous paſſez & ſouffrant de ſon attitude, vous ramaſſez la pomme & la préſentez à l'enfant. Auſſi-tôt la canaille vous hue ; mais n'eſt-ce point là huer une bonne action? Cela ne me ſemble pas indifférent.

Je ne ſais ce qui ſe paſſoit aux *bacchanales* du peuple Romain ; perſonne n'a fait le *tableau de Rome :* mais dans aucune ville du monde ancien, on ne retrouvera, je crois, les amuſemens vils & groſſiers de la populace pariſienne. Les vendeurs d'eſtampes n'affichent alors que des figures de garderobe, & les colporteurs qui vendent les billets de loterie, vous en offrent d'imprimés (je ne ſais ſi c'eſt avec approbation) où il y a deſſus : *loterie d'étrons, gros lot,* 100000 liv. Signé, *Gobetout.* La populace fait vraiment pitié dans ces trois jours de carnaval ; tous ſes divertiſſemens ont une empreinte de ſottiſe & de vilenie qui rapproche leur goût de celui des pour-

ceaux. Il paroît que ce pauvre peuple ne ſonge point à recourir déſormais à de plus ingénieuſes inventions ; peut-être l'entretient-on exprès dans ces ineptes orgies.

Oh Grecs ! Grecs ! ſi ſouvent & ſi mal à propos cités par nos pédans, puiſqu'on compare inceſſamment Paris à Athenes, dites, vos bouquetieres & vos artiſans, du tems de Démoſthenes & d'Alcibiade, admettoient-ils dans leurs plaiſirs ce mêlange honteux ? Non : & pourquoi ? Parce qu'il y avoit à Athenes une tribune & des orateurs publics, qui euſſent fait rougir les vendeuſes de poiſſon, ſi..... Mais où vais-je m'embarquer ?

Au nouvel an, on voit auſſi des *attrapes* chez les confiſeurs de la rue des Lombards : celles-ci n'ont qu'un caractere enfantin. On donne aux boëtes à *bon-bon* toutes ſortes de forme ; *artichaud*, *tiſon-brûlé*, *bout de tabac*, *bottes d'aſperges*, & les boëtes dans leur figure variée & bizarre indiquent quelquefois un rapport avec les événemens du jour. Un de ces confiſeurs ne s'étoit-il pas aviſé, il

y a dix ans, de placer une petite tête de Louis XV en sucre sur un baril de pastilles ? La police n'eut que le tems de déménager la boutique sucrée.

Puis vous voyez au premier étage le *siege de la Grenade*, décoration de dessert. Bombes, mortiers, canons, fusils, murailles, drapeaux, soldats, général, tout est à croquer ; le même dessinateur préparoit déjà le *siege de Gibraltar*, & comptoit l'exposer à l'admiration des curieux ; mais il faudra qu'il refonde ce rocher imprenable.

CHAPITRE CCCCXXXI.

Mets hideux.

AU détour de cette rue, dans cette étroite échoppe, qu'apperçois-je sur ces assiettes mutilées ? Quels sont ces restes où la moisissure a déjà déposé sa premiere empreinte ? Ces restes, rebut des valets, après avoir touché la bouche d'un évêque qui s'est arrêté par

réflexion pour donner la préférence à un autre morceau, ont été dédaignés des marmitons ; ils font destinés à descendre dans l'estomac des pauvres, aussi maigres que les marmitons sont gras. Ceux-ci les ont ramassés pêle-mêle & les ont vendus à des regratiers qui les exposent à l'air. Hélas ! qui en sera friand ? Voyons : *ventre affamé n'a point d'oreilles ;* mais il a des yeux. Sur le soir, un indigent enveloppé d'une redingotte, descend de son grenier & vient acheter ces restes dégoûtans, sur lesquels la valetaille a bavé ; il les cache & les emporte. C'est un honnête homme que des revers ont précipité dans un état obscur ; il est bien moins nourri, moins bien couché, moins heureux enfin qu'un laquais.

L'homme charitable, mais qui craint de mal placer son aumône, devroit se faire l'honorable espion de ces échoppes ; il pourroit veiller à côté de ces plats froids & livides, qui ne peuvent tenter que la famine en personne. A coup sûr, ce sont de vrais infortunés que ceux qui vont là pour y chercher leur

trifte nourriture ; à coup fûr, ces acheteurs font dans le befoin, & dans un befoin réel. Ces graillons, dont la vue offenfe notre délicateffe, perdroient de leur vileté & deviendroient la pierre de touche qui ferviroit à diftinguer l'homme fouffrant de la faim. Donner à propos, eft le vrai fynonyme de libéralité. Que d'argent dépenfé fur le pavé de Paris! Et parmi tant de riches prodigues, combien diftingue-t-on de perfonnes libérales ? Qu'elles fe mettent en embufcade près de ce regrat que la mifere filentieufe vient enlever à l'approche des ténebres, & elles auront bientôt lieu d'être émues & attendries.

A Verfailles, le regrat n'a point cet afpect révoltant. Ce qui fort de deffus la table du roi & de celle des princes eft en entier, & le bourgeois ne rougit point de s'en nourrir ; puis ce qui a été fur la table des princes, eft toujours réputé un morceau fain & délicieux. Le quart de Verfailles fe nourrit donc des plats fervis fur les tables royales, & les cuifiniers de Sa Majefté ont apprêté

les viandes pour des eſtomacs vulgaires, auxquels ces mets, chef-d'œuvre de leur art, n'étoient pas deſtinés. Des poiſſons immenſes, auxquels on n'a pas touché, n'ont fait qu'un ſaut de la table de monſeigneur le comte d'Artois ſur celle d'un chapelier, & vont régaler ſa petite famille. Elle ſe nourrit de mets ſucculens, & n'a plus beſoin de faire une cuiſine particuliere.

Ce regrat de Verſailles n'eſt donc point déſert en plein jour comme celui de Paris; au contraire, tel y entre l'épée au côté & fait l'emplette d'un turbot, d'une hure de ſaumon, morceau fin & rare, qu'il n'auroit pu trouver ailleurs ſans dépenſer beaucoup d'argent; il ſe vante d'avoir été *au regrat de Verſailles*. S'il parloit des *aſſiettes publiques* de la capitale, il ſouleveroit le cœur. Et voilà de ces diſtinctions qu'il eſt de mon emploi d'apprendre aux étrangers; car tout a ſes nuances & à l'infini; nuances inſtructives, & qui peuvent jeter du jour ſur les ouvrages des légiſlateurs & des moraliſtes. Oui, ils

doivent lire ce chapitre avec attention.

Ainſi donc dans la ville qu'habite le roi, tel officier décoré de la croix, avant que d'aller chez le miniſtre, ſe munit d'un poulet rôti, qu'il enveloppe proprement dans un mouchoir. S'il eſt invité à dîner, tant mieux, ſon poulet lui ſervira pour ſon ſouper. Il y a à ce ſujet une anecdote connue & que je ne rapporterai pas ici, parce que le journaliſte de Neuchatel ne veut pas abſolument que je raconte des anecdotes, quoique lui-même n'en ſache aucune de ce genre.

Mais malgré lui, je dirai encore ce qui ſe paſſe au bout du Pont-Neuf. C'eſt une faiſeuſe de *beignets* qui, plaçant ſa poële à frire ſur un rechaud expoſé en plein air, & dont en paſſant vous recevez la fumée au nez, emploie, au lieu de beurre, d'huile ou de ſain-doux, un *cambouis*, un *vieux-oing*, qu'elle ſemble avoir dérobé aux cochers qui graiſſent les roues des carroſſes. Des poliſſons déguenillés attendent que le beignet gluant & viſqueux ſoit ſorti de la poële & le dévo-

rent encore chaud & brûlant à la face du public. Le paſſant étonné, s'arrête & dit : *il a le gozier pavé.* Au reſte, on diſtingue partout le Pariſien en ce qu'il mange ſa ſoupe preſque bouillante.

Dois-je auſſi parler des *vendeuſes de marrons & de châtaignes*, qui, tout à côté, les font rôtir ou bouillir ? Elles glapiſſent du matin au ſoir, criant : *tout chauds, tout brûlans.* On dit qu'attendu que les fermiers-généraux nous vendent le ſel treize ſols la livre, (falſifié encore) elles verſent, par économie, dans la chaudiere aux marrons un ſel qui leur eſt propre, qui ne vient ni de l'océan ni des mines, & n'eſt pas encore aſſujetti à aucun droit.

Vous conduirai-je enfin, lecteur, dans ces gargottes de fauxbourgs, obſcures & enfumées, où les maçons tenant ſous le bras leur morceau de pain enduit de plâtre, ainſi que leurs perſonnes, vont le plonger dans un chaudron bannal ; ce qui s'appelle *tremper ſa ſoupe.* Il leur en coûte trois ſols pour cette

immerſion. Quel chaudron! quelle ſoupe! Mais j'apperçois que j'offenſerois votre délicateſſe ſi j'allois plus loin. Raſſurez-vous, délicats ſybarites, je ne vous dirai plus rien. Il importera ſans doute à d'autres de ſavoir comment le peuple qui travaille le plus vit & ſe nourrit.

Paſſez enſuite devant la porte d'un hôtel; on ſent de loin une odeur agréable qui anime l'appetit. On ſe nourriroit preſque à la fumée épaiſſe que la cuiſine exhale par les barreaux qui donnent ſur la rue. Avancez la tête, trente caſſeroles ſont ſur des braſiers; des cuiſiniers en veſtes blanches les agitent avec grace; chaque ſauce eſt interrogée dix fois; toutes ſortes de mets vont couvrir une table où s'aſſeyeront cinq ou ſix épicuriens qui toucheront à vingt plats d'une dent dédaigneuſe, & qui ne ſongeront ſeulement pas s'il exiſte des hommes à qui le néceſſaire manque, à raiſon du haut prix où les riches qui accaparent tout, ont fait monter toutes les denrées.

CHAPITRE CCCCXXXIII.

S'écrire aux Portes.

LE beau monde consacre quatre ou cinq heures deux ou trois fois la semaine à faire des visites. Les équipages courent toutes les rues de la ville & des fauxbourgs. Après bien des reculades, on s'arrête à vingt portes pour s'y *faire écrire*; on paroît un quart-d'heure dans une demi-douzaine de maisons ; c'est le jour de la maréchale, de la présidente, de la duchesse ; il faut paroître au sallon, saluer, s'asseoir tour-à-tour sur le fauteuil vuide, & l'on croit sérieusement pouvoir cultiver la connoissance de cent soixante à quatre-vingt personnes.

Ces allées & venues dans Paris distinguent un homme du monde ; il fait tous les jours dix visites, cinq réelles & cinq en blanc ; & lorsqu'il a mené cette vie ambulante & oisive, il dit avoir rempli les plus importans devoirs de la société.

En

En entrant dans ces différens ſallons on y entend les mêmes futilités ; répétitions uniformes, point de franchiſe ; toutes les opinions ſont maſquées, & ce n'eſt jamais au ſallon que l'on s'explique. La nouvelle du jour ſe recommence à chaque viſite ; on conte huit fois de ſuite la même hiſtoire, & la politeſſe ordonne d'écouter tout ce que le bavard importun, qui s'eſt emparé de la converſation, ſe haſarde à dire.

Le ſallon s'ouvre & ſe ferme ſoixante fois ; les noms entrent ; les robes & les habits s'examinent ; on garde le ſilence ; on s'eſquive, on remonte en voiture pour aller trouver des perſonnes tout auſſi indifférentes, & écouter dans un nouveau cercle ce qu'on ſait déjà & ce qu'on a appris ſans intérêt.

Cette vie ambulante & oiſive, ſuite du déſœuvrement, annonce le vuide profond du cœur & de l'eſprit ; & c'eſt ainſi que ſe paſſe la vie des gens à équipage. Eſt-ce la peine d'être pourvu des avantages de la naiſſance

& de la fortune, pour prodiguer ainſi ſon exiſtence? Et ces perſonnes affecteront encore du dédain pour des ſociétés qu'elles ne connoiſſent pas : & pourquoi ? Parce qu'elles dédaignent réellement les ſociétés qu'elles connoiſſent.

Quand le jour tombe dans le *ſallon*, le notaire & le gros commis diſent aux valets, *des bougies ;* les maîtres des requêtes & les préſidens diſent, *des lumieres ;* mais les grands ſeigneurs & les princes diſent, *apportez des chandelles ;* & pourquoi ? c'eſt que le roi dit toujours, *des chandelles.*

Je ne doute pas que, profitant de cette remarque, quelque gentillâtre ne diſe bientôt en province dans ſon châtel démantelé, *des chandelles.* Et j'aurai occaſioné un trait comique ; tant mieux, il fera rire.

Il y a d'autres extravagances dans ces coutumes du beau monde. Un laquais va réguliérement tous les matins ſavoir comment ſe porte madame une telle ; mais il eſt de ſon devoir de ne jamais rendre compte à ſa

maîtresse de sa mission. On s'envoie des salutations, des complimens réciproques, & l'on demeure porte à porte.

D'autres femmes ont l'affectation de s'écrire tous les jours de la vie. Ce sont des amitiés excessives, des transports ; on ne sauroit vivre l'une sans l'autre ; on déclare son intimité sentimentale à la face de l'univers. Au bout de six mois on devient de la plus belle indifférence, & ces femmes si affolées ne se reconnoissent plus.

Depuis long-tems on ne fait plus les incommodes visites du jour de l'an; il n'y a plus que les commis de bureau qui vont offrir leurs hommages à leurs supérieurs qui les attendent ce jour-là, & les reçoivent avec toute la dignité d'un protecteur.

Ceux qui ne reçoivent pas de gages ne font aucune visite. On s'envoie réciproquement des cartes par des domestiques.

La petite poste se charge aussi des visites. Le porte-claquette met un habit noir, l'épée au côté, & souleve le marteau des portes

cocheres ; elles bâillent & se referment quand la carte est glissée. Rien n'est plus aisé, personne n'est visible ; chacun a eu l'honnêteté de fermer sa porte. Le porte-claquette prend par-tout le nom de celui dont il est le commettant.

On se rejette le surlendemain dans la société, & on laisse le cordonnier & le tailleur se donner l'accolade vraie ou fausse, qui étoit encore familiere au beau monde il y a quarante ans. Voilà comme on a détruit insensiblement ces gênes futiles qui nous tyrannisoient à des époques renaissantes.

CHAPITRE CCCCXXXIV.

Sœurs Grises.

AINSI nommées de la couleur de leur habillement, attachées à différentes paroisses. Elles soignent les pauvres malades, & se répandent par-tout où leurs soins sont nécessaires. Ces sœurs de la charité mettent dans

un jour touchant le triomphe de la religion. L'humanité ſouffrante, miſérable, dénuée, trouve par leur miniſtere des ſecours, des remedes, des conſolations. Eh, quelle différence d'une ſœur, livrée à ces honorables & utiles fonctions, à celles qui, dans une retraite inacceſſible, paſſent une vie entiere à chanter au chœur des cantiques ſtériles & inintelligibles à elles-mêmes !

L'eſprit de zele & de charité qui les anime, me pénetre de reſpect & me fait deſirer que ce vénérable inſtitut ſe propage.

Au moment univerſellement plus deſiré & peu éloigné ſans doute, que l'on détruira les vierges folles, (qu'on n'appellera alors plus religieuſes) on reſpectera l'établiſſement des ſœurs griſes ; & l'exercice pénible & aſſidu de leurs fonctions, leur méritera conſtamment la reconnoiſſance publique.

Si dans les hôpitaux les ſœurs qui environnent les lits de ſouffrance, au milieu de tant de jeunes chirurgiens, pharmaciens, médecins, preſqu'empriſonnées dans des ſal-

les où les atomes ſubtils, les corpuſcules actifs abondent, & ſoulevant à chaque minute des corps nus, ont contracté le goût trop vif du plaiſir & de la volupté, leurs jouiſſances ne ſont-elles pas un foible dédommagement de leurs veilles, de leurs travaux, de leurs ſoins renaiſſans & pénibles? Le rigoriſme le plus outré peut-il s'empêcher lui-même de placer la *charité* à la tête des autres vertus? Ces ſœurs hoſpitalieres n'en ſont que plus compatiſſantes lorſqu'elles s'attendriſſent. Elles entendroient moins l'accent de la douleur, ſi leur ame étoit fermée à la voix du plaiſir. La charité qu'elles exercent avec un courage infatigable, doit ſuffiſamment expier des foibleſſes que le lieu, l'âge, les fonctions, la ſolitude, l'occaſion rendent preſqu'inévitables.

Elles vivent ſous les rideaux, tantôt d'un jeune homme pâle qui ſouffre & qui reprend bientôt ſes couleurs, graces à leurs ſoins; tantôt près d'un vieillard qui leur rappelle un pere chéri. Elles voient tour-à-tour les ſcenes touchantes de la maladie, de la convaleſcence

& de la mort. L'éclair fugitif de la vie semble leur en enseigner l'emploi. Leur sensibilité si fréquemment exercée, s'arrêteroit-elle lorsque la présence des douleurs & des infirmités humaines prête encore un nouvel attrait à des plaisirs devenus nécessaires pour contre-balancer l'aspect perpétuel des souffrances, & qui seuls sans doute font supporter des devoirs devant lesquels les trois quarts des hommes frémissent & reculent ?

Qui m'expliquera pourquoi toutes les personnes appliquées spécialement à guérir les plaies, à soigner les maladies, & qui vivent avec les êtres souffrans, ont pour les plaisirs des sens, un penchant beaucoup plus vif que celui qui anime les autres hommes ?



CHAPITRE CCCCXXXV.

Financieres.

SI un auteur comique a le deſſein de faire une piece intitulée l'*Impertinente*, qu'il aille de ce pas viſiter deux ou trois financieres. Les femmes de qualité ont de la nobleſſe, de l'eſprit & du tact. Leurs mots piquans ſont aſſaiſonnés d'une certaine grace qui en adoucit la pointe; mais les financieres ſont hautaines & dures, par inſtinct & par réflexion. L'état de leurs maris, quoiqu'elles affectent de le mépriſer, a paſſé dans leurs cœurs; & jamais elles n'auront le tour facile & le langage aiſé des femmes de qualité; l'or ſemble pervertir les caracteres.

La financiere qui craint le reproche fait tout ce qu'il faut pour le juſtifier. Les femmes de robe ont des ridicules petits; la financiere a des tons qui décelent la ſuprême impertinence, l'impertinence raiſonnée.

La comédie de *George-Dandin* n'a point guéri les roturiers de la ſottiſe d'épouſer des filles de condition. Telle, ſouſtraite à la miſere par un mariage fortuné, a cru honorer un bon financier en lui donnant la main. Elle ſe diſtingue de ſon mari, & le croit uniquement fait pour lui gagner des millions. Dans les grands ſoupers qu'elle donne à de petits ſeigneurs, elle rougit preſque de le voir à table. Elle ne permet pas à ſon époux de traiter ſes enfans comme s'il étoit leur pere, parce qu'alors ces enfans ne ſeroient plus de qualité. Tous les défauts qu'elle remarque en eux (elle le dit preſqu'ouvertement) procedent du levain vicieux de leur pere. Tout ce qui n'eſt pas de qualité la fait tomber en ſyncope. Elle ne ſait comment elle a pu venir habiter l'hôtel magnifique de ſon époux calculateur. Son nom lui cauſe le plus grand chagrin, & pour lui faire plaiſir, il faut en lui parlant la nommer par ſon nom de fille. Tous les jours elle ſoupire ſur l'opulente roture de ſon mari. Elle l'écarte autant qu'il lui eſt poſſi-

ble, non pas par antipathie, mais par mépris pour cette ineffaçable roture qui lui revient toujours en mémoire. Il feroit trop au-deffous d'elle de demander de l'argent à fon mari; elle lui donne des *mandats* qu'il paie comme un banquier.

Qu'a donc produit la comédie de *George-Dandin?* Rien pour le tems actuel, où la finance ayant pris les connoiffances & les mœurs du fiecle, n'a plus trop de difcordance avec le ton de la nobleffe: les dehors rebutans ont difparu, mais le fond eft demeuré le même. Il faudroit donc refaire ce fujet, ne plus offrir un imbécille qu'on fait mettre à genoux devant fa femme, mais un homme foible que les vieux préjugés dominent encore, qui fe profterne en efprit devant les aïeux de fa femme, & qui femble demander grace à fes parens d'ofer coucher avec elle, tant il eft la dupe de ces impofantes expreffions, *condition*, *famille*, *maifon*, *naiffance*, qu'on fait inceffamment réfonner à fes oreilles pour faire couler fon or fur les derniers rejetons

d'un arbre généalogique entiérement desséché.

Cette extravagance de vouloir épouser une femme qui n'a que des titres, & qui vaine & fiere a l'esprit gâté par ses parens qui lui enseignent à dédaigner l'autorité maritale, est encore assez commune pour être peinte & rajeunie sous des touches nouvelles, analogues au ton, au langage & aux manieres du jour. Il paroît que l'idiôme de notre comédie doit subir tous les trente ans une entiere métamorphose. Le fond du tableau a beau être vrai, il n'y a que les nuances, & il y en a à l'infini, qui déterminent l'exacte ressemblance. Aucun personnage de Moliere n'a plus parmi nous sa physionomie complete.



CHAPITRE CCCCXXXVI.

Domeſtiques de louage.

VOUS arrivez à Paris ſans domeſtiques, vous en trouvez un ou pluſieurs pour 40 ſols par jour. Ils s'emparent volontiers des étrangers qui ne connoiſſant pas la ville, leur remettent le ſoin des marchés & des emplettes.

Que font ces domeſtiques de louage ? Ils vont chez le marchand & lui impoſent la loi du partage du bénéfice. Le marchand hauſſe le prix, & l'étranger achete l'objet au-deſſus de ſa valeur. Ces domeſtiques mettent à contribution juſqu'au traiteur ; ils ſe font payer par le loueur du remiſe (1) juſqu'à vingt ſols par jour ; ce profit eſt paſſé en uſage.

Ces domeſtiques par l'habitude où ils ſont

---

(1) Carroſſe de louage qui tient le milieu entre le fiacre & la voiture diſtinguée.

d'avoir affaire aux étrangers, les servent beaucoup mieux que ne feroient d'autres. Ils connoissent toutes les allures des différentes maisons de la capitale ; ils savent où sont placés les serrails, ce qui les meuble & leurs taux respectifs. S'ils vous volent un peu d'un côté, en revanche ils empêchent de l'autre que vous ne le soyez outre mesure. Il y a parmi cette engeance plus d'un vrai Gil-Blas ; & les valets de l'ancienne comédie ne se retrouvent plus que dans cette classe. Habiles, adroits, intelligens, ils iront au-devant de tous vos desirs ; ils connoissent les banquiers, les escompteurs, les usuriers, les avanceurs ; ils vous offrent chez les marchands un crédit immense. Ils ne manqueront pas sans doute d'espionner vos actions ; c'est un surcroît d'honoraire qu'ils touchent ; mais que ce soit eux ou de maussades serviteurs, que vous importe.

Les autres domestiques sont des machines en comparaison de ces valets actifs & prompts de la langue, de la main & du pied. Aussi

dédaignent-ils d'entrer dans les maiſons ordinaires.

Ils attendent les colonies qui partent des quatre coins de l'Europe, ſachant bien que Paris, comme centre, les recevra infailliblement. Ils ſoupirent ardemment après la paix, tems de leurs triomphes & de leurs conquêtes.

Ils en font. Pluſieurs accompagnent les maîtres qu'ils ont ſervis par haſard, & montrent au nord étonné toute l'aſcendance d'un eſprit gaſcon ou d'un génie languedocien, qui après avoir commencé ſon cours en Dauphiné, eſt venu l'achever à Paris. Ils ont vu autant d'hommes que de pays.

Tout vu, tout conſidéré, il vaut mieux encore qu'un étranger ſe laiſſe conduire par un domeſtique de cette eſpece, que de tomber entre les mains de ces abbés ſouples, & de ces égrefins ſubtils, qui ſont à la piſte des nouveaux débarqués, & qui les conduiſent dans des maiſons, ſoi-diſant honnêtes, où la maîtreſſe & les filles du logis complo-

tent vertueusement contre leur bourse, & se moquent ensuite de celui qu'elles ont dépouillé.

CHAPITRE CCCCXXXVII.

Enlevemens.

Je marche tranquillement dans la rue ; un jeune homme assez bien mis me précede. Tout-à-coup quatre estafiers sautent sur lui, le tiennent à la gorge, l'entraînent, le pressent contre la muraille; l'instinct naturel m'ordonne d'aller à son sécours, un tranquille témoin me dit froidement : *laissez, ce n'est rien, monsieur, c'est un enlevement de police.* On met les menottes au jeune homme & il disparoît.

Je veux entrer dans une petite rue, un homme du guet est en sentinelle. J'apperçois un ramas de populace qui regarde aux fenêtres. Qu'est-ce cela, monsieur ? *Rien*, répond-il, *c'est une trentaine de filles publiques qu'on*

enleve d'un coup de filet ; & les filles en fontanges de toutes couleurs défilent, conduites par des ſoldats du guet qui les tiennent galamment par la main, le fuſil baiſſé.

Il eſt onze heures du ſoir ou cinq heures du matin ; on frappe à votre porte, votre domeſtique ouvre, votre chambre ſe remplit d'une eſcouade de ſatellites, l'ordre eſt précis, la réſiſtance eſt ſuperflue ; on écarte de vous tout ce qui pourroit vous ſervir d'armes, & l'exempt qui n'en vantera pas moins ſa bravoure prend juſqu'à votre écritoire pour un piſtolet.

Le lendemain un voiſin qui a entendu du bruit dans la maiſon demande ce que ce pouvoit être ; *rien, c'eſt un homme que la police a fait enlever. -- Qu'avoit-il fait ? -- On n'en ſait rien ; il a peut-être aſſaſſiné ou vendu une brochure ſuſpecte. -- Mais, monſieur, il y a quelque différence entre ces deux délits. -- Cela ſe peut ; mais il eſt enlevé.*

On vous a arrêté, mais on ne vous a point montré l'ordre ; on vous a mis dans une voiture

ture fermée, vous ignorez le lieu où l'on va vous conduire ; vous irez visiter les murs & les cachots, ou de la Bastille, ou de Charenton, ou de Pierre-en-Cise, ou du Château-du-Ham, ou de Saumur, ou de Lourdes.

D'où part l'arrêt de proscription? Vous ne pouvez le deviner au juste.

Il n'est pas nécessaire de faire un gros volume contre les lettres de cachet. Quand on a dit, *c'est un acte arbitraire*, on en peut tirer sans peine toutes les conséquences possibles. Mais tous les enlevemens ne sont pas également injustes ; il est une multitude de délits secrets & dangereux qu'il seroit impossible au cours ordinaire des loix de connoître, d'arrêter & de punir. Quand le ministre n'est ni séduit ni trompé, qu'il n'obéit pas à des passions particulieres, à une prévention aveugle, à une sévérité déplacée, il a pour but souvent d'éloigner un perturbateur, un citoyen turbulent ; & la police, telle que la machine est montée, ne sauroit marcher aujourd'hui sans cette force prompte, active & réprimante.

Il feroit feulement à defirer qu'il y eût enfuite un tribunal particulier, qui pefât dans une balance exacte les motifs de chaque enlevement, afin qu'on ne confondît pas l'imprudence & le crime, la plume & le ftilet, le livre & le libelle.

Les infpecteurs de police déterminent pour leur part beaucoup d'enlevemens fubalternes, en ce qu'ils font crus ordinairement fur parole, & que, ne frappant d'ailleurs que la derniere claffe du peuple, on leur concede facilement les détails de cette autorité.

Quelques-uns obéiffent à leur humeur, à leurs caprices; mais qui fait fi la cupidité n'entre pas auffi dans leurs démarches, & s'ils ne favorifent pas fouvent celui qui paie aux dépens de celui qui ne paie pas? Ainfi la liberté des miférables & derniers citoyens auroit un tarif, & l'on greveroit de cette étrange impofition la portion nombreufe des *proftituées*, des *joueurs de profeffion*, des *empyriques*, des *colporteurs*, des *efcrocs*, des *chevaliers d'induftrie*, &c. tous gens qui

ſont le mal & qu'il faut punir ; mais qui en ſont encore davantage quand ils ſont obligés de payer & d'acheter pendant un certain tems le privilege de leurs déſordres.

Pourquoi telle malheureuſe ſe vante-t-elle hautement d'avoir la protection de *monſieur l'inſpecteur de police ?* Pourquoi marche-t-elle tête levée au-deſſus de ſes compagnes en les menaçant même de ſon crédit ? Elle ſe tairoit ſi l'expérience ne lui avoit pas appris, ainſi qu'au *joueur*, à l'*eſcroc*, que la balance de *monſieur* l'*inſpecteur* a pluſieurs poids & meſures, & qu'on faiſoit adroitement tomber l'*exemple néceſſaire* ſur ſon voiſin, quand on avoit ſu le détourner de deſſus ſa tête en faiſant à *monſieur l'inſpecteur* un petit préſent ou une petite délation particuliere ; car il ſe contente de cette derniere monnoie quand il ne peut tirer autre choſe : & comme c'eſt la lime qui ronge le fer, de même c'eſt la canaille qui ſert à dévoiler & à réprimer les turpitudes, les excès, les violences ſourdes de la canaille.

Nous avons pris aux Anglois leur Waux-

hall, leur Ranelag, leur Wisk, leur punch; leurs chapeaux, leurs courses de chevaux, leurs jockeis, leurs gageures; quand leur prendrons-nous quelque chose de plus important à saisir, comme par exemple la loi *habeas corpus* ?

CHAPITRE CCCCXXXVIII.

Trotoirs.

ABSOLUMENT inconnus jusqu'à ce jour dans les rues de la capitale, malgré l'exemple de Londres, l'on vient enfin d'en commencer un des deux cotés de la nouvelle route du théatre François; mais la faute que l'on a commise, c'est d'y avoir mis mal à propos des bornes qui empêchent les cochers de faire filer les roues de leurs voitures le long du trotoir. Ils les évitent soigneusement, crainte d'accrocher; ce qui fait qu'au lieu du passage aisé de trois voitures, il n'en peut filer que deux.

On a fait la même faute il y a long-tems,

dans l'endroit le plus étranglé du quai de l'Horloge-du-Palais. Deux voitures à caufe des bornes y paffent à peine ; la borne rétrécit la voie. Quoi de plus vifible? & comment répete-t-on une erreur auffi capitale ?

Les trotoirs de Londres font très-bas, & tous font fans bornes. Jamais les cochers ne font monter leurs roues deffus : le petit parapet fuffit pour les en empêcher.

L'on a mis des bornes barrées aux deux côtés de la belle rue de Tournon. Des trotoirs de fix pouces de haut, & bordés de fer, auroient tout auffi bien callé les roues, & auroient été plus commodes pour les piétons.

La pauvre infanterie demande depuis longtems cette retraite, pour marcher plus paifiblement dans les rues de cette turbulente ville. Il eft poffible d'en établir dans plufieurs ; il en eft d'affez fpacieufes pour cela ; mais c'eft en dalle de pierre, & non en pavé, qu'il les faudroit.

Ces trotoirs feroient fur-tout néceffaires aux approches de cette capitale. Dans les

mauvais tems, les chemins à côté de la grande route pavée ne ſont pas praticables. Si l'on marche ſur la chauſſée l'on riſque d'être écraſé; on eſt donc réduit à cheminer ſur la terre fangeuſe & gliſſante: l'homme qui porte des fardeaux tombe & ſe bleſſe.

Il eſt ſur-tout un mur funeſte qui regne depuis *la barriere Saint-Denis* juſqu'à *la Chapelle.* Toutes les hottes à denrées arrivent par-là: pluſieurs femmes s'y ſont caſſées bras & jambes, & cela n'arrive que trop fréquemment.

Les religieux de Saint-Lazare devroient bien faire conſtruire à leurs frais, le long de ce mur, un trotoir praticable. Ce préſent fait à cette foule de porteurs & de porteuſes qui nous amenent les légumes de toute eſpece, ſeroit digne de leur bienfaiſance, & leur terrein en acquéreroit une nouvelle valeur; car, prenez-y garde, tout bien fait au public eſt ordinairement récompenſé.

❁

CHAPITRE CCCCXXXIX.

Echoppes.

On vient d'en établir une longue file ſur les quais, à raiſon du profit qu'elles rapportent; mais elles ne ſont pas toutes avantageuſement ſituées. Celles qui ſont ſur le *quai de la Ferraille* & à la deſcente du Pont-Neuf, maſquent le coup-d'œil. Ces échoppes ont uſurpé la place qu'occupoient deux fois la ſemaine les jardiniers fleuriſtes; de ſorte que les jours de marché, ils viennent encore dépoſer devant ces échoppes, leurs pots à fleurs & arbres de toute eſpece. Ce quai déjà étroit, ſe trouve donc fort embarraſſé, & la confuſion devient ſi grande qu'on n'y marche qu'avec peine. Une fois jeté dans cette route, il faut pourſuivre juſqu'au bout, car il n'y a point de rues de dégagement, ni pour les voitures ni pour les hommes à cheval. Les filoux & les voleurs le ſoir ont

beau jeu. Ils s'esquivent par l'*Arche-Marion*; & comme le guet ne peut y faire passer ses chevaux, ce quai est dangereux la nuit.

Ces échoppes sont d'une grande incommodité sur le quai le plus passager de Paris; mais si ces petites boutiques rétrécissent indécemment la voie publique, elles gonflent en récompense la bourse de ceux qui en retirent les loyers. Or le lucre des fondateurs ne doit-il pas passer avant la sûreté & la commodité publique?

C'est toujours sur le *quai de la Ferraille* ou de la *Mégisserie* que se promene le recruteur, nourricier des armées royales. N'a guere garçon perruquier, il reparoît sur cette arene en uniforme, la tête haute & couronnée d'une aigrette, ayant une longue épée sur la hanche; il bat le pavé précédé d'un tambour, vante à chaque homme de taille les avantages du service; cajole la jeunesse, fait rougir le paysan, le vigneron, le laboureur de leur état, & cherche à les dégoûter de leurs travaux.

Un de ces officiers en uniforme arrêtant un jour un campagnard par les lambeaux de ſon habit, celui-ci le regarda froidement & lui dit: *allons, c'eſt aſſez, n'achevez pas de me déchirer.*

Ces petits détailleurs entravés dans leurs échoppes, violent de tout leur pouvoir l'obſervance du dimanche. Il ſe fait ce jour-là, entre les défenſeurs de la loi & les infracteurs, une guerre de fripperie qui n'eſt pas étrangere à nos crayons.

Une eſcouade de guet à pied ſe promene d'heure en heure pour ſaiſir les quincailleries & les vieilles culottes qui apparoiſſent en forme d'enſeignes; mais devant l'eſcouade marche un vigilant précurſeur ſoudoyé par les détailleurs & qui avertit de proche en proche de l'arrivée de la garde. L'étalage alors rentre dans la petite boutique; mais il reparoît ſoudain quand les fuſiliers ont paſſé.

C'eſt le jour cependant où l'ouvrier qui a reçu ſa paie le ſamedi ſoir ou le dimanche matin, achete des boucles, des ſouliers, des

chemiſes, une veſte, un marteau; il n'a que ce jour-là pour faire ſes preſſantes empletes.

On eſſaie les culottes dans les allées, & le marché eſt interrompu par les filles de la maiſon qui deſcendent les eſcaliers pour aller à la grand'meſſe, & auſſi par la garde ſoupçonneuſe qui pouſſe les portes à demi-fermées.

Ce quai eſt une vraie foire curieuſe, à l'uſage des déguenillés; on y fait troc d'habillemens. Tel entre dans l'échoppe noir comme un corbeau, & en ſort verd comme un perroquet. Parmi ces échanges de fripperies, une multitude de femmes tournant & retournant l'étoffe en tous ſens, préſident à des marchés qu'on ne ſauroit appeller tacites ni clandeſtins. Elles aident d'une main officieuſe aux vêtemens trop étroits & même aux boutons indociles qui ne rejoignent pas exactement la boutonniere; elles ſont entendues en fait de culottes de peaux, parlent de goût comme des académiciens, & de la *grace collante* que le chamois doit avoir. Elles ha-

billent de pied en cap le chaland, & pendant l'entretien, elles ſe ménagent habilement pour le ſoir un goûter aux Porcherons.

Les ſoldats du guet marchent complaiſamment à pas lents, parce qu'ils ont leurs femmes, leurs enfans, leurs amis, leurs parens dans ces échoppes, & qu'eux-mêmes font le commerce quand ils ne ſont pas de garde.

O loi antique du ſabbat, que d'atteintes ces marchandes empreſſées à revêtir leur prochain, ne portent-elles pas à tes réglemens! Mais avant tout, la pudeur publique doit être reſpectée; & c'eſt bien ici le cas de dire: *néceſſité n'a point de loi.*

Voilà comme rien n'eſt perdu à Paris, ainſi que dans le ſyſtême éternel de la nature. L'atome, la chemiſe uſée, la culotte trouée & le ſoulier déformé ne périſſent point encore; rien ne s'anéantit; non, rien; il ſe trouve toujours des individus qui entrent avec juſteſſe dans ces moules tout prêts. Ces culottes ſuſpendues invitent les paſſans, & la tentation eſt égale au beſoin.

Archevêques & magiſtrats, permettez donc à un manœuvre de s'enfermer le ſaint jour du dimanche dans un moule réparé à neuf. Adam avoit les feuilles du figuier, & ſon petit fils, pécheur comme lui, ſupplée à ſa nudité le long du quai de la Mégiſſerie.

CHAPITRE CCCCXL.

Dépouilleuſes d'enfans.

Je viens de parler de certaines allées; en voici d'autres où les femmes dont j'ai à faire le portrait n'y habillent point ceux qui ſont nus ou qui attendent un vêtement pour aller à vêpres & de là à la Courtille. Au contraire, ces femmes dépouillent des enfans pour s'emparer de leurs habits.

Pluſieurs allées longues, ténébreuſes (& où tous ceux qui entrent ſemblent à l'œil des paſſans être de la maiſon) ne favoriſent que trop dans l'enceinte tortueuſe de Paris & dans une ſi grande population un vol auſſi atroce que bizarre.

Ces femmes ont des dragées & des habits d'enfans tout préparés, mais d'une mince valeur: elles épient ceux qui ſont les mieux habillés; & en un tour de main elles s'emparent du bon drap, de la ſoie, des boucles d'argent, & y ſubſtituent une ſouquenille groſſiere.

Les enfans amadoués ou ſe laiſſent faire, ou pleurent, ou crient: une complice prend le ton & les manieres d'une gouvernante, les gourmandes; & les paſſans de dire: *ah, le petit mutin, il faut lui donner le fouet!* Que dit le pere quand il revoit ſon pauvre enfant ſous un accoutrement étranger deux fois trop large & où la vermine eſt logée? Ainſi diſoit le vieil Iſaac: *c'eſt la voix de Jacob, mais ce n'eſt point ſa robe.*

Ce brigandage ne pouvoit s'exercer que dans une ville immenſe & populeuſe. Les plaintes réitérées de quelques parens ont fait pourſuivre un délit, qui ſembloit ne devoir pas ſe trouver dans la liſte des crimes. Une ſentence du Châtelet a été confirmée par arrêt

du parlement du 8 juin 1779. Elle condamne une raccommodeuſe de dentelles à être fouettée & marquée, & renfermée à l'hôpital de la Salpétriere pendant neuf ans, préalablement miſe au carcan avec un écriteau devant & derriere, portant ces mots: *dépouilleuſe d'enfans.*

CHAPITRE CCCCXLI.

Directeur.

Un directeur, il y a cinquante ans, formoit encore le perſonnage le plus important de la ſociété. Diriger les conſciences des femmes de qualité, dégroſſir une confeſſion, tel étoit ſon emploi.

Ils ſont devenus rares & n'exiſtent plus que chez quelques femmes du ſecond ordre; les femmes de qualité n'en connoiſſent guere que le nom. Il faut aller les chercher chez quelques vieilles préſidentes ou conſeilleres, confinées dans un fauxbourg ſolitaire.

Là, ſous le titre de voiſin ou d'ami, vit

le béat exilé de la ville. On lui a confié l'inſtruction chrétienne de quelques nieces à marier, & que leur peu de fortune oblige à vivre chez la tante.

Sa phyſionomie quoiqu'auſtere eſt fleurie, ſa ſoutanne bien étoffée; il retrouſſe avec grace un long manteau; ſes ſouliers ſont lices; il a preſque la contenance & la dignité d'un prélat. Les mots de vertu, de probité, de piété, ſont inceſſamment dans ſa bouche; il étudie les caracteres, les flatte ſans affectation, & prend peu à peu l'aſcendant auquel il aſpire. Bientôt il décide de tout dans la maiſon, & c'eſt à ſon tribunal que ſe portent les queſtions les plus difficultueuſes.

Les nieces craignent de le mettre contre elles, & le ménagent; puis il devine tous leurs petits ſecrets; il a ſoin de vanter la diſcrétion & il en tire un parti aſſez adroit; il ne répond que quand on le conſulte; mais il fait ſi bien qu'on le conſulte toujours. Auſſi n'y a-t-il plus rien à repliquer dès qu'il a prononcé.

Il aſſigne les confeſſeurs qu'il faut prendre,

les prédicateurs qu'il faut entendre, les églifes qu'on doit fréquenter par préférence, mais il écarte tout eccléfiaftique de l'hôtel; lui feul doit régner, & l'on a foin de ne pas lui faire entrevoir le rabat d'un rival.

A table les meilleurs morceaux font pour lui, les domeftiques le fervent avec attention; il aime le café, les liqueurs, & il les favoure d'un air réfléchi. Si les propos deviennent un peu libres il paroît ne rien entendre, & fa phyfionomie qui prend un caractere de gravité, manifefte feule qu'on profere des paroles inconfidérées; il eft civil plus que poli, & l'on voit qu'il a pris fon parti fur plufieurs objets. Si l'on prononce devant lui le nom de *tartuffe*, on diroit que ce mot lui eft étranger.

Il a toujours l'air de marier les nieces; mais il a le mot de la tante, il n'en fait rien: & comme on croit aifément ce qu'on defire, les nieces s'imaginent toujours qu'il s'occupe d'elles; il les tient ainfi en haleine avec une préfence d'efprit incomparable.

Cette

Cette efpece d'hommes, qui occupoit les premieres maifons, defcend de jour en jour & reflue vers la bourgeoifie.

Ils n'ont plus aujourd'hui le ton grondeur qu'ils avoient dans le fiecle dernier; leur parole eft humble & careffante; ils n'ofent éconduire ceux qui leur déplaifent; ils font feulement remarquer leur modération, leur amour de la paix & la victoire remportée fur leur humeur. Rien ne les choque, & mettant de côté le zele trop ardent qui dévoroit leurs dévanciers, ils écoutent, fans une furprife trop caractérifée, les réflexions & les propos de la philofophie moderne.

Les curés font un peu jaloux de ces indépendans qui vont fur leurs brifées; mais comme ils fentent que leurs habitués n'ont pas affez de monde pour vivre parmi les perfonnes d'un certain rang, ils aiment encore mieux voir chez elles un directeur que de n'y appercevoir aucun eccléfiaftique.



CHAPITRE CCCCXLII.

Saccoches.

LONGS ſacs de toile forte propres à loger les membres épars de *Seigneur-million*, (1) & dont ſe ſervent les porteurs d'argent, qui, hélas ! n'en ſont pas plus riches.

On les rencontroit tous chargés & ſuant à groſſes gouttes ſous le fardeau précieux. Les billets de la *caiſſe d'eſcompte* ont diminué tout ce déménagement & remuement perpétuel de ſacs peſans & matériels qui alloient de coffre en coffre. A cette marque lourde de la richeſſe, on a ſubſtitué le *porte-feuille.*

---

(1) Quand un million repoſe majeſtueuſement étendu ſur le carreau de la ferme, dans pluſieurs ſacs & ſaccoches de différentes groſſeurs, l'avare croit lui voir des bras, des jambes, des cuiſſes, des doigts ; & pénétré de reſpect & d'amour, peu s'en faut qu'il ne perſonnifie ſon idole.

Cette *caiſſe d'eſcompte* eſt toujours comme une pierre d'attente ſur laquelle on examine ſi le public voudra bâtir de lui-même un édifice de confiance. Il faut en effet que cet édifice devienne l'ouvrage de la nation ; elle a beaucoup de peine à recevoir des idées de *banque ;* elle n'attache aucun ſens aux mots *crédit, circulation;* elle craint toujours qu'un ſecond Terrai ne vienne avec ſa main de fer tout briſer, tout prendre. La défiance preſqu'univerſelle empêche qu'un établiſſement utile ne reçoive les dimenſions qui le rendroient favorable dans un tems ſur-tout où la diſette d'eſpeces monnoyées ſe fait ſentir, & où les capitaliſtes paroiſſent vouloir théſauriſer, pour voir, ainſi qu'ils le diſent, *ce que tout cela deviendra.*

Le peuple de Paris ne comprendra jamais ce qu'on appelle *banque*, qu'on ne lui en montre le jeu, non en théorie, mais en pratique. *Paie-t-on à l'hôtel-de-ville ? Oui, quoique un peu lentement.-- Eh bien, nous reporterons notre argent au tréſor royal.* Voilà les

deux extrêmités du coup-d'œil dont il embraſſe la *circulation & le crédit.*

Dites à ce peuple que la richeſſe doit réſider plutôt dans la tête des citoyens que dans leurs coffres, ainſi que le pouvoir n'agit que parce que chaque tête en ſon particulier le croit réel, il ne pourra vous entendre; il donnera tout ſon argent pour des *parchemins-contrats*, mais il n'échangera point une obole contre un *papier fin*, un *papier-monnoie* qu'on roule, & qui s'appellera *billet de banque.* Il faudra donc changer les noms ſi l'on veut lui être utile malgré ſon aveugle oppoſition.



CHAPITRE CCCCXLIII.

Fantaisies.

C'EST ce qui desseche, ruine & consume les grosses fortunes; c'est ce qui rend dur & avare; ce qui empêche d'être compatissant, souvent même d'être juste. Un pavillon bisarre, un jardin ennuyeux, un sallon doré & maussade, absorbent l'argent qui auroit donné des jouissances réelles.

Telle femme a des fantaisies de robes, de bagues, de dentelles, qui surpassent toutes ses autres dépenses. La fantaisie devient passion. A peine satisfaite, la femme capricieuse en appelle encore une autre plus extravagante. On veut jouir pour l'œil d'autrui. Ces miseres détournent l'homme des devoirs & des plaisirs rendus plus doux l'un par l'autre, & qui lui étoient propres.

Tel est le fléau des riches; ils sont presque tous fantasques; & comme les fantasques sont

des projets qui n'ont ni baſe ni terme, ils éprouvent dans leurs rêves le tourment des Danaïdes ; ils ne jouiſſent point, & ils ont fermé la ſource de la conſolante bienfaiſance, pour ſe livrer à de courtes ſenſations fauſſes & illuſoires.

CHAPITRE CCCCXLIV.

L'air de Cour.

LA cour eſt le centre de la politeſſe, parce qu'elle y donne le ton des uſages & des manieres. L'air de cour s'imprime dans un garçon de la chambre, dans un petit contrôleur ; & à l'inſtar des grands ſeigneurs, ils affectent une contenance modeſte, puis reparoiſſent fiers & ſuperbes. Les valets prennent un ton qui par-tout ailleurs ſeroit l'excès du ridicule.

On marche des épaules à la cour. Le courtiſan ſalue légérement, interroge ſans regarder, gliſſe ſur le parquet avec une légéreté incomparable, parle d'un ton élevé, préſide

aux cercles jusqu'à ce qu'il paroisse un nom qui le réduise au ton général.

La politesse de la cour est-elle si renommée, parce qu'elle vient du centre de la puissance, ou parce qu'elle provient d'un goût réellement plus raffiné ?

Le langage y est plus élégant, le maintien plus noble & plus simple, les maximes plus aisées, le ton & la plaisanterie y ont quelque chose de plus fin ; mais le jugement y a peu de justesse, les sentimens du cœur y sont nuls ; c'est une ambition oisive, un orgueil prêt à faire des bassesses, un desir immodéré de la fortune sans travail, une crainte servile de la vérité.

Là on redoute la vertu du prince ; on lui souhaiteroit des vices, on n'espere qu'en ses foiblesses ; & ce vernis séduisant qui masque l'attitude & orne la parole, cache la flatterie & l'effronterie d'un cœur corrompu.

Parmi le nombre des courtisans se mêlent des aventuriers qui se lancent dans la foule, sont par-tout, publient les nouvelles indiffé-

rentes. Voyez leurs courses précipitées ; ils vont, viennent; que veulent-ils? que demandent-ils? On n'en sait rien ; ils mourront sans rien obtenir.

Le courtisan qui vous a salué dans la rue, ne vous reconnoît plus au lever ou à la messe.

Que de gens ont broyé inutilement le pavé de la route de Versailles ! Plus d'un courtisan meurt éthique devant l'objet qu'il poursuit & qu'il adore.

Ces courtisans oisifs que l'intérêt dévore,
Vont en poste à Versaille essuyer des mépris,
Qu'ils reviennent soudain rendre en poste à Paris.
VOLT.

Le jour que l'on nomme un ministre : c'est le plus grand génie qui ait jamais existé; rien n'égale sa pénétration, son désintéressement; l'éloge est outré; il ne peut l'entendre sans rougir, tout retentit de ses louanges. A quelque tems de là il chancelle; le dédain, le blâme, l'aigreur attaquent sa personne & ses opérations. On n'a plus rien à attendre de lui, on le déchire avec fureur.

Le ministre le lendemain de sa nomination se trouve, des parens qu'il n'a jamais vus, & des amis qu'il ne connoît pas.

On démêle sur toutes ces physionomies de cour, l'inquiétude que tout l'apprêt du visage ne déguise pas parfaitement ; le ris n'est pas vrai & les caresses sont contrefaites. Le courtisan s'exerce en tout tems à nuire à la réputation de ceux qu'il ne connoît pas, pour savoir mieux nuire à la fortune de ceux qu'il connoît. Cela s'appelle *pelotter en attendant partie.*

CHAPITRE CCCCXLV.

Liseurs de Gazettes.

VOYEZ-LES assis sur un banc aux Tuileries, au Palais-Royal, à l'arsenal, sur le quai des Augustins & ailleurs. Trois fois la semaine ils sont assidus à cette lecture, & la curiosité des nouvelles politiques saisit tous les âges & tous les états.

Mais tous ces lecteurs ardens & bénévoles

ne ſavent pas que ces nouvelles ſont mutilées, tronquées avant de circuler dans Paris ; qu'un cenſeur bien payé a ſur ces papiers politiques une inquiſition illimitée. Ils ne ſe doutent pas qu'un *bureau*, ſuprême inſpecteur des gazettes, prépare celles qui nourriſſent leur crédule ſimplicité. C'eſt-là qu'on déchire la page de vérité; qu'on ordonne de déguiſer, de ſupprimer ; que les événemens ſortent tout arrangés par les mains des *rédacteurs* & des *reviſeurs*, qui taillent & habillent les nouvelles ſelon le ſyſtême & les idées du jour. Auſſi la verſion du lendemain ne ſera pas celle de la veille. Le *bureau* aura ordonné des *incidens*, aura effacé, puis réabilité la même phraſe, ſans trop ſavoir ce qu'il doit permettre ou empêcher. Un courrier fera vingt voyages pour la ſtructure d'une période ; mais à coup ſûr on prendra toujours le parti de rayer, car c'eſt le plus court. Oh, comme l'on craint le tocſin d'une période indocile !

Mille fois trompé, le bourgeois de Paris le ſera encore le lendemain. Il eſt tellement

né pour l'erreur qu'on lui apprête, qu'il ne s'appercevra pas que chaque ordinaire le remet précisément au même point, & que tous ces faits qu'il prend pour certains, deviennent équivoques quelques jours après, parce qu'on a donné des dimensions étranges à un peu de vérité, & que tout le reste a reçu les couleurs ingénieuses du mensonge.

Ne diroit-on pas à chaque *Mercure* nouveau, que l'Angleterre est abymée, qu'elle n'a plus ni flottes, ni commerce, ni banque? On entend dans les cafés des gens qui, la *gazette de France* en main, au plus léger avantage, affirment que le peuple Anglois est aux abois; que dans trois mois il n'en sera plus question. C'est un épicier du coin qui spécule sur le sucre & le café, qui fait ces belles prophéties; il le dira le soir à sa femme qui hait les Anglois, parce qu'ils sont hérétiques.

Cependant on a passé sous silence, pendant six années consécutives, les opérations de ce peuple énergique, valeureux & fier, qui crée & qui sent ses forces, & dont la situa-

tion politique n'eſt jamais voilée ; car dans une feuille véridique, le gouvernement annonce avec franchiſe les revers & les ſuccès de la guerre ; & l'Anglois après avoir dit tout haut ſa façon de penſer, (1) donne volontairement une partie de ſa fortune pour les beſoins de la patrie. Et pourquoi ? C'eſt qu'il a pu avoir un avis & le produire en citoyen à ſes concitoyens.

Jamais on ne vit chez aucune nation plus de reſſources, plus d'intrépidité, plus de nerf, plus de génie. Ses flottes ſorties de ſes ports comme par enchantement, tiennent du prodige, & la poſtérité aura peine à croire ce que l'hiſtoire lui racontera, tant le grand reſſort de la liberté eſt fait pour opérer les choſes les plus extraordinaires. Et comment

---

(1) Au commencement de la guerre contre l'Amérique, un citoyen de Londres, qui ne l'approuvoit pas, publia un pamphlet ayant pour titre : *Shall j go to war againſt my brethren in América.*

ne pas s'intéreſſer aux deſtinées de ce peuple qui offre l'homme ſous ſa plus noble attitude ? Sa bravoure, ſes vertus patriotiques ſont dues à ſon gouvernement. L'Angleterre un bras en écharpe, a combattu la France, l'Eſpagne, la Hollande, l'immobilité de quelques alliés ſecrets. Seule elle a contrebalancé trois puiſſances voiſines. Voilà ce que fait un peuple qui a ſon génie en propre. Le bras eſt toujours ferme quand notre penſée entiere eſt à nous. Légiſlateurs, étudiez donc enfin cette réaction, & connoiſſez ce viſible rapport.

Lorſqu'un pamphlet véridique vient par haſard à ſe gliſſer dans la capitale, le *bureau* frémit, prétend qu'il faut garder un *tacet abſolu* ſur les événemens qui agitent l'Europe, comme devant nous être étrangers à nous, pauvre peuple, aſſis aux derniers rangs ; qu'il n'eſt pas néceſſaire que nous ayions une autre feuille que la *gazette de France*, parce que c'eſt là que ſont les idées completes, les faits dans toute leur intégrité ; & que s'il y a par fois quelques omiſſions, c'eſt pour ne point trop

chagriner les bons citoyens, les rentiers paisibles, & ne point inquiéter leur sensible patriotisme.

Si vous payez au *bureau*, vous aurez peut-être le privilege de faire venir du dehors des nouvelles politiques ; mais elles seront revues & corrigées. Jamais la vérité nue n'obtiendra son passeport.

Oh ! que ce *Renaudot* qui, dans le siecle passé, pressentit le besoin de l'oisiveté, de la vieillesse & de l'esprit d'observation si rare, (mais pourtant caché quelque part dans les murailles de Paris) ouvrit une mine féconde à l'avidité de nos *bureaux modernes !* Tous les commis ont juré de vivre sur ces gazettes & autres feuilles périodiques, & ils vivront à leur aise, car la curiosité du public qui s'imagine toujours qu'on cessera de l'abuser, est un fond intarissable.

Mais qu'arrive-t-il aussi de tout cet étalage de mensonges?

Un bon mot dit à propos renverse en un instant tout l'édifice de ces gazettes privilé-

giées. *Comment va le ſiege de Gibraltar? Aſſez bien, il commence à ſe lever.* Ce mot paſſe de bouche en bouche; on le répete au café, au parterre; tout le monde rit jusqu'à l'épicier, & le public tout-à-coup éclairé ſait enfin à quoi s'en tenir.

Quel nom mépriſable que celui de *gazetier*, quand on vend le menſonge à la face de l'Europe; que l'on trahit d'une maniere auſſi vile les intérêts de la génération préſente, & qu'on s'abandonne au mépris de la poſtérité qui s'avance & qui va flétrir bientôt le ſoudoyé & celui qui le ſoudoie!

Ces détails ſi bien vendus, dont on eſt ſi avide aujourd'hui, deviendront dans quinze jours d'une indifférence abſolue. A la paix, toutes ces trompettes confuſes ſe tairont; ces chroniques journalieres tomberont dans le plus profond oubli; l'hiſtorien n'y trouvera que des dates & cherchera ailleurs des mémoires que la puſillanimité, la paſſion & l'ignorance n'auront point altérés.

Que l'hiſtorien ſera ſur-tout embarraſſé,

quand il lui faudra peindre l'esprit des citadins au milieu de ces grands mouvemens qui exprimoient le sang des nations, & quel degré d'intérêt prenoit l'habitant des villes à ces chocs épouvantables! Comment tout Paris étoit-il insurgent, sans trop savoir pourquoi ? ou du moins sans avoir su tirer la moindre conséquence de sa gratuite opinion ?

Les noms des généraux Américains, & les lieux de la guerre, sans cesse estropiés par un peuple ignorant; le grand mot de la *liberté des mers* dans la bouche de nos dames; nos élégans confondant les mâts & les cordages d'un vaisseau, comme s'ils l'eussent monté; l'Europe tout-à-coup transplantée en Amérique, & le globe couvert d'un pôle à l'autre de républiques naissantes, trouvant chacune leur *Francklin* avec la devise, *eripuit cælo fulmen sceptrum que tyrannis*; toutes ces créations délirantes faites à un souper libertin par des hommes qu'un exempt subitement entré auroit fait pâlir, oh, quel chapitre grotesque à tracer!

A la nouvelle du désastre que notre escadre éprouva sous les ordres du *comte de Grasse*, le Parisien jeta un cri de douleur & d'indignation ; il ne se fit pas à l'idée de voir entrer le superbe vaisseau *la Ville de Paris* dans les eaux de la Tamise. On eût dit que cette commotion alloit imprimer aux esprits un caractere absolument nouveau ; mais le Parisien, après les plaintes & les clameurs les plus hautes, retomba tout-à-coup dans le silence qui lui est ordonné.

Depuis sept à huit mois seulement, le fretin des nouvellistes, à certaines heures, compose des groupes devant les cafés & autres endroits où se lisent les gazettes. Un orateur préposé par la police endoctrine la troupe écoutante ; il est rarement contredit. Osez combattre le harangueur & les leçons dictées qu'il distribue, l'espion averti aura bientôt son oreille à votre bouche.

Ces groupes (que le fusil du guet auroit dispersés autrefois) ont reçu la permission de déraisonner sur le pavé, le pied dans

le ruiſſeau, au bruit des carroſſes qui paſſent & qui interrompent le zele & l'éloquence de l'orateur ; car la roue écraſeroit tout comme un autre ce Démoſthene nouveau.

Ce qui étonne le plus, c'eſt de voir de pauvres diables tout déguenillés ſe paſſionner pour une nouvelle récente, & s'en raſſaſier comme ſi c'étoit du pain.

Pluſieurs ſe font aides-de-camp & ſervent à la correſpondance des nouvelles qui circulent parmi ces groupes ardens à ſe nourrir de bavardage, & qui oublient l'heure du ſouper & leur famille, pour ſe livrer à la ſinguliere manie d'écouter & de dire des ſottiſes en plein air.

La police ne leur conteſte pas ce rare plaiſir ; & c'en eſt un bien vif pour l'obſervateur, que d'examiner ces figures groteſques, & d'entendre les réflexions baroques qui enchériſſent encore ſur les préventions & les erreurs des gazettes les plus anti-anglicannes.

CHAPITRE CCCCXLVI.

Entresols.

LES architectes, dans la construction de leurs hauts & modernes bâtimens qui frappent la vue de tous côtés & dans les rues les plus dédaignées, ont jugé que celui qui occuperoit la boutique ne devoit avoir au-dessus qu'un cachot pour y séjourner.

Tous ces entresols sont une espece de cave basse & voûtée, & le plancher est si peu élevé, que la tête de l'homme de la taille ordinaire y touche presque.

Celui qui est obligé de vivre là-dedans en ménage, risque sa santé par le peu d'air qui y circule, sur-tout pendant la nuit lorsque tout est clos. Comment relever d'une maladie dans un espace aussi étroit ? Comment une femme y peut-elle accoucher & faire ses couches ?

Tandis que l'architecte a affecté de donner

aux premiers étages une hauteur faſtueuſe, il a écraſé l'entreſol. Paſſé le troiſieme étage, à meſure qu'il s'eſt élevé, il a diminué l'air inſenſiblement, & le ſeptieme redevient auſſi reſſerré que l'entreſol.

Architectes inhumains ! vous avez péché; vous avez adopté l'eſprit du riche ; vous avez calculé comme eux : tout d'un côté, rien de l'autre; vous avez peſé l'air dans une balance avare ; vous avez dit avec cruauté : il ne faut pas plus de place pour un lit. Un homme de ſix pieds pourra à la rigueur ſe mouvoir & s'étendre dans ce cachot. Vous avez fait des loges, & non des chambres. Barbares ! pourquoi vous êtes-vous ainſi prêtés à l'avidité des propriétaires ? Complices de leur dureté inſultante, vous avez avili votre art ; il conſiſtoit à donner à chaque caſe de la ruche humaine des dimenſions à peu près égales. Voyez l'abeille ; conſtruit-elle ici des alvéoles très-larges, là des alvéoles exceſſivement reſſerrés ? Non : ſon ouvrage eſt régulier ; & pourquoi ne pas imiter dans vos travaux cet

infecte admirable ? Que ne corrigiez-vous les idées basses & mesquines du bâtisseur ?

Architectes ! vous direz tous, *il n'est pas permis de fabriquer ni de vendre des poignards ;* & au bout de votre compas, après une lente réflexion, vous avez voûté à dix pieds des ruisseaux infects les cages insalubres où vous saviez que vos semblables devoient naître, respirer, croître & vivre.

Vous n'êtes pas aussi coupables que le fondeur qui jeta en moule son taureau pour complaire à la tyrannie ; mais vous avez manqué d'entrailles, de prévoyance, de dignité ; & vous méritez qu'on vous condamne à occuper toute votre vie ces entresols, où vous n'avez fait entrer que tant de rayons de lumiere, & tant de pouces cubes d'air.

Je déclare quiconque aura tracé ces dessins chiches, & livré ces plans sordides pour l'élévation de ces nouveaux bâtimens, indigne & incapable à jamais de travailler à un temple, à un théatre, à un hôpital, enfin à tout édifice vaste & majestueux, fait par son utilité ou par

ſa grandeur, pour inſpirer l'admiration à la génération préſente ou future.

CHAPITRE CCCCXLVII.

Vendeur de Tiſanne.

Il porte une fontaine de fer-blanc ſur ſon dos; il a un bonnet garni de plaques & de plumes de héron; il eſt ceint d'un tablier blanc; il ſe place dans un paſſage public, toujours debout; il crie inceſſamment & interrogativement : *à la fraîche, qui veut boire?*

Deux gobelets d'argent ſont enchaînés à ſa ceinture, de peur ſans doute que le buveur ne les emporte & ne ſe cache après dans la foule; mais la chaîne longue & courbée pend encore juſqu'à terre. Celui qui boit n'eſt pas ſûr d'avaler juſqu'à la derniere goutte. Un paſſant bruſque marche ſur la chaîne qu'il n'apperçoit pas, fait danſer le gobelet & la liqueur; tout le groupe environnant eſt mouillé de l'eau de régliſſe qui a échappé aux

levres avides & trompées du nouveau Tantale.

L'eau de réglisse a été bien battue dans la fontaine éternellement ambulante; aussi mousse-t-elle d'elle-même; les enfans, les bonnes, les garçons tailleurs, les écoliers s'attroupent en été autour du vendeur de tisanne; il ne fait qu'ouvrir & fermer le robinet avec une précision adroite, & tous boivent dans le même vase. Le rincer seroit chose longue & superflue; les buveurs pressés de la soif n'en donnent pas le tems; on en fait néanmoins le semblant.

Vous seriez sur une échelle de dix pieds de hauteur, que le gobelet enchaîné pourroit encore monter jusqu'à vos levres. Si vous buvez lentement, ce qui n'est pas permis, le vendeur tire la chaîne à lui, & vous avertit de cette maniere que d'autres attendent; *avalez*, vous crie-t-il, *c'est du vin de Condrieux, vin de Canarie!*

On donnoit autrefois deux coups à boire pour un liard: mais c'étoit dans le bon tems.

Depuis que tout eſt renchéri, on ne donne plus qu'un coup à boire pour trois deniers; ce qui fait que quelques bourgeoiſes économes partagent le gobelet en deux; moyen adroit pour alléger l'écot.

Pourquoi boit-on à cette petite fontaine, dira l'étranger, au lieu de boire largement aux fontaines publiques? Il en parle bien à ſon aiſe lui! On ne boit pas aux fontaines publiques de Paris; c'eſt la choſe impoſſible; point de baſſin, un robinet très-bas, le plus ſouvent à ſec, en voulant boire on ſe caſſeroit les dents contre le gouleau.

Ces vendeurs de tiſanne arpentent le dimanche les Champs-Eliſées & les boulevards, arroſant les bouches qui ſuffoquent de pouſſiere. Ils vuident leurs fontaines juſqu'à douze ou quinze fois de ſuite, & gagnent par jour juſqu'à ſept francs dans les mois de l'été.

L'immobile paquet de régliſſe n'abandonne jamais le fond de cette fontaine; tourmenté par un choc perpétuel, il faut qu'il rende tous ſes ſucs. Ceux qui veulent avoir la vogue y

ajoutent quelques tranches de citron. Ceux-là on les diſtingue de loin; ils ſont plus fiers que les autres, & la plume de coq plus élevée voltige ſur leur tête; on les invite & ils font la ſourde oreille.

Si le vendeur ment en criant *à la fraîche*, ce n'eſt pas de ſa faute; il marche le long du mur tant qu'il peut; mais il y a loin de la riviere aux promenades publiques, & ſi les rayons du ſoleil ont fait bouillir l'eau de régliſſe, il n'en peut mais. N'a-t-il pas ombragé ſa tête d'un panache, comme pour mettre à l'ombre la boiſſon publique? Peut-il affoiblir l'œil du jour, commander à la fraîcheur, donner une boiſſon à la glace pour trois deniers?

En hiver il criera *à la chaude*, mais le métier ne vaudra plus rien, & le vendeur de tiſanne appellant en vain le public ſans ſoif, ſe fera dans ſon déſeſpoir rapeur de tabac.

Cet abreuveur de populace altérée eſt quelquefois bel-eſprit. Tandis que ſa main diſtribue l'eau mouſſeuſe, ſa langue débite

une infinité de *rebus* populaires qui réjouiſſent le buveur ; il s'interrompt pour rire d'une bouche large au nez de celui qui le déſaltere & qui l'amuſe : le tout pour un liard.

Anatomiſtes, dites-le moi, comment ſon goʒier docile peut-il ſuffire à crier ſans interruption, à chanter ſa marchandiſe, avec des roulades, des paſſages & des tons qui me ſurprennent véritablement ? Le larynx de ces hommes-là eſt bien remarquable, & leur glotte de perroquet doit avoir, ſi je ne me trompe, une configuration toute particuliere. C'eſt une voix enfin comme il n'y en a pas dans le reſte du monde.

Muſique, bons mots, régliſſe, ils prodiguent tout ; mais auſſi faiſant certaines pauſes, ils diſparoiſſent & vont au cabaret métamorphoſer promptement en vin l'eau fade de leurs fontaines ; en cela, ils reſſemblent aſſez aux vendeurs de morale, qui la crient volontiers en tous lieux, mais qui laiſſent à d'autres le ſoin de la ſavourer.

CHAPITRE CCCCXLVIII.

La Curiosité.

VOUS avez vu des fontaines portatives qui voyagent. Eh bien, voici un *opéra sur roulette, & qu'on porte à dos d'hommes.* (1) C'est une cassette où sont adaptés ces verres d'optique qui grossissent les objets. Là vous voyez Constantinople, Pékin, Londres, Madrid, la bataille de Fontenoy, gagnée en personne par Louis XV, un combat sur mer, avec la fumée des canons, où le François est vainqueur ; les images passent successivement & l'explication va toujours son train ; elle ne cadre point exactement avec l'objet qui paroît ; la parole va plus vîte que le carton coloré. Mais le directeur est pressé, il faut qu'il donne douze représentations par heure. Tudieu, quel chef-d'œuvre !

(1) Vers heureux de M. Lemierre.

Un rideau couvre les curieux ; il eſt bombé par le dos ſenſible des ſpectateurs. Aux beaux endroits, leur ſatisfaction perce & le rideau eſt ému.

L'impatience ſaiſit ceux qui attendent ; ils prennent une moitié de lunette ; le fil de l'admirable hiſtoire eſt interrompu pour celui qu'on a diſtrait, & voilà qu'il en commettra toute ſa vie une erreur contre la géographie.

Le Pariſien a voyagé ſans grande dépenſe & ſans accident ; il a vu au fond de la boëte merveilleuſe tous les pays qu'il ne verra jamais autrement ; il ſe ſent plus inſtruit ; il a une idée de l'océan, d'un vaiſſeau vogant à pleines voiles ſur la mer tranquille ou orageuſe ; & la jeune fille, curieuſe & réſervée, que les vaiſſeaux de haut-bord intéreſſent moins, a demandé quand paſſeroit le *ſerrail du grand-ſeigneur* ; il paſſe, elle s'en retourne avec la confiance qu'il ne reſſemble pas tout-à-fait au couvent où l'on retient ſa couſine.

C'eſt ce qu'elle deſiroit de ſavoir ; mais *l'eunuque blanc* l'embarraſſe encore. Elle l'a

vu près de la ſultane favorite, & elle n'en devine pas davantage. Le groſſier explicateur a paſſé là-deſſus ſi rapidement, & c'étoit-là ſur-tout ce qu'elle auroit voulu connoître à fond dans la curioſité.

On jouit des miracles de cette curioſité pour ſix deniers par dos, égalité de places; il n'y a ni premieres loges ni parterre, & jamais il n'y eut dans ce ſpectacle de déſobéiſſance formelle à la voix du directeur. Pendant l'intervalle des repréſentations & des ſcenes, il joue d'un inſtrument qui repréſente tout un orcheſtre. Il n'y a ni muſiciens, ni acteurs, ni receveurs de billets à ſoudoyer, il eſt tout lui ſeul; maître du phyſique comme du moral, on voit qu'il a compoſé l'*explication* ou le *commentaire* de la décoration changeante, & il a pardeſſus le marché les épaules aſſez robuſtes pour emporter ſon théatre & le promener dans les différens quartiers où il ſuppoſe que le goût regne encore.



CHAPITRE CCCCXLIX.

Sallon de Peinture.

Ce fallon eft peut-être la piece la plus réguliérement vafte qui exifte dans aucun palais de l'Europe. Il n'eft ouvert que tous les deux ans. La poéfie & la mufique n'obtiennent pas un auffi grand nombre d'amateurs ; on y accourt en foule, les flots du peuple, pendant fix femaines entieres, ne tariffent point du matin au foir ; il y a des heures où l'on étouffe.

On y voit des tableaux de dix-huit pieds de long qui montent dans la voûte fpacieufe, & des miniatures larges comme le pouce, à hauteur d'appui. Le facré, le profane, le pathétique, le grotefque, tous les fujets hiftoriques & fabuleux y font traités & pêle-mêle arrangés ; c'eft la confufion même. Les fpectateurs ne font pas plus bigarrés que les objets qu'ils contemplent.

Un badaud prend un perſonnage de la fable pour un ſaint du paradis; *Typhon* pour *Gargantua*, *Carron* pour *S. Pierre*, un *ſatyre* pour un *démon;* & comme le dit l'auteur du poëme *des Faſtes*, l'*arche de Noé* pour le *coche d'Auxerre.* Eh bien! ce peuple qui n'a aucune connoiſſance en peinture, va par inſtinct au tableau le plus frappant, le plus vrai; il ne le manque pas. C'eſt qu'il eſt juge de la vérité, du trait naturel, & tous ces tableaux ſont faits pour être jugés en dernier reſſort par l'œil du public.

Ce qui fatigue & quelquefois révolte, c'eſt de trouver là une foule de buſtes, de portraits d'hommes ſans nom, ou le plus ſouvent exerçant des emplois antipopulaires. Que nous fait la figure de ces financiers, de ces traitans, de ces premiers ou ſeconds commis, de ces dolentes marquiſes, de ces inconnues comteſſes, de ces préſidentes nulles, qui ont les joues enluminées, car il faut peindre les femmes avec leur rouge; il faut de plus les faire rire. De ſorte que le ſallon a l'air d'une

aſſemblée de foux, groteſquement habillés, qui ſe rient aux nez & ſe moquent les uns des autres. Puis ces viſages ſemblent dire: j'ai payé par orgueil pour être ici ſur la toile ou en marbre. Toutes ces phyſionomies, que rien ne fait ſortir du cercle vulgaire, méritent-elles cette diſtinction? Elle ne devroit être accordée qu'aux perſonnes diſtinguées par leurs vertus, leurs talens ou par des ſervices rendus à la patrie.

Que le pinceau ſe vende à l'oiſive opulence, à la coquetterie minaudiere, à la fatuité hautaine, le portrait peut demeurer dans la ſalle ou dans le boudoir, mais qu'il ne vienne jamais affronter les regards du public dans un lieu que la nation accourt viſiter! Peut-on voir ſur la même ligne le buſte d'un guerrier illuſtre, d'un homme de génie & celui d'un garde-note?

Pendant l'ouverture du ſallon, il paroît une multitude de brochures que tracent tour-à-tour l'envieux, l'ignorant & l'amateur. Chacun alors a la manie de ſe connoître en peinture

ture, & les gens de lettres en général ne s'y connoissent pas, quoiqu'ils affectent aujourd'hui de faire entrer dans leur style beaucoup de termes de cet art. Ce déluge de pamphlets n'empêche pas la foule de se porter aux tableaux critiqués ; & l'enfant qui sourit à la peinture parlante, détruit toutes les objections de l'écrivain prévenu ou difficile.

Quand la jalousie s'allume une fois entre les peintres, elle surpasse encore celle des poëtes.

Les peintres d'histoire se placent au-dessus des autres peintres, qu'ils appellent peintres de *genre*.

La peinture dans le siecle dernier sembloit n'appartenir qu'à l'église & aux rois ; elle ne travailloit que pour les temples & les palais ; voilà pourquoi les peintres d'histoire sont encore orgueilleux & veulent tenir le premier rang. Il leur est dû toutefois, quand ils ont marié à la belle exécution le choix d'un sujet noble & intéressant.

Si dans notre malheureuse tragédie il y

a toujours un roi ; ſi ce roi eſt toujours un tyran, & s'il s'agit toujours de le poignarder, de lui ôter *la vie & la couronne ;* de même, la peinture, comme la tragédie amoureuſe de cataſtrophes ſanglantes, a eu la ſombre & longue manie des compoſitions repréſentant des martyrs, des ſupplices, des bûchers, des corps mutilés ou brûlés. Entrez dans une égliſe ; vous ne voyez dans les voûtes que des mines de bourreaux & des ſaints patiens que l'on torture à loiſir.

Le pinceau long-tems conduit par l'eſprit fanatique des moines, ou dévoué à l'adulation la plus caractériſée, eſt revenu enfin à des compoſitions douces, agréables & touchantes.

Les ſujets ſont mieux choiſis ; ils appartiennent à la morale, au ſiecle paſtoral ou au patriotiſme ; & l'œil n'eſt plus révolté par ces images de tyrannie & de cruauté, qui teignent de ſang les murailles de nos temples, dans l'idée d'honorer ainſi les victimes de la religion : mais ſi elles jouiſſent d'un bonheur

ineffable, pourquoi tranfmettre aux regards la figure atroce de leurs bourreaux, & en épouvanter l'ame timide & compatiffante qui vient adorer & prier ?

Les mœurs actuelles nuifent beaucoup aux jeunes peintres. Ils font devenus moins laborieux que leurs prédéceffeurs. La trop grande diffipation dans laquelle ils vivent, abforbe le tems néceffaire pour les grands travaux; puis le libertinage dégrade auffi quelquefois l'artifte & fon génie. Il étoit fait pour s'élever au fublime; il amollit fon pinceau, le dénature, le rabaiffe à des fcenes communes. Tel qui étoit né pour nous retracer les faits immortels de notre hiftoire, fera une *bambochade*, où deux petits amours feront groupés près du fémur d'une nymphe.

On voit au fallon que les peintres François ont été fort embarraffés pour peindre nos têtes poudrées & nos joues enluminées: mais quand il faut que leur pinceau rende un *confeiller en robe*, alors c'eft bien autre chofe. Quoi de plus ridicule en peinture, qu'un

homme affublé d'une étoffe noire, ayant lui-même le visage basané, une perruque vaste & d'une blancheur éclatante ? Il n'y a rien de si discordant en couleur ; la nature n'a rien fait de semblable. Il ne faut qu'une pareille figure pour tuer un tableau, fût-il parfait d'ailleurs. Je ne connois rien au monde de plus grotesque, de plus bizarre, que ces tableaux de l'*hôtel-de-ville* & de *Sainte-Genevieve*, où l'on voit de pied en cap les *prévôts des marchands* & les *échevins* avec leurs robes traînantes, leurs perruques ébouriffées, leurs manchettes, &c. L'imagination dans sa bizarrerie ne sauroit rien créer au-delà de ces encolures. Prenez le costume de tous les peuples de la terre, je vous défie de rencontrer quelque chose de plus risible. Raphaël, le Titien, Rubens auroient pris ces coëffures moutonnées pour une charge extravagante, une fantaisie inconcevable.

Que le peintre s'abstienne donc désormais de peindre des perruques poudrées & des robes noires. L'habillement des Hottentots

ſeroit cent fois moins étranger au pinceau, & ne le repouſſeroit pas d'une maniere auſſi dure, auſſi diſcordante.

J'en dirois autant du rouge des femmes; mais cela ſaute tellement aux yeux, que j'en connois plus d'une qui par inſtinct n'ont pu ſe conſidérer long-tems dans leurs portraits chargés de cette enluminure. Quelque choſe leur diſoit qu'elles pourroient être ainſi dans le monde, vu l'uſage, la mobilité des yeux & des traits du viſage; mais que de plaquer ce *rouge*, ce maſque ſur la toile, c'étoit vouloir immortaliſer tout à la fois le mauvais goût & une tache défigurante.

Le ciel de Paris, dans ſa teinte demi-ſombre, eſt peu favorable à la couleur. Les peintres qui arrivent de Rome avec une touche fraîche & brillante, la perdent inſenſiblement; & l'on diſtinguera toujours l'école du Louvre à ſon coloris, en général inférieur à celui des autres écoles.



CHAPITRE CCCCL.

Boueurs.

Ils enlevent les immondices que le balai domeſtique pouſſe dans le coin des bornes ; mais ce balai eſt mou & inſuffiſant ; les boueurs écument la ville. Il faut de l'adreſſe pour paſſer vîte entre leur pelle & leur tombereau. Si vous ne prenez pas bien votre tems, ſi votre élan manque de juſteſſe, la pelle du boueur ſe verſe dans votre poche. Il faut avoir l'œil preſte & le pied ſûr ; car les boueurs en ſouquenilles, ennemis nés des habits propres, n'interrompent jamais leurs fonctions. Ne ſoyez point diſtrait en paſſant à côté d'eux ; ils ne vous voient pas, ils ne ſongent point à vous, ils flanquent la boue épaiſſe comme de l'eau bénite ; & s'ils nettoient les rues, ils n'ont point ordre de ne pas faire jaillir ſur les paſſans de larges éclabouſſures.

Le tombereau voiture une boue liquide

& noirâtre, dont les ondulations font peur à la vue ; elle s'échappe, & le tombereau entr'ouvert diſtribue en détail ce qu'il a reçu en gros. La pelle, le balai, l'homme, la voiture, les chevaux, tout eſt de la même couleur, & l'on diroit qu'ils aſpirent à imprimer la même teinte ſur tous ceux qui paſſent. Le danger eſt ſur-tout du côté où le boueur n'eſt pas ; vous longez avec confiance une roue immobile, une pelletée d'ordures vous deſcend ſur la tête.

La putridité morale accompagne pour ainſi dire l'infection des ruiſſeaux. Oh, ſi la pelle du boueur pouvoit mettre dans le même tombereau toutes ces ames de boue qui infeſtent la ſociété, & les charier hors de la ville, quelle heureuſe découverte, & combien elle ſeroit précieuſe à la police !

Les inſpecteurs font au moral ce que les boueurs font au phyſique. Mais ils n'enlevent pas tout ; il eſt impoſſible de vivre dans cette grande ville ſans être maculé par la pelle du boueur, ou par la langue de la baſſeſſe ; il

faut recevoir le coup de la méchanceté comme le coup du balai, ſe laver & ſe taire.

Paris depuis quelques années m'a paru plus mal-propre qu'il ne l'étoit ci-devant. D'où vient cette négligence? Le bourgeois tenu de balayer ſa porte, ne la balaie pas ou la balaie lâchement. La police avoit établi des balayeurs, à charge de faire payer à chaque maiſon une légere contribution : mais le bourgeois qui redoute la plus petite taxe, parce qu'il ſait par expérience qu'elle ne fait que *croître & embellir*, s'eſt refuſé au paiement. On attend ſans doute que le bourgeois récalcitrant en ait juſqu'aux oreilles & qu'il crie. Alors il ſe ſoumettra de bonne grace à la régie des balayeurs, qui me ſemblent de toute néceſſité. Les ſervantes & les valets s'acquittent très-mal de cet emploi devant la façade des maiſons; & puis le balai ne va point juſqu'au ruiſſeau du milieu, parce qu'à Paris, plus qu'ailleurs, chacun eſt pour ſoi & qu'on s'y inquiete peu de l'intérêt général.

En attendant que ce procès entre la bour-

geoisie & la police soit vuidé, le riche qui va en carrosse s'en moque, & la boue ferrugineuse vole sur celui qui ne veut pas payer & sur celui qui paieroit bien volontiers. Les dégraisseurs y gagnent ; mais souvent leur art disparoît devant certaines taches indélébiles, tant les souillures, au physique comme au moral, ont dans cette double fange une empreinte corrosive qui brûle & noircit l'étoffe.

CHAPITRE CCCCLI.

Charrettes.

ELLES sont toujours trop chargées & au-delà de ce qu'il est possible à des chevaux de traîner. Si le pavé est glissant & qu'il faille monter un pont ou une rue un peu élevée, c'est un train d'enfer; rien n'égale la brutalité, la stupidité & la barbarie du charretier. Toujours fouettant & jurant, le pavé étincele sous les nerfs tendus & impuissans

des malheureux chevaux qui ne peuvent dompter la résistance du fardeau. Les coups de fouets déchirans qui retentissent tandis que les pieds des chevaux frappent & brisent le grès des pavés, font des rues de Paris une arene de tourmens pour le plus utile de tous les animaux.

Il n'y a point d'Anglois qui ne tressaille d'effroi & qui ne soit saisi de douleur, en les voyant traiter si inhumainement. Les charretiers lui paroissent fort au-dessous des chevaux qu'ils accablent de coups. Leur dureté est ce qui retarde leur course; les mieux nourrir, les charger moins, voilà ce qui rendroit leur service plus prompt & plus durable.

Une ordonnance de police, favorable aux chevaux, seroit-elle déplacée?



CHAPITRE CCCCLII.

Turgottines.

VOITURES publiques, ainſi nommées lors du changement que fit M. Turgot dans toutes les meſſageries du royaume, à l'aide d'un privilege excluſif.

La gêne qu'on y éprouve pourroit un jour faire naître l'idée fauſſe d'un miniſtre exacteur. La caiſſe de ces carroſſes eſt étroite, & les places y deviennent ſi preſſées, que chacun redemande ſa jambe ou ſon bras à ſon voiſin lorſqu'il s'agit de deſcendre. Le marche-pied trop haut eſt incommode & impraticable pour les femmes.

Si malheureuſement il ſe préſente un voyageur avec un gros ventre ou de larges épaules, tout le monde eſt ſupplicié, il faut gémir ou déſerter.

On fait partir les voyageurs à deux heures du matin en hiver, afin de dépenſer le tems

dans des bureaux vers les quatre heures du soir, & ce pour la visite de quantité de ballots qui ne les regardent pas. Il y a des bureaux où l'on vous tient la carrossée en plein minuit à la belle étoile, dans une cour venteuse, durant tout le tems de la décharge immense des marchandises ; & quand on se plaint, on vous répond que *telle est la volonté du roi.* Le commis insolent se moque du citoyen, en lui fermant la bouche avec ce grand mot, que d'ailleurs le ministre & le rat-de-cave mettent en France à *toutes sauces.*

On attele de maigres chevaux de poste, souvent écorchés, à cette machine monstrueuse, chargée de monde & surchargée de coffres & de valises. Il n'y avoit que des foux qui pussent imaginer de faire courir la poste à des voitures si lourdes ; mais les inventeurs se sont fort peu embarrassés de faire crever des chevaux & pâtir des hommes ; le gain, voilà ce qui a fait rouler la machine dans leur imagination, & puis il a fallu, bon gré mal gré, qu'elle roulât sur les chemins. Mais pour-

quoi s'en étonner ? On a bien vu les grilles de Chanteloup aller en poste.

Ces voitures privilégiées ont de si beaux réglemens, que l'intérêt de la marchandise passe toujours avant l'intérêt du voyageur. Les femmes enceintes, les convalescens, les personnes d'une constitution délicate trouvent les soupentes si rudes, les places si serrées, les descentes si dangereuses, qu'elles regardent comme un tourment d'y entrer, & comme un bonheur d'en sortir.

Ainsi, tandis que les méchaniciens s'exercent à Londres à construire des voitures plus légeres, quoiqu'avec la même solidité, afin d'épargner la fatigue aux chevaux, nous avons augmenté la grossiere pesanteur des nôtres ; & ce n'est plus une voiture, c'est un globe qui se meut.

Son passage devient effrayant ; un bruit tumultueux le précede & l'annonce. S'il descend avec rapidité, il risque de se renverser ; quelquefois l'accident arrive, l'énorme carrosse tombe, & vous avez beau demander

au directeur le prix de vos bras & de vos jambes, il vous montre fi oidement son privilege, & regarde votre personne comme un ballot de plus, dont il ne doit pas supporter les accidens, vu la loi éternelle du choc des corps & celle des frottemens.

Si quelqu'un s'avisoit de vous fournir une voiture commode, bien suspendue, qui vous laissât les heures du sommeil, les administrateurs s'empareroient de la voiture & ruineroient à coup sûr cet homme officieux. Tout voyageur malade ou en santé doit être gêné, foulé, brisé, livré pendant quatre jours à l'insomnie, parce qu'une compagnie exclusive aura donné de l'argent au roi; & qui fera rentrer cet argent à la compagnie avec le gros intérêt? C'est toujours toi, pauvre public! paie & de ta bourse & de ton sommeil; paie chaque jour davantage & tais-toi: ainsi le veut le privilege exclusif.



CHAPITRE CCCCLIII.

Grandes Routes.

RIEN de plus magnifique aux environs de Paris, que ces chauſſées à perte de vue & en ligne droite, bordées de chaque côté d'allées d'arbres. Non-ſeulement elles ſont multipliées, mais encore leur largeur eſt conſidérable ; on voit qu'on n'a pas épargné le terrein. Un philoſophe étranger & inſtruit, qui arriveroit les yeux bandés, pourroit s'écrier : *oui, j'y ſuis; c'eſt ici la main d'un monarque ; il a dit : que ce terrein ſoit coupé comme un damier ; point de ſinuoſités ;* & le terrein docile a obéi, les champs ſe ſont ouverts, les héritages ont été traverſés, & pour quelques pertes particulieres, il en a réſulté un très-grand bien, un bien qui ſera durable.

Mais la chauſſée du milieu, c'eſt-à-dire, le pavé, porte un caractere meſquin, & l'on n'a pas eu l'attention de le faire aſſez large

pour que deux voitures puiſſent y paſſer de front commodément. Il faut toujours qu'une roue porte ſur le bord du pavé, qu'elle enfonce & dégrade ; elle retombe ſur une terre molle ; la voiture, gliſſant ſur le pavé qui eſt en dos-d'âne, ſouffre de la pente & ſur-tout de l'enfoncement de la terre argilleuſe.

On ne voit ſur les routes que de pauvres rouliers, effrayés par le bruit tonnant des *turgottines*, chercher à en éviter le choc en faiſant pencher précipitamment leurs voitures, & ſouvent au riſque d'être briſées toutes deux.

Point de péages, il eſt vrai ; point de barrieres établies de diſtance en diſtance ; on a fait ces routes comme à plaiſir ; on les a recommencées autant de fois que l'on a voulu. Les routes en Angleterre ſe détournent plutôt que d'écorner la chaumiere d'un payſan ; ici le payſan lui-même a été envoyé à la corvée. Vous paſſez ſur le terrein qui fut ſa grange, & qu'il a arroſé de ſes ſueurs, pour planter

planter les cailloux quarrés qui vous portent ; & vous ne lui donnez en paſſant ni un regret ni une obole.

Le mal eſt fait. En politique le bien ſort du mal. Réparons le mal en donnant au bien toute l'étendue dont il eſt ſuſceptible. Que ces grandes routes, après ces vexations, ne ſervent qu'à un commerce libre, & n'aboutiſſent plus à ces douanes repouſſantes, qui devroient être jetées à l'extrêmité du royaume, comme la griffe chez les animaux eſt éloignée du cœur.

CHAPITRE CCCCLIV.

Huiſſiers-Priſeurs.

LA charge d'*huiſſier-priſeur* (car tout eſt charge : qu'eſt-ce que les rois n'ont pas vendu ?) devient de jour en jour plus lucrative. Plus il y a de luxe, plus il y a de néceſſiteux. Le combat ſourd de l'aiſance & de la pauvreté occaſionne une multitude de

ventes & d'achats. Les pertes, les banqueroutes, les décès, tout eſt favorable aux *huiſſiers-priſeurs*, en ce que les revers, les variations de fortune, les changemens de lieu & d'état ſe terminent toujours par des ventes forcées ou volontaires.

Les *huiſſiers-priſeurs* gagnent donc à tous les événemens qui agitent la vie humaine. L'immenſité des beſoins qui tourmentent la moitié de la capitale, l'oblige à troquer inceſſamment toute marchandiſe quelconque contre de l'argent, l'argent devient enſuite marchandiſe comme tout le reſte; & l'huiſſier-priſeur le fait encore.

Ainſi que les tems ſoient proſperes ou défavorables, dès que l'on vend ou que l'on achete, l'*huiſſier-priſeur* trouve ſon compte dans tous les beſoins ou les profits du commerce; & lui & la *bourſe* de la communauté prélevent avant tout leur dû. L'objet a beau baiſſer de prix; quelque vil qu'il ſoit, il a une valeur ſûre pour la *bourſe* de communauté.

Il y a ensuite les petites ruses du métier. Tel *huissier-priseur* est souvent marchand tacite ou bien associé avec des marchands ; & dans les adjudications, il fait conséquemment *couper la broche* à propos, c'est-à-dire, adjuger suivant qu'il lui plaît, d'après ses vues secretes ou celles de ses commettans cachés.

L'adjudication est un *prononcé* irrévocable ; mais que de clameurs avant le *mot* définitif! L'*huissier-priseur* est obligé d'avoir un crieur à gages, un *stentor*. On n'entend que cette répétition éternelle des acheteurs, *un sol, un sol*, tandis que l'huissier de son côté crie, *une fois, deux fois, trois fois*. On diroit que l'objet crié va être adjugé sur-le-champ ; car l'huissier dit toujours, *pour la derniere fois, en voulez-vous, n'en voulez-vous pas? Un sol, un sol*, répete l'assemblée ; & voilà l'objet qui de sol en sol remonte subitement à mille livres au-dessus du premier prix. Un sol a fait pencher la balance ; un sol la fixe invariablement.

L'huissier en habit noir, avec sa voix flûtée,

& le crieur déguenillé, mais gorgé d'eau-de-vie, dont le timbre fait trembler les vitres, usent leurs poumons à *parler en public*, comme le dit le poëte Rousseau dans sa plaisante épigramme; l'oreille est fatiguée par cette répétition continuelle & assommante. Les *paix-là* du *stentor* enroué surmontent à peine le bruit confus de la multitude qui se passe de main en main les objets, les regardant, les dédaignant, selon l'envie ou le besoin.

Quand vous avez assisté à l'une de ces ventes tumultueuses, vous en avez les cris monotones & le bourdonnement dans l'oreille pendant quinze jours.

On adjuge de cette maniere, depuis un tableau de Rubens jusqu'à un vieux juste-au-corps percé par les coudes. La valeur intrinseque des objets apparoît là dans son évidence philosophique; & d'après leur utilité, les chemises, les matelas, les chaises, les redingottes, &c. trouvent beaucoup plus de partisans que les diamans, les bijoux, les livres, &c.

Dans les ventes après décès, les chaudronniers en cheveux plats ouvrent toujours la séance; car on commence ordinairement par la batterie de cuisine, le mort n'en ayant plus besoin. Ils se trouvent dans la salle du défunt avec ceux qui viennent pour acheter ses diamans, ses meubles de *Boulle*, & ses dentelles. Toutes les nippes du mort, depuis sa tabatiere jusqu'à sa seringue, passent sous les regards attentifs du public acheteur. Il apprend quels étoient les goûts particuliers du décédé, & la révélation de ses obscures fantaisies se fait après son enterrement. On ne le connoît bien qu'alors: une réflexion qui échappe compose son oraison funebre; elle n'est pas étudiée, elle naît de ce qui s'offre à la vue.

Les livres licentieux & les estampes obscenes sont mis à côté par l'*huissier-priseur*, & ne se vendent pas publiquement; mais les héritiers se les partagent, & vendent sans scrupule le lit, les chemises & les habits de leur pere. On écarte d'abord tout ce qui tenoit à lui, tout ce qui le touchoit; mais

quant aux objets de ſes caprices, ils ſemblent devoir être conſervés, comme plus ſacrés.

On trouve de tout dans les inventaires à la levée des ſcélés; les différentes manies des hommes paroiſſent au grand jour, & la confeſſion du défunt ſe trouve viſiblement écrite dans ſes armoires.

Le public acheteur fait tout haut ſes libres commentaires dans le foyer même que le décédé habitoit, & tout homme peut ſe dire de ſon vivant: *ces bronzes, ces tableaux qui m'ont tant coûté & que je dérobe à l'œil du curieux, ſeront témoins, après mon trépas, du jugement que l'on portera de mes goûts.* Oh, que ne peut-il entendre d'avance ce qu'on en dira! Il métamorphoſeroit ces ſuperfluités... Mais que fais-je? L'*huiſſier-priſeur* entend-il la morale?

Tout l'homme eſt donc alors à découvert; vices cachés, manie, goûts bizarres; le jugement univerſel n'en annoncera guere plus un jour. Il ſe trouve quelquefois des objets ſi fantaſques, ſi inconnus, qu'il n'y a que l'*huiſ-*

ſier-priſeur, au fait des caprices de l'imagination humaine, qui puiſſe en deviner l'emploi. Ces objets n'ont point de mots dans notre langue.

Les collections les plus rares & dont s'énorgueilliſſoit le poſſeſſeur, ſont diſperſées dans un inſtant ; & le fils qui ne veut que de l'argent dont il a chômé, mépriſant la paſſion de ſon pere, voit partir avec une dédaigneuſe indifférence les objets dont l'aſſemblage lui avoit coûté une vie entiere de recherches laborieuſes. Les cabinets coûteux ſe fondent, & il n'en reſte aucune trace. Voilà où aboutit la ſcience ou l'engouement.

Les *huiſſiers-priſeurs* ſont ſujets à gagner des fluxions de poitrine ; l'air étouffé d'une ſalle pleine de chauderonniers, de revendeurs, de revendeuſes, &c. leur infecte les poumons.

Plus heureux, dans un miniſtere de rigueur, lorſqu'en plein air, ſur la place *Saint-Michel*, ils vendent les meubles ſaiſis d'un pauvre débiteur, qui regarde en ſoupirant

le lit où il ne couchera plus. L'inexorable huiſſier l'adjuge au profit des créanciers du même ton qu'il adjugea la veille les bronzes, les diamans, les vins exquis du traitant, de l'évêque & de la ducheſſe, morts de trop d'opulence.

Au décès de l'homme de lettres, l'*huiſſier-priſeur* n'a qu'une ſeule vacation; il n'a pas beſoin du ſecours de ſon crieur ; la foule empreſſée ne ſe raſſemble pas ; l'appartement eſt déſert, ou peu s'en faut; les affiches n'ont annoncé ni dentelles, ni diamans, ni même batterie de cuiſine. Des portraits d'anciens philoſophes, eſtampes enfumées, quelques livres latins étalés ſur des ais & des manuſcrits que la critique reſpectera ; voilà ſon héritage. Le libraire d'un pas furtif vient & examine ; rien chez lui ne tentera le deſir des vulgaires mortels : mais ſi le bureau même de l'auteur eſt dédaigné, l'amitié le pleurera & la gloire conſervera ſon nom.

Il m'eſt venu, en aſſiſtant à ces ventes, une réflexion qu'un profeſſeur de l'univerſité

auroit dû faire à ma place; c'eſt qu'il feroit impoſſible au plus fameux latiniſte des colleges de plein exercice, de traduire dans la langue de *Virgile*, de *Cicéron*, de *Térence* & même de *Plaute*, l'*inventaire* ou le *procès-verbal* d'un *huiſſier-priſeur*. Je ne parle pas du grec ; car qui le ſait ?

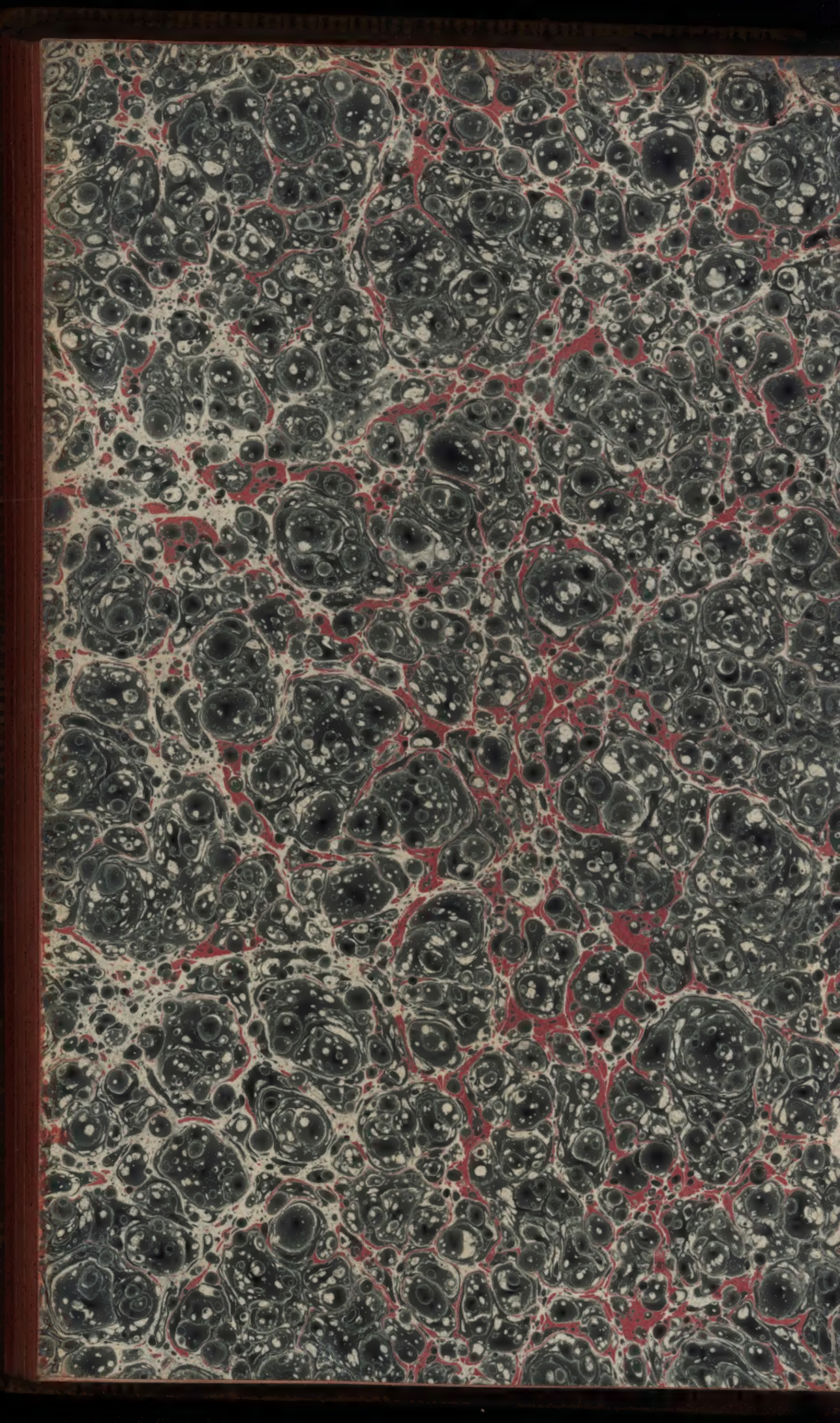


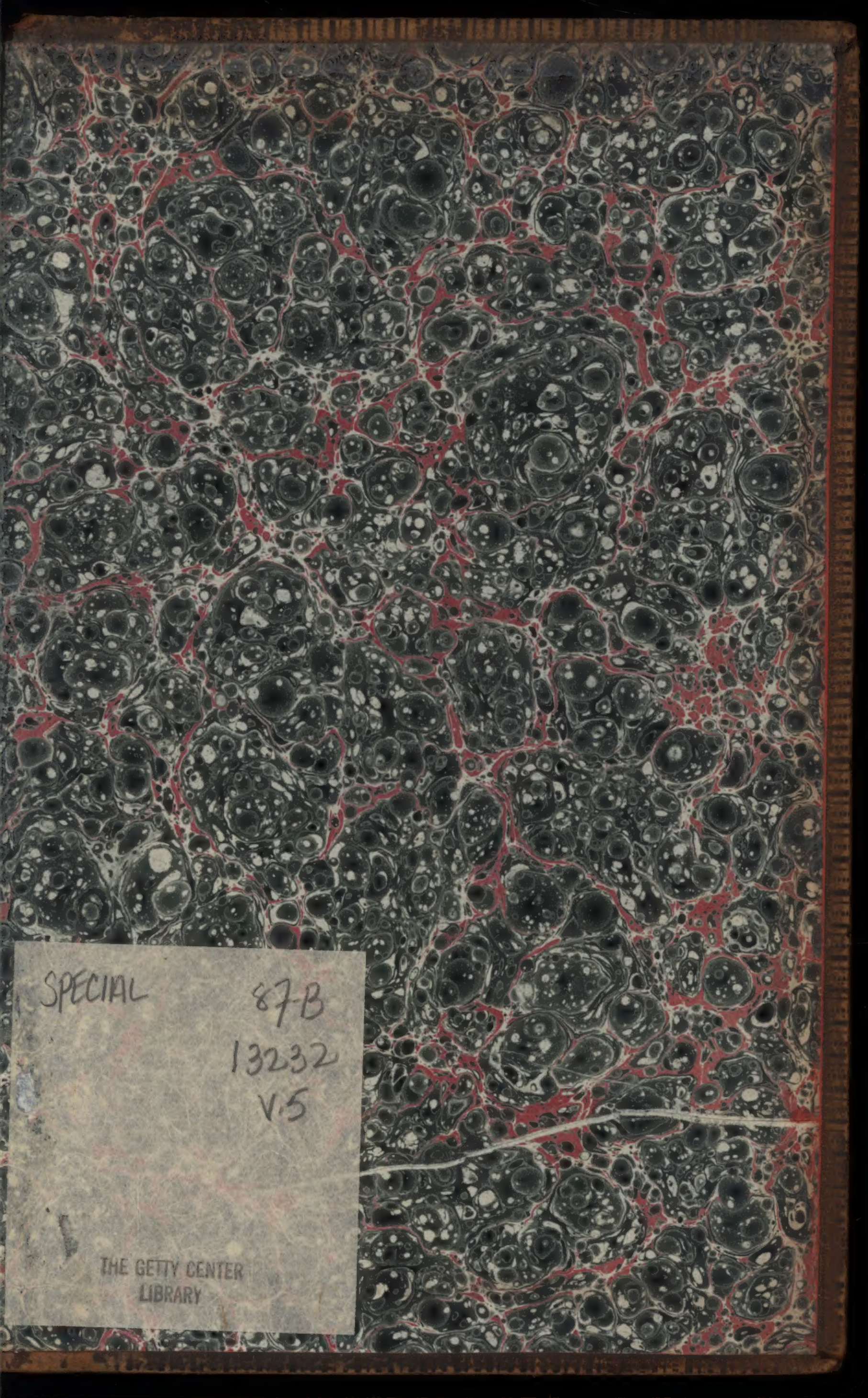


TABLE

DES CHAPITRES.

Fin du Tome V.




SPECIAL
87-B
13232
V.5
THE GETTY CENTER
LIBRARY

